

Weyher



*Paed.
2,215*



MAGAZIN
DES
ADOLESCENTES,
OU
DIALOGUES

ENTRE
Une sage GOUVERNANTE,

ET
Plusieurs de ses ELEVES de la première
DISTINCTION.

PAR
Mad. LE PRINCE DE BEAUMONT.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME II.



BERLIN
CHEZ ARNOLD WEVER.

MDCCLXXIIX.

MAGNAN

DES

ADOLESCENTES

OU

DIALOGUES

Une seule partie

Il est de la Rivière de la province

distinction

LES

LE PRINCE DE BEMONTE

chez l'Éditeur, chez le libraire

NOUVEAU

PARIS

chez M. de la Rivière

chez M. de la Rivière





LE
MAGAZIN
DES
ADOLESCENTES.

VIII. DIALOGUE.

Madem. BONNE.



Lady Sensée rappelez-nous, où nous
en fommés restées la dernière fois.

Lady SENSÉE.

A la définition du bonheur. Vous nous
avez dit qu'un cœur heureux étoit celui qui
ne désiroit rien, & qui ne craignoit rien.

Madem. BONNE.

Et vous ai-je prouvé que cette définition
étoit juste?

Lady SENSÉE.

Je ne le crois pas, ma Bonne.

Madem. BONNE.

En ce cas, Mesdames, il faut l'examiner se-
lon la méthode que nous nous fommés pré-
scrite, car vous savez bien que nous ne de-
vons croire aucune proposition à moins que
ce ne soit un Axiome.

A 2

La-

Lady LOUISE.

Permettez-moi de vous demander ce que c'est qu'un Axiome; je n'entends pas bien ce mot.

Madem. BONNE.

Je devois commencer par vous l'expliquer, ainsi que plusieurs autres mots propres aux sciences; vous les trouverez en plusieurs endroits, & faute de les entendre, vous ne pourriez comprendre des choses fort amusantes. De plus, je veux égayer nos leçons, en y mêlant quelquefois un peu de physique; bien peu, mes enfans, car je n'en fais guères, mais je vous ferai part de ce que j'en fais pour faire ma cour à *Lady Violente*.

Lady VIOLENTE.

Je vous suis bien obligée de votre complaisance; & moi je veux vous faire ma cour aussi, en vous disant que vous avez gagné plus de la moitié de votre gageure.

Madem. BONNE.

Comment, ma chère, vous ne me haïssez donc plus, ni moi, ni mes leçons?

Lady VIOLENTE.

Oh je suis bien plus avancée que cela, car je commence à vous aimer beaucoup; mais je ne veux pas vous interrompre; dites nous ce que c'est qu'un Axiome?

Madem. BONNE.

C'est une vérité si claire, qu'on ne peut en douter sans renoncer aux lumières du bon-sens; une vérité qu'un enfant de quatre ans pourroit comprendre. Voici un Axiome, *On*

des ADOLESCENTES.

ne peut donner ce que l'on n'a pas. Cela est bien clair, comme vous voyez. En voici un autre. *Le contraire d'une chose vraie, est une chose fautive.* Entendez-vous bien cela, Lady Mary?

Lady MARY.

A merveille, ma Bonne; ce gros mot un *Axiome*, m'avoit effrayée, & cependant je vois que cela est la chose du monde la plus facile à comprendre. S'il est vrai que vous soiez dans cette chambre, il n'est pas vrai que vous en soiez absente. Votre présence ici est une vérité, votre absence qui est le contraire de cette vérité, est un mensonge.

Lady LOUISE.

Ma bonne, n'est-ce pas aussi un *Axiome*, que si un principe est vrai, sa conséquence ne peut être fautive?

Madem. BONNE.

Oui, Madame, nous l'avons expliqué l'autre jour. Voici encore un *Axiome*. *La partie n'est pas si grande que le tout.*

Miss MOLLY.

Je n'entens pas bien celui là, ma Bonne.

Lady CHARLOTTE

Mon Dieu, que vous êtes stupide; ne voyez-vous pas que ce morceau de bois qui fait le pied de cette table, en est une partie, & qu'il n'est pas si grand que la table entière, il ne faut..... Ah, ma Bonne, comme vous me regardez; j'ai fait une sottise, je le vois bien; j'ai brutalisé ma chère Miss Molly. Je vous demande excuse, ma chère amie, cela m'a échappé.

Miss MOLLY.

Il vous échappe toujours comme cela des brusqueries, & vous croyez en être quitte pour demander pardon aux gens.

Madem. BONNE.

Vous me scandalisez, ma chère; faut-il se picquer ainsi entre bonnes amies, je vous croyois plus d'esprit.

Miss MOLLY.

Vous ne voyez pas tout, ma Bonne; cela lui arrive dix fois par jour, & à la fin j'en suis ennuiée.

Lady CHARLOTTE.

En vérité, ma Bonne, elle a raison; cependant je pourrois jurer que je n'ai jamais eu l'intention de la fâcher, c'est mauvaise habitude.

Madem. BONNE.

Vous vous en corrigerez, ma chère, & j'espère que *Miss Molly* se corrigera aussi d'avoir l'esprit mal fait. Venez, embrassez votre compagne, ma bonne fille, & si vous êtes sage, vous ferez bien honteuse de ce qui vient de vous arriver, car cela est très laid.

Miss MOLLY.

Je fais bien que vous donnerez toujours raison à Madame, parce que vous l'aimez mieux que moi.

Madem. BONNE.

Venez ici, ma pauvre *Molly*: vous dites que j'aime mieux *Lady Charlotte* que vous, & vous avez raison; dans ce moment je l'aime plus que vous, parce qu'elle est plus aimable,

ble, cela est tout naturel. Mettez-vous à ma place, & voyez si vous ne feriez pas la même chose? Elle a fait une faute, à la vérité; mais c'est une faute d'étourderie, elle n'y pensoit pas; aussitôt que je l'en ai fait appercevoir en la regardant, elle en a été bien fâchée, elle vous a demandé pardon. Pesez à cette heure la faute que vous avez faite, & vous verrez qu'elle est bien plus grande que la sienne. Elle vous a dit que vous étiez stupide! il ne tenoit qu'à vous de lui montrer qu'elle se trompoit & que vous aviez de l'esprit, en ne vous fâchant pas de l'injure qu'elle vous disoit; au contraire, vous nous avez fait voir que réellement vous étiez une stupide, car il faut l'être pour se fâcher mal-à-propos. Ensuite vous l'avez brusquée, vous lui avez répondu une plus grosse injure que celle qu'elle vous avoit dite, & au lieu d'imiter votre mauvais exemple, elle est convenue qu'elle avoit tort, & parce que je lui rends justice, vous me dites aussi des injures à moi; vous prétendez que je suis partiale; que j'agis par caprice, par fantaisie; que je suis injuste en un mot. Ne serois-je pas en droit de me fâcher à mon tour, de bouder comme vous, & de conserver de la mauvaise humeur contre vous? Cependant je vous pardonne, pourquoi ne voulez-vous pas pardonner à votre compagne?

Miss MOLLY,

Oui, ma Bonne, vous avez raison, je suis une impertinente, je vous demande bien

pardon & à *Lady Charlotte*; & je vous prie de n'être pas fâchée contre moi.

Madem. BONNE.

Et pourquoi serois-je fâchée contre vous? Vous ne m'avez pas fait de mal à moi, mais vous vous en êtes fait beaucoup à vous-même, ainsi je suis fâchée à cause de vous, ma chère enfant; mais je me console, parce que vous avez reconnu votre faute. N'en parlons plus, & continuons notre leçon.

Vous concevez à présent ce que c'est qu'un Axiome, & nous avons dit qu'il ne falloit rien croire que ce qui étoit Axiome. *Lady Louise* a remarqué que la conséquence d'un principe vrai étoit un axiome, & qu'ainsi nous ne pouvions douter que l'homme ne fut créé pour être heureux, parce que cette vérité est une conséquence de celle-ci: il y a un Dieu infiniment parfait. Nous avons aussi défini ce que c'étoit que le bonheur, & nous avons dit que c'étoit un état où l'homme ne craignoit rien, & où il ne desiroit rien, mais nous n'avons pas prouvé cela. Nous allons voir si nous pourrons le prouver. Voyons, *Lady Spirituelle*, si vous avez été heureuse jusqu'à présent, & ce qui vous a empêché de l'être.

Lady SPIRITUELLE.

Je ne suis pas fort malheureuse à présent, ma Bonne; mais avant de vous connoître, j'étois beaucoup, parce que je souhaitois passionnément d'être louée, estimée, & que je m'appercevois fort souvent que tout le

mon-

monde me haïssoit & me méprisoit. A présent je souhaite encore un peu les louanges, mais pas beaucoup; ainsi je n'ai que de petits chagrins quand on ne me loue pas; mais j'ai quelque autre chose qui me tourmente beaucoup. C'est le désir d'être plus âgée pour aller aux assemblées, au bal & à la comédie. Je pleure quelquefois toute seule quand Maman parle d'une belle tragédie où elle a été, & je dis: quand est-ce que je serai la maîtresse d'y aller tous les jours?

Madem. BONNE.

Vous étiez donc parfaitement contente l'autre semaine que vous avez été à la comédie?

Lady SPIRITUELLE.

Non, ma Bonne; j'étois contente à la vérité d'y être; mais je trouvois que la comédie étoit trop courte, & je m'affligeois de ce que je ne pourrois pas y aller le lendemain, & quand ce lendemain fut venu, j'étois d'un ennui, d'une tristesse si grande, que tout ce que je faisois me déplaisoit.

Madem. BONNE.

Et si votre chère mère vous menoit tous les jours à la comédie, croyez-vous que vous seriez parfaitement contente?

Lady SPIRITUELLE.

J'ai bien d'autres désirs, ma Bonne; je souhaiterois encore d'aller au bal, à Vauxhall; en un mot j'ai tant de désirs, que quand l'un est satisfait, l'autre recommence à me tourmenter.

Ma-

Madem. BONNE.

Etiez-vous comme Lady *Spirituelle* à son âge, Lady *Louise*?

Lady LOUISE.

Précifément, ma Bonne, je croyois que je ferois parfaitement heureuse lorsque je suivrois Milady par-tout.

Madem. BONNE.

Et apparament vous êtes très heureuse à présent que vos désirs sont accomplis ?

Lady LOUISE.

Il s'en faut de beaucoup, ma Bonne; il arrive souvent que ces choses que j'ai tant souhaitées, m'ennuient, & il en est d'autres que je ne puis avoir, que je désire beaucoup.

Madem. BONNE.

Me diriez-vous bien, Madame, si vous êtes malheureuse de ce que vous n'êtes pas Reine d'Angleterre?

Lady LOUISE.

Non, ma Bonne, car je n'ai jamais souhaité de la devenir.

Madem. BONNE.

Et ne vous trouvez-vous pas malheureuse, de n'avoir pas une robe toute brodée de diamans ?

Lady LOUISE.

Non, je n'en ai jamais tant désiré; mais je vous avoue que ma belle-sœur a une aigrette qui me plaît infiniment, & que cette malheureuse aigrette me trotte dans la tête, & me cause un vrai chagrin, parce que je n'en puis avoir une pareille.

Ma-

Madem. BONNE.

Remarquez bien, Mesdames, que ce ne font point les choses qui font dans le monde, qui causent vos chagrins; mais les desirs qui font dans votre cœur. Vous n'avez pas plus besoin de l'aigrette de diamans de Madame votre belle-sœur, que de tous les diamans de la ville de Londres; pourquoi est-ce que celle-là vous donne de l'inquiétude, & que les autres vous laissent tranquille? c'est que vous vous êtes avisée de souhaiter la première, & que vous n'avez jamais pensé à désirer les seconds, non plus que la couronne d'Angleterre. Pour vous rendre contente il ne s'agit pas de vous donner cette aigrette dont vous n'avez pas besoin, & dont vous ne vous soucieriez guères quand vous l'auriez; il est question d'ôter ce désir de votre cœur, c'est lui seul qui le tourmente.

Lady LUCIE.

Permettez-moi de faire une supposition, ma Bonne: si nos desirs nous tourmentent, parce que nous ne pouvons pas les accomplir, un homme seroit donc parfaitement heureux si, à mesure qu'il souhaite quelque chose, il pouvoit l'obtenir. Le voilà maître de tout ce qui est au monde, que pourroit-il désirer davantage?

Madem. BONNE.

Alexandre qui étoit un prince fort ambitieux, comptoit conquérir le monde entier: vous croyez peut-être que cette espérance remplissoit ses desirs? oh que non, Mesdames!

mes; il s'amusoit à s'affliger de ce que le monde étoit trop petit, & souhaitoit qu'il y en eût d'autres pour les conquérir ensuite. Je suppose pourtant que cet homme n'eût plus rien à souhaiter; il s'ennuieroit de l'oïiveté de son cœur, & d'ailleurs il seroit tourmenté par la crainte de les perdre.

Lady LOUISE.

Voici une contradiction, ma Bonne. Vous dites que ce sont nos desirs qui sont nos malheurs. Vous dites aussi qu'un homme qui n'auroit pas de desirs, s'ennuieroit de n'avoir rien à désirer; ainsi l'homme qui désire & l'homme qui ne désire pas, seront également malheureux. Il n'est donc pas vrai que l'homme soit créé pour le bonheur & qu'il puisse devenir heureux?

Madem. BONNE.

Voilà ce qui s'appelle raisonner juste, madame; voyons si je pourrai me tirer de ce mauvais pas?

Il n'est pas question d'abord de douter d'un Axiome, cela seroit ridicule. Il est bien décidé que l'homme est fait pour être heureux, cette vérité est la conséquence de celle-ci: *il y a un Dieu infiniment parfait.* Ce sont donc mes autres propositions qu'il faut examiner.

J'ai dit que ce sont nos desirs qui nous empêchoient d'être heureux, & je le répète, parce qu'il n'est pas possible que nous obtenions tous les objets de nos desirs.

Je

Je dis encore, que quand nous pourrions remplir tous nos desirs nous ne serions pas heureux, parce que notre cœur s'ennuieroit de n'avoir rien à souhaiter. S'il s'ennuieroit de n'avoir rien à souhaiter, c'est parce qu'il lui manqueroit quelque chose qu'il voudroit connoître pour la souhaiter ensuite, parce qu'il n'est pas content de ce qu'il a.

Lady LUCIE.

Cela est clair, s'il étoit content de ce qu'il possède, il ne chercheroit pas à souhaiter quelque chose. Je commence à en deviner la raison, ma Bonne; n'est ce point que le cœur de l'homme est si grand, que quand on rassembleroit tous les biens du monde, il n'y en auroit pas assez pour le remplir. Il me semble que mon cœur est comme un enfant qui pleure pour avoir tout ce qu'il voit: on lui donne une chose, il la prend avec avidité, la regarde, la tourne de tous côtés, ensuite la jette à terre avec dédain recommence à pleurer pour en avoir une autre, dont ensuite il ne fait pas plus de cas.

Madem. BONNE.

Cette comparaison est excellente, ma chère, voilà l'image de notre cœur.

Lady LOUISE.

Je conviens que mon cœur ressemble à cet enfant; mais convenez aussi, ma Bonne, que nous ne sommes pas faites pour le bonheur: puisque rien ne peut nous le procurer?

Madem. BONNE.

Non, Madame, nous ne ferons jamais heu-
reu-

reuses, à moins que nous ne puissions trouver un objet beaucoup plus grand que notre cœur, qu'il ne tienne qu'à nous de pouvoir posséder, & dans lequel nous puissions trouver dans tous les momens, quelque chose de nouveau pour exciter de nouveaux desirs, qu'il soit aussi toujours en notre pouvoir de satisfaire. Enforte qu'à peine aurons-nous formé un souhait qu'il sera rempli & remplacé par un autre aussi facile à remplir,

Lady LOUISE.

Je ne vois que Dieu qui soit plus grand que notre cœur, puisque notre cœur est plus grand que l'univers entier.

Madem. BONNE.

Aussi n'y a-t-il que Dieu qui puisse nous rendre parfaitement heureuses dans l'éternité, & dont la possession puisse commencer notre bonheur dès cette vie.

Lady TEMPETE.

Mais comment peut-on posséder Dieu dans cette vie?

Madem. BONNE.

Pour que Dieu puisse remplir votre cœur, il faut commencer par le vuider de tout ce qui y est. Il faut en chasser l'ambition, l'orgueil, l'avarice, & toutes les autres passions qui l'embarassent. & qui empêchent Dieu de s'y placer: en chassant toutes les passions déréglées qui produisent tous les desirs déréglés, vous chasserez tous les obstacles au bonheur. De tout ceci il faut conclure, que ma
déli-

définition du bonheur n'étoit pas juste, & ainsi il faut la réformer encore une fois & dire :

Le bonheur est un état dans lequel le cœur ne forme aucun désir qu'il ne soit en état de satisfaire sans craindre le dégoût.

Lady LUCIE.

J'aurois juré que l'autre définition du bonheur étoit la véritable, & cependant elle ne l'étoit pas. Je conçois actuellement combien il est nécessaire d'examiner les choses qui paroissent les plus sûres, & il n'y a rien qui me donne plus de plaisir que de penser que je pourrai être sûre de trouver la vérité.

Madem. BONNE.

La vérité est la nourriture de l'esprit, & les plaisirs qu'on trouve en la découvrant, surpassent infiniment ceux qu'on recherche dans les amusemens puérils du monde; vous en ferez l'expérience un jour, ma chère; & vous ferez bien surprise d'avoir pu perdre votre tems à des inutilités, pendant que vous aviez sous vos mains une récréation si digne d'une créature raisonnable; mais notre leçon a été bien sérieuse, il faut l'égayer un peu. *Lady Tempête* racontez-nous, je vous prie, ce que vous avez traduit hier de l'*Adventurer*.

Lady TEMPÊTE.

Mesdames, c'est un homme qui conte son histoire lui-même, ainsi je le ferai parler.

Je suis né dans une province d'Angleterre, éloignée de cent cinquante milles de la capitale. Je restai maître à vingt ans d'une fortune honnête, & je pensai aussi-tôt à me

ma-

marié : je trouvai une femme de ma condition, de mon caractère, & qui avoit une fortune égale à la mienne ; elle m'a donné trois enfans que j'aime beaucoup, & au milieu de ma petite famille, je me trouvois plus heureux qu'un Roi. J'avois une bonne bibliothèque, & je passois à lire, tout le tems où je n'étois point avec ma femme & mes enfans. Quoique j'aye du goût pour toutes sortes de lectures en général, j'en avois un particulier pour la poésie, sur-tout pour la dramatique. Je me passionnois à la lecture des tragedies de *Shakespear*, je les relisois sans cesse, & je pensois quelquefois que les personnes qui vivoient à Londres, étoient fort heureuses, parce qu'elles pouvoient aller quelquefois aux spectacles, où l'on représentoit de si belles choses. Cette pensée, qui me revenoit fort souvent, devint un désir, & même un désir violent ; or toutes les fois qu'on a un désir violent qu'on ne peut satisfaire, on n'est plus en état de goûter les plaisirs qu'on a sous sa main ; tout devient insipide ; je me trouvai fort misérable. Il est vrai que j'étois le maître d'aller à Londres, personne ne m'en eût empêché ; mais en vérité ma raison s'opposoit à ce voyage, & j'aurois été honteux de faire cent cinquante milles, seulement pour voir jouer la comédie. Je souffris mon mal pendant deux ans, & tout le monde me trouvoit méconnoissable tant j'étois devenu mélancolique & rêveur. Au bout de ce tems, j'appris qu'une de mes tantes étoit morte à Lon-

Lon-

Londres, qu'elle m'avoit fait son héritier, & qu'il étoit nécessaire que j'y fisse un voyage, pour arranger les affaires de cette succession. Je sentis une joye inexprimable en recevant cette nouvelle, ce qui surprit tout le monde: on savoit que j'avois été désintéressé jusqu'alors, & on ne pouvoit comprendre pourquoi une augmentation de fortune pouvoit me transporter à un tel point. Je sentis un vrai chagrin d'être pris pour un avare; cependant je ne pus me résoudre à déclarer le vrai motif de ma joye; car, comme dit fort bien un Auteur François, nous sommes plus jaloux de de notre esprit que de nos mœurs, & nous aimons mieux passer pour vicieux que pour ridicules. Cela m'arriva du moins dans cette occasion, Je laissai penser tout ce qu'on voulut; je ne m'occupai qu'à presser mon départ. A peine laissai-je à ma femme le loisir d'arranger quelques chemises dans une porte-manteau, & quoique j'aimasse tendrement ma famille, je ne m'apperçus pas des pleurs qu'elle répandit en me voyant monter à cheval. Je courus jour & nuit, & je ne vis rien de tout ce qui étoit sur la route; je n'étois occupé que du spectacle que j'allois voir & tout en descendant de cheval, je demandai au maître de l'auberge, à quelle heure on ouvroit la salle de la comédie? A cinq heures, me répondit-il; il n'en est encore qu'onze, ainsi vous avez six heures à vous tranquiliser. Boureau, dis-je en moi-même; cet animal-là parle de six heures comme de six

minutes, & il croit qu'on n'a d'autre affaire qu'à se tranquiliser. Je crois que j'aurois pu battre cet homme; il me sembloit que c'étoit lui qui étoit la cause qu'on ouvroit cette porte si tard. Il falut pourtant en revenir à suivre son conseil; je dinai avec autant de précipitation que si l'on n'eût attendu que moi pour commencer. Mon impatience augmentoit à mesure, que le tems s'avançoit, & je dis des injures à un barbier que j'avois envoyé chercher pour me raser, lui répétant à tout moment, qu'il me feroit manquer l'ouverture; je regardois ma montre à chaque minute, ne pouvant me persuader que la lenteur avec laquelle elle alloit, fût naturelle. Enfin je fis toutes les actions d'un extravagant, & je laissai tous les gens de la maison très persuadés que j'avois le cerveau fêlé. Je me rendis à la comédie à quatre heures justes, & comme elle ne s'ouvrit qu'à cinq, j'eus tout le tems de ronger mon frein, en me promenant en long & en large. Je pestois alors de bon cœur contre le portier, croyant fermement que c'étoit exprès qu'il venoit plus tard qu'à l'ordinaire. Cette porte s'ouvrit pourtant à la fin; j'entre, ou plutôt je me précipite; mais il falut malgré moi ralentir ma marche; il n'y avoit point encore de lumière, & je courois risque de me casser le col; car on ne voit absolument rien, quand on passe du grand jour dans un lieu obscur. Au bout de quelques minutes, je recouvrai la vue, & je jettai des yeux avides sur le lieu

où

où j'avois tant fouhaité de me trouver. Je m'occupai en attendant la pièce, à chercher la place la plus favorable pour voir plus à mon aise. Je crois que j'en changeai bien vingt fois, je ne me fixai que par lassitude. Pendant ce tems le public s'assembloit & paroissoit partager mon impatience. Les uns l'exprimoient par des cris; les autres en frappant les bancs avec leurs bâtons; quelques-uns sifflaient, ou piétonnoient dans un autre lieu. En un mot, tous ensemble faisoient un bruit si étourdissant & si désagréable, que si je n'eusse eu qu'un désir médiocre de voir la pièce, je me ferois sauvé. Enfin le moment où elle devoit commencer arrive, & dans l'instant qu'on lève la toile, ne voilà-t-il pas qu'un homme d'une taille démesurée, vint se placer devant moi. Comme il me passoit de toute la tête, il ne me resta d'autre moyen de voir, que celui de me pencher tout de côté; c'étoit bien la peine de venir de si bonne heure, & d'avoir tant changé de place. Je ne sentis pourtant cette incommodité que bien peu; l'acteur venoit d'ouvrir la scène, mon ame étoit passée dans mes yeux & dans mes oreilles; toutes mes autres facultés étoient presque anéanties.

Je ne revins à moi qu'à la fin du premier acte. Ce fut alors que je me demandai compte du plaisir que j'avois goûté. Il étoit grand à la vérité; mais il n'étoit pas comparable à celui que j'avois espéré. Ce mécompte produisit le dégoût, & ce dégoût me laissa assez

de sang froid pour examiner la pièce & en remarquer les défauts. Il y en avoit beaucoup, enforte que je murmurai contre l'auteur, les acteurs, le décorateur & le tailleur; aucun n'avoit, ce me sembloit, atteint la perfection où il pouvoit aller pour rendre le spectacle accompli.

La petite pièce amena d'autres désagréments. C'étoit une pantomime fort jolie à la vérité, mais dont le sujet, à ce qu'on en pouvoit juger par les gestes des acteurs, étoit fort malhonnête. J'aurois pourtant voulu-y donner toute mon attention; mais comme elle faisoit naître chez moi quantité de mauvaises pensées, & que je ne voulois pas me damner en m'y arrêtant, je n'étois occupé qu'à les rejeter; enforte que je ne vis pas la moitié de cette pantomime, où ma conscience me forçoit de fermer les yeux à tout moment. Elle finit, & je regagnai tristement mon auberge. Il m'étoit arrivé mille fois de me trouver seul sans ennui; mais au sortir de cette cohue ma chambre me parut un vrai désert que je trouvai insupportable. Au milieu de ma mauvaise humeur, je fis la réflexion suivante.

Mon histoire n'est-elle pas celle de la plupart des humains? Une jeune personne à l'âge de quatorze ou quinze ans, entend parler de la comédie du monde, elle brûle d'en-
vie d'assister au spectacle, & tâche d'en avancer le moment. Elle arrive enfin dans les assemblées, Quelle attention! quels soins pour
se

se procurer une bonne place, pour voir & être vue de la manière la plus propre à flatter sa vanité! Mais lorsqu'elle croit avoir réussi à trouver une telle place, il arrive une personne plus grande qu'elle; c'est-à-dire, plus belle, mieux faite, plus spirituelle, qui possède plus de talens: elle s'empare de tous les regards, fixe tous les yeux, la cache; & pour être vue seulement de côté dans les lieux où se rencontre cette dangereuse rivale, il faut se donner la torture, & être dans la posture la plus gênée pour parvenir du moins à partager l'admiration & les regards. Quelque dure que soit la contrainte que s'impose une jeune personne dans une pareille occasion, elle s'en console & la supporte par l'espoir du plaisir qu'elle attend. Quels sont sa surprise & son chagrin? Ce plaisir ne répond attendoit; elle n'en trouve pas la moitié, promis; elle s'en afflige & commence à se dégoûter d'un monde qui exige tant, & qui donne si peu; mais trop souvent, ce dégoût ne produit point le goût de la retraite, & n'aboutit qu'à causer de la mauvaise humeur par la connoissance des défauts de la pièce & de ceux qui la jouent; c'est-à-dire, par les accidens de la vie; la mauvaise foi des personnes indifférentes, l'ingratitude des amis. On est trompé d'un côté, trompé de l'autre. On est forcé de partager la peine de celui-ci, de souffrir l'injustice de celui-la; mais ce n'est pas encore tout. Cette comédie ou pantomime du monde qui n'est guères amusante, est

scandaleuse : tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, porte au mal. Celui qui a la crainte du Seigneur, apprehende de se salir au milieu de ces ordures ; il faut toujours résister, combattre. Ici il faut fermer les oreilles, la les yeux, presque toujours retenir sa langue ; quelle pitié ! Enfin la pièce finit, la nuit, c'est-à-dire, la vieillesse arrive : que reste-t-il du spectacle ? peu de plaisir, beaucoup d'ennui, des désirs mutuels, des remords cuisans. Heureux ceux qui comme moi, rebutés de la première représentation, prennent leur parti de bonne grace & suivent mon exemple. Je ne fus pas tenté de retourner à la comédie, & aiant chargé quelqu'un de mes affaires, je repris dès le lendemain le chemin de chez moi, que je fis avec autant de promptitude, & où j'arrivai avec autant de joye, que j'en avois eue à en sortir.

Lady LUCIE.

Ma Bonne, avouez que cette histoire est la mienne ; j'ai grande envie de suivre l'exemple de cet homme, & de quitter à la première représentation.

Madem. BONNE.

Doucement, Mademoiselle. La paresse s'habille quelquefois en dégoût du monde ; ceci demande des reflexions, nous les ferons ensemble la première fois que nous nous verrons en particulier.

Miss

Miss SOPHIE.

Est-ce que vous voyez quelquefois ces dames en particulier, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Pourquoi me faites-vous cette question, ma chère ?

Miss SOPHIE.

C'est qu'il y a quelques jours que je meurs d'envie de vous parler toute seule, & je n'osois vous demander cette grace.

Madem. BONNE.

J'ai presque envie de me fâcher, ma chère. Oubliez-vous que je suis votre amie, & que vous devez en agir librement avec moi ? Pourquoi vous servez-vous de ce mot, je n'ose, il ne convient point entre amis ? Dites-moi toujours sans façon ce que vous souhaitez ; & quand je ne pourrai pas le faire, je vous dirai sincèrement les raisons qui m'en empêcheront. Mettez-vous bien une bonne fois dans l'esprit, Mesdames, que je n'ai pas de plus grand plaisir dans le monde, que celui de vous obliger quand vous êtes bonnes. Retenez bien cela, *Miss Sophie*, & venez de bonne-heure la première fois, je vous écouterai de tout mon cœur.

IX. DIALOGUE.

*Madem. BONNE, Miss BELOTTE,
Miss SOPHIE.*

Miss SOPHIE.

Vous voulez bien permettre, ma Bonne, que ma sœur soit ici avec moi, elle fait les choses dont je veux vous parler.

Madem. BONNE.

Comme vous voudrez, mes chers enfans.

Miss SOPHIE.

Il s'agit de deux jeunes dames de nos amies qui n'ont pas le bonheur de vous connoître, & qui nous ont prié de vous consulter. L'aînée de ces dames, est la plus malheureuse personne du monde; tous les domestiques de la maison se sont mis dans la tête que sa mère l'aime plus que ses autres enfans, & à cause de cela ils ne peuvent la souffrir, & lui font tout le mal qu'ils peuvent. Cela lui donne beaucoup de chagrin, & je crois qu'elle en mourroit si sa sœur ne la consoloit pas.

Miss BELOTTE.

Remarquez, ma Bonne, que cette sœur cadette est fort impertinente; & que quand elle voit que sa servante ou les autres domestiques ne veulent pas entendre raison, elle les envoie promener & se moque d'eux. Elle dit souvent à sa sœur aînée, qu'elle est une stupide de s'affliger pour les discours de ces sortes de gens; mais elle a beau lui remon-
trer

trer sur ce sujet, rien ne la console, & elle passe une partie de la nuit à pleurer.

Madem. BONNE.

Il faut que vous aimiez bien cette dame, ma chère *Sophie*, car vous pleurez actuellement du chagrin qu'elle a. . . Voulez-vous me permettre de deviner le nom de ces deux dames?

Miss SOPHIE.

Oui, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Et bien, je devine qu'elles se nomment *Sophie* & *Belotte*; mais dites-moi, Mesdames; pourquoi ne m'avez-vous pas dit d'abord que c'étoit de vous que vous parliez?

Miss SOPHIE.

J'étois honteuse que vous fussiez qu'on ne m'aime pas: il me semble que c'est le plus grand malheur du monde. Comment avez-vous pu deviner que c'étoit de nous que je parlois?

Madem. BONNE.

Cela n'étoit pas fort difficile; je connois si bien votre caractère, que je ne puis pas être trompée sur ce qui vous regarde.

Miss BELOTTE.

Ah mon Dieu, ma Bonne! que je souhaiterois de connoître mon caractère! je vous ferois bien obligée, si vous vouliez me faire mon portrait.

Madem. BONNE.

Vous avez bien raison de souhaiter cela mes enfans; c'est la science la plus nécessaire;

re; sans cette science, comment pourrions-nous corriger des défauts que nous ne connoîtrions pas? je vais donc vous faire votre portrait, ma chère *Belotte*.

Miss SOPHIE.

Pourquoi ne pas commencer par moi, ma Bonne? vous savez que je suis l'ainée.

Madem. BONNE.

J'aurois gagé que vous m'aurez dit cela, ma chère; à tout moment vous rappelez votre droit d'ainesse à vos sœurs; vous faites sentir à votre gouvernante & aux autres, que vous vous croyez sûre du cœur de votre mère, & en droit de les gouverner. Comment voulez-vous qu'on vous aime avec un tel caractère?

Miss SOPHIE.

Vous parlez de mon caractère comme s'il étoit mauvais; je vous assure ma Bonne, que j'ai le cœur fort bon, & que j'aime beaucoup ceux mêmes qui me donnent tout ce chagrin; je ne suis malheureuse que parce qu'ils ne m'aiment pas.

Madem. BONNE.

Je suis obligée de vous dire la vérité ma chère, puisque vous me faites l'honneur de me consulter, & j'espère que vous serez assez raisonnable pour ne pas vous en fâcher. Vous dites que vous aimez les autres; & moi j'ai bien peur que vous n'aimiez que vous-même?

Miss SOPHIE.

Vous vous trompez, ma Bonne, & je vais vous

vous faire voir que j'ai un bon cœur. Nous avons depuis deux ans une gouvernante qui me gronde depuis le matin jusqu'au soir, malgré cela, je l'aime, & je pleure comme une sottise quand je la crois fâchée contre moi.

Madem. BONNE.

Ce n'est pas une preuve que vous l'aimez beaucoup, ma chère; cela signifie seulement que vous souhaitez d'être aimée; & vous le voulez d'une manière tirannique. Vous souvenez-vous de cette coëffure que vous choisîtes l'autre jour, & que vous trouviez la plus jolie chose du monde. Vous fûtes de mauvaise humeur toute la journée, parce que je trouvais celle de votre sœur plus jolie; pour vous rendre contente, il faudroit toujours penser comme vous; aimer ce que vous aimez, haïr ce que vous haïssez.

Miss SOPHIE.

Je ne saurois croire que cela soit vrai, je ne suis pas d'un si mauvais caractère.

Miss BELOTIE.

Prenez garde, ma sœur: ma Bonne nous connoît mieux que nous ne nous connoissons nous-mêmes, & si je n'avois pas peur de vous fâcher. - - -

Miss SOPHIE.

Mais on ne vous demande rien, ma sœur: quand ma Bonne parlera de votre caractère, je ne me mêlerai pas de dire mon avis.

Madem. BONNE, prenant un petit miroir de poche.

Vous voulez être aimée, ma chère? voyez
si

si vous êtes aimable à ce moment : votre phifionomie est toute changée. --- Vous détournez les yeux ; vous craignez de vous voir. Au lieu de penser à me remercier, vous vous fâchez contre moi. Si je vous ressemblois, je vous laisserois bouder tout à votre aise, mais je vous aime trop pour cela. Venez m'embrasser tout à l'heure --- vous me baisiez du bout des lèvres ; ce n'est pas là mon compte : je veux que vous m'embrassiez d'aussi bon cœur que vous avez coutume de le faire quand vous êtes bonne fille, si non --- prenez-y garde au moins ; je vais vous faire une terrible menace. --- Si non, je ne vous aimerai plus --- voilà qui est bien, cela. Regardez-vous à présent ; vous êtes redevenue jolie.

Miss SOPHIE.

Mon Dieu, ma Bonne, que je suis fotte ! si j'avois suivi ma mauvaise humeur, je vous aurois battue il n'y a qu'un moment aussi-bien que ma sœur.

Madem. BONNE.

Et si votre gouvernante vous en avoit dit autant, que seroit-il arrivé ?

Miss SOPHIE.

Je suis sûre que nous aurions eu à quéreller pour toute une journée, car assurément elle n'auroit pas eu autant de patience que vous, & elle auroit voulu me faire entendre raison en me grondant bien fort. En vérité, ma Bonne, cette femme est insupportable.

Ma-

Mad. BONNE.

Est-ce que vous croyez qu'elle ne vous aime pas ?

Miss SOPHIE.

Pardonnez moi, ma Bonne, je crois qu'elle m'aime; elle a beaucoup de soin de moi quand je suis malade, elle est fort inquiète à la moindre chose qui m'arrive; je crois pourtant, qu'elle aime ma sœur plus que moi.

Miss BELOTTE.

Vous savez, ma sœur, qu'elle me querelle aussi souvent que vous, quoiqu'il soit vrai qu'elle m'aime davantage. Que ne faites-vous comme moi. Je commence par lui dire tranquillement mes raisons, & quand elle ne veut pas les écouter, je passe dans l'autre chambre, & je la laisse gronder toute seule, sans pour cela me fâcher contre elle; car enfin, c'est son caractère de gronder, elle ne le fait pas pour nous faire de la peine, & elle croit fermement avoir raison.

Miss SOPHIE.

Vous êtes bien heureuse de pouvoir prendre ainsi votre parti: pour moi quand on me gronde, je ne puis m'empêcher de pleurer.

Miss BELOTTE.

Je ne vous dis pas que je n'aye quelquefois tout autant d'envie de le faire que vous, mais je ne veux pas lui faire voir que je suis sensible à ce qu'elle dit; c'est par vengeance que je parois gaye, j'étouffe toute la journée, à
moins

moins que je ne puisse pleurer toute seule dans un coin, sans qu'elle me voye.

Madem. BONNE.

C'est-à-dire que *Belotte* a beaucoup plus d'orgueil que sa sœur, mais qu'il est d'une autre espèce.

Miss BELOTTE.

Tout justement, ma Bonne. Je vais tâcher de vous expliquer mon orgueil: je le connois très bien & je le souhaite à ma sœur; car le sien la rend très malheureuse. Supposez qu'on nous donne à chacune une robe; ma sœur montre la sienne à quelqu'un qui s'avise de ne pas la trouver jolie: la voilà au désespoir; elle n'aime plus sa robe; elle la trouve vilaine, elle ne la porte pas de bon cœur; vous voyez bien qu'elle ne peut jamais être contente une heure, puisque son bonheur dépend de la fantaisie des autres. Moi au contraire qui ai choisi ma robe parce qu'elle me paroïssoit jolie, si quelqu'un me dit qu'elle ne l'est pas; je pense que ce n'est pas la faute de ma robe, & que ce quelqu'un-là a un mauvais goût.

Madem. BONNE.

Il n'y a rien à ajouter à ces deux portraits; vous vous connoissez très bien, ma chère *Belotte*; vous avez un orgueil bien solide, celui de votre sœur n'est rien au prix. Mais mes bons enfans, ce n'est pas assez de se connoître, il faut se corriger.

Miss BELOTTE.

Comment faire pour nous débarrasser de nos mauvais caractères?

Ma-

Madem. BONNE.

Vous vous trompez, ma chère; vos caractères ne sont ni bons, ni mauvais; s'il faloit décider cela, je dirois même qu'il y a plus de bon que de mauvais dans ces caractères-là & que si vous voulez les employer comme il faut, ils peuvent servir à vous rendre parfaites & heureuses.

Miss SOPHIE.

Cela seroit-il bien vrai, ma Bonne? Ah! que je vous aurois d'obligation si vous vouliez m'apprendre à faire un bon usage de mon caractère; car pour vous dire la vérité, j'ai beau vouloir bien penser de moi, je connois souvent que je ne suis pas fort aimable, & je voudrois la devenir.

Madem. BONNE.

Cela ne fera pas fort difficile, ma chère. Vous me dites bonnement vos défauts, je vais vous dire les miens. Quand j'étois jeune j'avois, comme vous, le malheur d'être la favorite de mon père; je dis que c'est un malheur, ma chère, parce qu'il est très aisé d'en abuser, & j'en abusois. Vous me faites souvenir de ce que j'étois à votre âge, ma bonne amie; j'étois vraiment un petit tyran. A la vérité j'aimois mes frères & mes sœurs; mais je voulois en être respectée, sans penser à me rendre respectable. Je croyois qu'ils faisoient une grande faute, quand ils prenoient la liberté de me contredire; je voulois toujours avoir la préférence, & je disois vingt fois par jour, comme vous, je suis l'aînée.

Qu'ar-

Qu'arriva-t-il de cela? tout le monde me détestoit. Les domestiques par pitié pour mes frères & sœurs, prenoient leur parti dans toutes les occasions: alors je grondois les domestiques; je les faisois quèreller par mon père, & cela augmentoit encore la haine qu'ils avoient pour moi. Fatiguée d'être haïe, je m'examinai & je me demandai à moi-même: pourquoi est-ce que je suis méchante? Non assurément, j'ai un fort bon cœur; mais je suis impertinente. Si quelqu'un vouloit toujours l'emporter sur moi, l'aimerois-je? non, pourquoi donc suis-je étonnée que les autres ne m'aient pas? cela est tout naturel. Après avoir fait ces réflexions, je pris la résolution de me corriger; mais cela étoit bien difficile, car je ne m'apercevois pas quand j'étois impertinente. Heureusement pour moi, je trouvai une bonne amie qui voulut bien avoir la charité de m'avertir toutes les fois que je serois impertinente, & que je ferois le tyran. Je ne me fâchai point quand elle le fit, quoique cela me fit beaucoup de peine dans le commencement. Enfin au bout d'un an, je fus si bien corrigée, qu'on ne me reconnoissoit plus, & que mes sœurs, mes frères & tous les domestiques, m'aimoient à la folie.

Miss SOPHIE.

Vous êtes bien fine, ma Bonne; vous avez trouvé le moyen de me dire de bonnes injures sans que je puisse m'en fâcher; car sous
pré-

prétexte de faire votre portrait, vous avez fait le mien.

Madem. BONNE.

Ce n'est point un prétexte, ma chère, je vous jure que j'étois telle que vous êtes.

Miss SOPHIE.

Mais où trouverai-je cette bonne amie qui m'avertira quand je ferai des fautes?

Madem. BONNE.

Votre sœur vous rendra ce service, & vous ne vous fâcherez pas. Si vous pouvez gagner cela sur vous, vous deviendrez extrêmement aimable, car pour vous rendre justice, vous avez un fort bon cœur & vous ne manquez pas d'esprit. J'ai connu que vous êtes fort attachée à vos sœurs, quoique vous les maltraitez quelquefois: d'ailleurs ce désir de plaire & d'être aimée est une bonne disposition, & peut vous engager à vous corriger de tous vos défauts qui vous empêchent d'être aussi aimable que vous pourriez l'être. Commencez par me promettre que vous souffrirez que votre sœur vous avertisse de vos fautes, & si vous êtes fidèle à garder votre parole, je vous promets de vous enseigner les moyens de devenir extrêmement aimable.

Miss BELOTTE.

Et moi, ma Bonne; comment ferai-je pour corriger mon orgueil?

Madem. BONNE.

Nous parlerons de cela un autre jour, ma chère; ces dames sont arrivées, je les ent-

Tom. II.

C

tends

tends dans la chambre de Lady *Sensée*; il ne faut pas les faire attendre.

X. DIALOGUE.

Madem. BONNE.

Nous avons lû une histoire hier qui nous a fait pleurer toutes les trois, Mesdames. Lady *Tempête* m'a demandé permission de vous la dire.

Lady LOUISE.

Avant de la commencer, ma Bonne, permettez moi de vous demander une nouvelle grace. Nous avons deux de nos amies auxquelles nous avons beaucoup parlé de vous, ce qui leur a donné une grande envie de vous connoître; elles sont entrées chez Milady, en attendant que j'eusse obtenu la permission de vous les présenter.

Madem. BONNE.

Je les verrai avec plaisir, Madame, & je vous prie de les faire entrer... Connoissez-vous ces dames, Lady *Lucie*?

Lady LUCIE.

Il y en a une qui est mon amie depuis plusieurs années; elle se nomme *Zina*, & je suis sûre qu'elle deviendra votre favorite. Je connois peu l'autre qui se nomme *Miss Frivole*; je me persuade qu'elle a grand besoin de vos leçons aussi-bien que moi: je crois même qu'elle en profitera; mais les voici.

Madem. BONNE.

Vous avez bien de la bonté, Mesdames, de
croi:

croire que je puis vous être utile à quelque chose; affoyez-vous, s'il vous plaît, & permettez-nous de commencer notre leçon. Il faut pourtant auparavant vous avertir, Mesdames, que ceci est plutôt une conversation qu'une leçon. Nous sommes une petite société d'amies qui nous amusons à nous entretenir; nous nous parlons à cœur ouvert; chacune de nous dit ce qu'elle pense: j'espère que vous voudrez bien imiter l'exemple que ces dames vous donneront de dire librement leurs pensées?

Miss ZINA.

Pour moi, je vous promets de bien écouter, voilà tout ce dont je me crois capable.

Miss FRIVOLE.

Je suivrai l'exemple de Mademoiselle, car outre que je m'explique difficilement en François, je suis fort timide.

Madem. BONNE.

J'espère que vous ne la ferez pas long-tems avec nous, car il faut avoir de l'assurance quand on n'est qu'avec ses amies. Commencez votre histoire, *Lady Tempête.*

Lady TEMPETE.

Une demoiselle de qualité fut mariée fort jeune à un homme qui étoit extrêmement riche, & très vieux: comme cette fille étoit fort vertueuse, elle eut beaucoup de complaisance pour son mari; il en fut si reconnoissant, qu'avant de mourir, il fit un testament par lequel il lui laissoit tout son bien.

Ca

El

Elle n'avoit pas vingt ans; elle étoit belle comme un ange; elle avoit beaucoup d'esprit, & ce qui est bien plus considérable, elle avoit la réputation d'une femme très sage. Avec tous ces avantages elle ne manqua pas d'amans; il s'en présenta un grand nombre qui regardoient comme un grand avantage le bonheur de l'épouser. Elle choisit le marquis de *Ganges* qui étoit extrêmement aimable. Tout le monde disoit que c'étoit le mariage le mieux assorti, & l'on croyoit que ces deux personnes seroient extrêmement heureuses. Ils le furent d'abord, mais peu-à-peu, ils commencèrent à avoir moins de complaisance l'un pour l'autre: je vous ai dit que Madame de *Ganges* étoit jeune, belle, spirituelle, elle joignit à ces avantages tous les talens. Elle chantoit bien, jouoit de toutes sortes d'instrumens, dançoit à merveille; vous sentez bien qu'une telle personne devoit être souhaitée dans toutes les bonnes compagnies; si on donnoit un bal, une fête, une assemblée, elle y étoit invitée; & comme elle aimoit à se divertir, elle y alloit de bon cœur. Son mari qui étoit un peu jaloux, lui représenta que cette vie dissipée faisoit tort à sa réputation, & lui donnoit à lui-même beaucoup de chagrin; qu'aini, il la prioit de ne plus tant courir, & de rester plus souvent chez elle. Madame de *Ganges* trouva ce discours fort extraordinaire; elle étoit sage, & elle croyoit que cela suffisoit; elle ne cherchoit dans les assemblées, qu'à sauter, à rire & à se divertir

vertir avec les personnes de son âge, & comme elle n'y trouvoit point de mal, elle trouvoit étrange qu'on lui en fit un crime. Elle répondit donc à son mari, que sa conscience ne lui reprochoit rien; qu'elle n'étoit ni d'âge ni d'humeur à s'enterrer toute vive pour les fots discours des médifans: qu'il étoit le maître de la suivre dans ces assemblées, où il pourroit examiner sa conduite; & qu'il étoit inouï de vouloir priver une femme de son âge, des plaisirs innocens & honnêtes. Le marquis fut fort mécontent de cette réponse; il gronda, sa femme gronda de son côté, enfin la bonne intelligence, qui avoit régné entr'eux, disparut pour faire place aux querelles, aux reproches, à la froideur & à la haine. Le marquis regardoit sa femme comme une entêtée, & peut-être comme une coquette: Madame regardoit son mari comme un jaloux, un tyran, ils ne pouvoient plus se souffrir. Je vous ai dit que le premier mari de Madame *de Ganges*, lui avoit laissé une grande fortune; elle étoit maîtresse d'en disposer à sa fantaisie. Dans le désir qu'elle avoit de se vanger de son mari, elle prit la résolution de le priver de l'administration de son bien si elle mouroit. Elle avoit deux enfans qu'elle aimoit beaucoup, elle fit un testament par lequel elle leur laissoit tout son bien, comme cela étoit juste; mais elle ajouta, que si elle mouroit avant qu'ils fussent en âge d'en jouir, elle vouloit que sa mère qui n'étoit pas fort âgée, fût leur tutrice, & non

pas leur père. Elle ajouta ces paroles au bas de son testament, comme si elle eut prévu le malheur qui devoit lui arriver.

Je déclare dans la présence de Dieu que c'est ici ma vraie & ma dernière volonté à laquelle je ne veux rien changer; que s'il arrivoit par la suite que je fisse un autre testament, j'avertis que je le ferai malgré moi, que j'y serai forcée, & je déclare cet autre testament nul.

Le marquis, je ne fais par quel moyen, découvrit que sa femme avoit fait ce testament, dans lequel il étoit si maltraité. Il lui en fit de grands reproches, & lui remontra que ce testament le deshonoroit. Des amis communs pour lesquels la marquise avoit beaucoup de respect, lui représentèrent la même chose, & entreprirent de la réconcilier avec son mari, & à force de soins, ils en vinrent à bout. Le marquis promit d'être plus complaisant, & sa femme d'être moins dissipée; elle tint parole de bonne foi, & commença à se dégouter réellement du monde. Le marquis parut aussi revenir de sa mauvaise humeur, il faisoit milles caresses à sa femme, & alloit au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaisir. Elle qui étoit sincère & bonne, fut touchée de ce changement, & oubliant tous les sujets de plaintes qu'il lui avoit donnés par le passé, elle résolut de s'appliquer à le rendre heureux; & pour lui prouver qu'elle lui pardonnoit sans garder aucune rancune, elle fit un autre testament tel qu'il le voulut.

Le

Le marquis avoit deux frères; l'un étoit Ecclésiastique, & on le nommoit Monsieur l'Abbé; l'autre étoit chevalier de Malthe, & l'on prétend que c'étoit par leurs mauvais discours, que le trouble s'étoit mis entre le mari & la femme. Quoiqu'il en soit, la marquise, qui étoit douce, vivoit honnêtement avec eux; elle leur faisoit même des présens, sur-tout au chevalier qui n'ayant pas de fortune, auroit eu peine à soutenir son rang sans ses bienfaits. L'Été étant venu, la marquise partit pour aller à une de ses terres qui n'étoit pas fort éloignée, & ses deux beaux-frères l'accompagnèrent; son mari lui promit de la rejoindre en peu de tems & lui dit qu'il avoit quelques affaires qui l'obligeoient de rester à Avignon. Cette pauvre femme avoit la plus grande répugnance du monde à ce voyage, qu'elle avoit pourtant fait plusieurs fois dans la même compagnie, elle sembloit avoir un presentiment qui lui disoit, de n'y pas aller. Avant de partir elle fit beaucoup d'aumônes pour obtenir de Dieu la grace de ne pas mourir subitement, & d'avoir le tems de lui demander pardon de ses péchés. Il n'y avoit que quelques jours qu'elle étoit à la campagne, lorsqu'elle se trouva fort mal après avoir mangé d'une tarte à la crème, & il se trouva que cette tarte étoit empoisonnée; mais la crème avoit empêché que le poison ne fit tout son effet. Elle devoit, ce semble, quitter la campagne après cet accident. Malheureusement pour elle, elle ne le fit pas,

pas, & crut que c'étoit une méprise du cuisinier. Un dimanche elle eut envie de se purger, on lui apporta une médecine qui étoit si noire & si dégoutante, qu'elle ne put se résoudre à l'avalier: elle prit des pilules qu'elle avoit apportées avec elle. L'après-dîner, se trouvant fort bien, elle invita plusieurs demoiselles du village à la venir voir, & leur donna une jolie collation; & comme la médecine lui avoit donné un grand appétit, elle mangea beaucoup elle-même. Sur les six heures du soir, ces demoiselles fortirent, & les beaux-frères de la marquise les reconduisirent. Comme Madame *de Ganges* étoit fatiguée, elle défit sa robe & ne garda qu'une jupe & un corselet, car il faisoit chaud. Elle se jeta sur son lit, n'ayant d'autre coëffure que ses beaux cheveux qui étoient tressés sur sa tête. A peine y avoit il un quart d'heure qu'elle y étoit, quand elle vit entrer son frère l'Abbé: les yeux lui sortoient de la tête, & elle ne put s'empêcher de frémir en le voyant; il tenoit d'une main un pistolet, & de l'autre un verre plein de poison. Il faut mourir, Madame, lui dit-il, d'une voix terrible, choisissez. Ah! mon cher frère, lui dit-elle, en joignant les mains: quel mal vous ai-je fait? pourquoi voulez-vous ma mort? Comme elle achevoit ces paroles, elle vit entrer le chevalier l'épée nue, elle crut d'abord qu'il venoit à son secours; elle se trompoit; il lui mit la pointe de son épée à la gorge, & la força de prendre le poison. Comme le
plus

plus épais étoit au fond du vase, ces barbares prirent un petit bâton, & l'ayant mis sur le bord du verre, il fallut encore qu'elle prit ce reste; mais elle ne l'avala pas, car s'étant mise la tête dans son lit, elle le cracha dans les draps. Cette malheureuse victime ne voyant plus de remède à son mal, conjura ces boureaux d'avoir pitié de son ame, & de lui envoyer du moins un confesseur; ils y consentirent, & en se retirant ils fermèrent la porte de sa chambre.

Quand la marquise se vit seule, elle chercha à se sauver, & comme la fenêtre de sa chambre qui donnoit sur les écuries n'étoit pas fort haute, elle se jeta dans la cour. Un moment plus tard, elle n'en eût pas été la maîtresse. L'Ecclesiastique qu'on avoit envoyé chercher pour elle, & qui sans doute étoit d'intelligence avec ses beaux-frères, entra assez tôt pour la retenir par le bout de sa jupe, ce qui ne fit que la redresser, en sorte qu'elle tomba sur ses pieds, sans se faire aucun mal. Ce méchant homme jeta après elle un pot de fleurs, qui étoit sur cette fenêtre, & qui lui auroit cassé la tête s'il l'eût attrapée.

La première chose que fit la marquise fut de se fourer les tresses de ses cheveux dans la gorge pour se faire vomir; ce qu'elle fit aisément, parce qu'elle avoit beaucoup mangé. Le poison étoit si subtil qu'un porc qui mangea ce qu'elle avoit rejeté, en mourut. Ensuite la marquise conjura un valet d'écurie de lui sauver la vie, en lui donnant la liberté

de fortir par une porte de derrière qui donnoit dans la rue. Ce garçon la prit dans ses bras, & l'ayant mise dehors, elle courut toute échevelée & à moitié nue à travers le village, & arriva chez le curé où elle trouva toutes les dames auxquelles elle avoit donné la collation. Elles firent un cri en la voyant dans cette situation. Cette pauvre dame n'eut que le tems de leur dire, qu'elle étoit empoisonnée, & qu'elle étoit poursuivie par ses beaux-frères. L'Abbe se tint sur la porte le pistolet à la main, disant qu'il brûleroit la cervelle au premier qui voudroit entrer; le chevalier monta en haut en disant que la marquise étoit devenue folle, & qu'il ne vouloit pas qu'on la vit dans cette situation. Leur discours avoit assez d'apparence: cependant une de ces dames qui avoit de la thériaque dans sa poche, en donnoit de tems en tems de gros morceaux à la marquise. Cette pauvre dame qui avoit les entrailles dévorées par l'ardeur du poison, demanda de l'eau, & le chevalier eut la barbarie de lui casser le verre dans les dents. Malgré cette dernière preuve de la cruauté, elle résolut de faire une dernière tentative pour l'attendrir. Elle demanda à lui parler en particulier. Etant entrée avec lui dans une chambre voisine de celle où étoit la compagnie, elle se jeta à ses pieds & lui dit: mon cher frère, il est encore tems de réparer le mal que vous avez fait: je vous jure sur mon salut de ne parler jamais de tout ce qui s'est passé, personne n'en

n'en fait encore la vérité, & je dirai comme vous, que j'ai eu un accès de folie. Pendant ce discours, le chevalier la regardoit d'un air furieux, & au-lieu de lui répondre, il se jette sur elle, la perce d'une grande quantité, de coups, & ne l'auroit point quitté, si son épée ne s'étoit cassée dans son corps. Aux cris de la marquise toutes ces femmes effrayées accoururent, mais nulle n'eut la hardiesse d'arrêter le chevalier qui dit à son frère, que tout étoit fini, & qu'ils devoient penser à se sauver.

Cependant une partie de ces dames s'efforçoit de secourir la marquise, pendant que les autres crioient par la fenêtre au secours & au meurtre. Le juge du village fit armer une vingtaine de païsans qu'il mit en garde à la porte, cette précaution ne fut pas inutile; car le chevalier ayant entendu dire que sa belle-sœur n'étoit pas morte, revint sur ses pas pour l'achever; mais voyant la porte si bien gardée, il se retira. Pendant qu'on étoit allé chercher un chirurgien, ces femmes tâchoient d'arracher le tronçon de l'épée, qui étoit resté dans l'épaule de la marquise; cette courageuse femme dit à l'une d'elles d'appuyer son genou contre son dos, & de tirer de toute sa force, ce qui réussit. Le chirurgien qui arriva dans le moment, visita ses blessures, & assura qu'il n'y en avoit pas une de mortelle; qu'ainsi si on pouvoit remédier au poison, il y avoit de l'espérance de sauver cette infortunée. Mais ce poison étoit trop violent,

lent, & elle avoit été secourue trop tard; on connut à une fièvre violente & aux douleurs aiguës qu'elle ressentoit dans les entrailles, qu'il n'y avoit point de remède. Cependant on avoit fait partir des couriers, pour avertir la mère & l'époux de la marquise & ses enfans. Mr. de Ganges, au-lieu de partir sur le champ resta un jour entier dans Avignon, contant à tout le monde le malheur qui lui étoit arrivé, comme s'il en eut été au désespoir. Quand il vint, la mère de la marquise qui le regardoit avec quelque raison comme complice du crime de ses frères, ne vouloit pas permettre qu'il entrât dans la chambre de la mourante; mais cette pauvre femme avoit fait à Dieu le sacrifice de sa vie & de sa vengeance; elle voulut voir son mari, lui tendit la main, & fit tout ce qu'elle put pour persuader à tout le monde par ses manières, qu'elle le croyoit innocent. Elle vécut encore quelques jours, & les passa à recommander à sa mère & à ses enfans, de ne jamais penser à vanger sa mort; qu'elle pardonnoit de tout son cœur à ses assassins. Ce fut dans ces sentimens si chrétiens qu'elle rendit son âme à Dieu. On ouvrit son corps, & on trouva ses entrailles toutes brûlées par le poison.

Lady MARY.

Mais, ma Bonne, cette histoire est-elle bien véritable? je ne puis croire que des hommes soyent capables de telles méchancetés, je croirois plutôt que ce sont des démons.

Ma-

Madem. BONNE.

Il est vrai qu'on a peine à concevoir une telle barbarie. Mais, Mesdames, réfléchissez, s'il vous plait, sur l'origine des malheurs de cette femme infortunée. Son goût pour le monde & pour les plaisirs; son peu de complaisance pour son mari; les contradictions que cela lui attira, firent naître sa haine contre lui. Cette haine la porta à se vanger, & à faire un testament qui lui étoit injurieux; & la crainte qu'eut le marquis qu'elle ne changea celui qu'il en avoit obtenu en second lieu, l'engagea sans doute à charger ses frères du soin de le défaire d'une femme qui avoit perdu son amitié, car on a toujours crû que ces barbares avoient agi par ses ordres. Je ne prétends pas le justifier au moins, c'étoit un monstre; je veux dire seulement, que peut-être la marquise eût évité ses malheurs, si elle se fût montrée plus complaisante à ce qu'il exigeoit d'elle. Un mari a tort sans doute d'exiger trop de sa femme; mais une femme à tort de ne pas se prêter aux bizarreries de son mari. Il faut qu'elle se mette bien dans l'esprit en se mariant, qu'elle prend un maître auquel elle doit sacrifier ses goûts, ses inclinations, & même ses penchans les plus innocens, s'il est assez injuste pour exiger ce sacrifice.

Miss FRIVOLE.

Vous m'avez dit, Mademoiselle, que vous aimiez que chacun dit son sentiment; permettez-moi donc de vous dire, que sur ce
 pied-

pied-là, une fille qui a le sens commun, ne pourra jamais se résoudre à se marier. Je pense que dans l'état du mariage, les devoirs sont réciproques, & qu'un mari est autant obligé à la complaisance envers sa femme, que sa femme envers lui.

Madem. BONNE.

Cela devrait être, Mademoiselle; mais ordinairement cela n'est pas. Dans ce cas, si une femme ne prend toutes les complaisances de son côté, il faut qu'elle se détermine à être malheureuse toute sa vie; car la contradiction perpétuelle doit produire la haine. N'est-ce pas un enfer anticipé, d'être obligée de vivre avec un homme qu'on déteste?

Lady LOUISE.

Mais, ma Bonne, seroit-elle plus heureuse avec un mari, aux caprices duquel il faudroit sacrifier à tout moment ses inclinations les plus innocentes?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère. On vient à bout d'appri-voiser les lions & les tigres; il faudroit qu'un homme fût plus féroce que ces animaux, s'il n'étoit pas touché à la fin, des complaisances d'une épouse sage & raisonnable. Mais je suppose qu'il y ait un homme assez bizarre & d'un assez mauvais caractère, pour n'être pas touché des bonnes façons de son épouse, elle auroit du moins la satisfaction de n'avoir rien à se reprocher. Croyez-moi, Mesdames, on n'est jamais malheureux, quand on peut

se

se rendre à soi-même le temoignage d'avoir fait son devoir.

Lady SPIRITUELLE.

Mais encore, ma Bonne, quel mal faisoit cette pauvre marquise, en se divertissant honnêtement; ne disoit-elle pas à son époux, qu'il étoit le maître de venir à ces assemblées, & de veiller sur sa conduite?

Madem. BONNE.

Il ne suffit pas, ma chère, qu'une femme soit sage, il faut encore qu'elle le paroisse. Le public est attentif à la conduite d'une jeune personne; si elle est aimable sur-tout, elle ne sauroit prendre assez de précaution. Elle peut compter sur la mauvaise volonté de toutes les femmes qui ne sont pas aussi aimables qu'elle; la jalousie lui en fait autant d'ennemies, qui sont attentives à toutes ses démarches pour les empoisonner. Si elles lui voyent un si grand goût pour le monde, & qu'elles puissent découvrir que ce goût déplaît à son mari; aussitôt, voilà leurs langues en campagne. Elles décident que cette femme qui néglige de plaire à son mari, souhaite de plaire à quelque autre, & que c'est pour le rencontrer, qu'elle cherche les assemblées. Cela est souvent très injuste; mais tel est le monde, & puisque nous ne pouvons le réformer, il faut nous assujétir à un tel genre de vie, que nous mettions sa malice en défaut.

Miss CHAMPETRE.

Ah que j'aime ma solitude! je puis, sans craindre les sots discours, jouir de tous les
plai-

plaisirs innocens: pardonnez-moi cette exclamation, ma Bonne; mais tout ce que j'entends dire du grand monde, m'en donne une telle horreur, que si ce n'étoit le désir que j'ai de profiter de vos leçons, j'y retournerois tout-à-l'heure pour n'en sortir de ma vie.

Lady LUCIE.

Je ferois bien de votre goût, Mademoiselle: mais il est des devoirs auxquels il faut sacrifier nos inclinations.

Madem. BONNE.

Il y auroit beaucoup à dire sur cet article, Mesdames; mais il se fait tard, & nous avons beaucoup de leçons à répéter. Nous reprendrons cette conversation une autre fois, à présent nous allons dire nos histoires.

Lady MARY.

La mienne m'a paru bien drôle, ma Bonne, & j'ai ri comme une folle en l'apprenant, je tâcherai pourtant d'être sérieuse.

Il y avoit une grande famine en Israël, & les fils des prophètes vinrent en la montagne du Carmel. *Elisée* dit à son valet: mettez la grande chaudière, & faites cuire des herbes pour leur donner à diner. Le valet obéit à son maître & partit pour aller cueillir des herbes, avec un des fils des prophètes, qui s'offrit honnêtement à lui aider. Cet homme étoit un très mauvais jardinier, & n'avoit aucune connoissance des herbes, enforte qu'il cueillit plein sa robe de coloquinte, & l'aïant coupée par morceaux, il la mit dans la soupe: or, la coloquinte est la chose du monde la plus

plus amère. Quand la soupe fut cuite, ceux qui avoient la plus grande faim, commencèrent à la manger; mais à peine y eurent-ils touché, qu'ils firent une laide grimace, & crachèrent tout ce qu'ils avoient dans la bouche. L'un d'eux tout effrayé dit à *Elisée*; seigneur la mort est dans la chaudière, car il croyoit fermement être empoisonné. *Elisée* commanda à son serviteur de lui apporter de la farine; il en jeta dans la marmite, & aussitôt la soupe perdit toute son amertume, & fut trouvée fort bonne. Comme on achevoit de la manger, des personnes charitables apportèrent à *Elisée* vingt petits pains d'orge. Le prophète dit à son serviteur de distribuer ce pain à la compagnie; mais celui-ci lui répondit: ils sont ici plus de cent personnes; comment voulez-vous qu'elles ayent toutes un morceau de pain de cette petite quantité. Obéissez, dit le prophète, & je vous assure qu'il y en aura de reste. Effectivement tous ceux qui étoient là, furent rassasiés, & il en resta plusieurs morceaux.

Lady CHARLOTTE.

Qu'est-ce que du pain d'orge, ma Bonne? est-il meilleur que celui que nous mangeons?

Madem. BONNE.

Non, ma chère; c'est du pain fait avec ce que vous appelez *Barley*; il est très grossier, & il n'y a que les gens qui sont fort pauvres qui en mangent.

Tom, II.

D

Lo-

Lady CHARLOTTE.

Le prophète régaloit bien mal ceux qui venoient le voir. Une soupe amère, du pain d'orge; puisqu'il n'avoit qu'à fouhaier les choses pour les voir arriver, que ne demandoit-il à Dieu un bon diner pour régaler ceux qui venoient le voir?

Madem. BONNE.

L'imagination est singulière. Et vous imaginez-vous, ma chère, que Dieu eût fait un miracle, pour contenter la friandise de ces gens-la? non sans doute. Il fait agir sa Toute-puissance pour fournir le nécessaire aux pauvres; mais il n'a garde de faire des miracles, pour les mettre dans une abondance qui souvent leur seroit nuisible. La bonne chère, les beaux habits, les trésors; ne sont des biens qu'aux yeux de l'orgueil, de la vanité, de la gourmandise & de la paresse: le bon Dieu fait si peu de cas de ces sortes de biens, que souvent il les abandonne aux méchans. Il garde pour ses amis la patience dans la pauvreté, la maladie, les affronts, la foi, l'espérance, la charité, & toutes les vertus, qui sont les richesses de l'ame.

Miss MOLLY.

Il a pourtant donné de grandes richesses à *Abraham* qui étoit son ami.

Madem. BONNE.

Parce qu'*Abraham* les lui avoit généreusement sacrifiées, en abandonnant son pais & en quittant la maison de son père. Un homme assez fidèle à Dieu, pour lui sacrifier ce qu'il

qu'il avoit de plus cher, son fils unique, n'avoit garde de s'attacher à des richesses périssables, c'est pourquoi Dieu qui prévoit l'avenir & qui le connoit comme le présent, les lui avoit données, parce qu'il savoit qu'au lieu d'en faire un mauvais usage, il les employeroit à faire de bonnes actions.

Lady SENSÉE.

C'est donc très souvent un bonheur d'être née pauvre ?

Madem. BONNE.

Il est certain, ma chère, que les pauvres ont moins d'occasions de pécher que les riches; mais ces derniers, s'ils le veulent, ont occasion de pratiquer de grandes vertus. D'ailleurs, on peut être pauvre avec cent mille pièces de rente; & on peut être un mauvais riche, avec dix pièces, dix schelins même.

Lady MARY.

Comment cela, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Ecoutez bien ce que je vais vous dire, Mesdames. Un jour un jeune homme demanda à Jésus-Christ: que faut-il faire pour avoir la vie éternelle? Observer les commandemens de Dieu, reprit Jésus-Christ. Je les ai observé dès ma jeunesse, dit le jeune homme. Jésus l'aïant regardé, dit l'écriture, l'aima. Vendez tout ce que vous avez, dit Jésus-Christ, & le donnez aux pauvres, après cela, venez & me suivez. Ces paroles rendirent le jeune homme tout triste, parce qu'il étoit fort riche, & au lieu d'obéir aux ordres du Sauveur,

D a

veur,

veur, il se retira. Alors Jésus élevant la voix s'écria : je vous dis en vérité, qu'un chameau passera plutôt par le trou d'une éguille, qu'un riche n'entrera dans le royaume des cieux. Or, comme un chameau qui est beaucoup plus grand qu'un bœuf, ne peut passer par le trou d'une éguille, il faut dire de même, qu'un riche ne peut jamais entrer dans le ciel, car Jésus-Christ, qui ne peut mentir, en a juré.

Lady LUCIE.

Vous me faites une si grande frayeur, ma Bonne, que je crois, si j'étois en âge & que je pusse disposer de mon bien, je le vendrois tout-à-l'heure pour le donner aux pauvres.

Madem. BONNE.

Ce n'est pas moi qui vous fait cette frayeur, Mademoiselle, c'est l'Evangile. Mais rassurez-vous : tout le tems que vous serez dans cette disposition, c'est-à-dire, que vous serez disposée à sacrifier vos richesses à votre salut, vous serez véritablement pauvre. Quand Jésus dit qu'un riche ne peut entrer dans le royaume de Dieu, il entend parler de ceux qui aiment leurs richesses plus que lui, & qui ne voudroient pas les lui sacrifier dans l'occasion; qui seroient prêts à faire de mauvaises actions pour les acquérir ou les conserver. Un homme qui a cent mille pièces de rente, & qui seroit prêt de les perdre plutôt que de commettre une injustice; cet homme dis-je, est un pauvre, & peut espérer d'aller au ciel. Au contraire, celui qui n'a que dix pièces, dix shelins, dix sols, & qui pour
les

les conserver, seroit prêt a faire un faux serment, à laisser périr de faim son prochain plutôt que de les perdre ou de les lui donner; cet homme dis-je, est le mauvais riche, & il seroit plus facile qu'un chameau passât par le trou d'une egnille qu'un tel homme entrât dans le royaume des cieux.

Lady SPIRITUELLE.

J'avois bien besoin de cette explication, ma Bonne, sans quoi les paroles de Jésus-Christ m'auroient fait devenir folle: car vous savez qu'un jour j'aurai tout le bien de Papa qui est fort riche.

Madem. BONNE.

L'avarice ne sera jamais votre défaut: vous êtes née généreuse, ma chère, & je souhai-terois que vous n'eussiez pas plus de vanité que d'amour pour les richesses. Mais n'y a-t-il point parmi nous de mauvais riches?

Miss. MOLLY.

Je crois que c'est moi, ma Bonne. Maman me donne quelquefois des shelins, & je les garde bien soigneusement dans une petite boëte: je les compte tous les jours, & je ne voudrois pas pour chose au monde en dépenser un sol: j'ai déjà amassé trois guinées.

Madem. BONNE.

Ah, ma chère! prenez bien garde de devenir le mauvais riche. Ces trois guinées-là sont dans votre cœur, il faut vite les en arracher; autrement vous prendriez la mauvaise habitude d'aimer l'argent, & quand vous seriez grande, vous seriez dure aux pauvres

injuste envers les autres, & envers vous même, & vous n'entreriez point dans le royaume des cieux. Quand même l'avarice ne seroit point un péché, il faudroit vous en corriger bien promptement, car c'est un vice bas, qui deshonne les personnes de qualité. Plus on est grand, plus on doit avoir l'ame généreuse. D'ailleurs, c'est une folie d'aimer l'argent pour l'enfermer. Il n'est bon à rien dans un coffre. Retenez bien cela, Mesdames. J'ai lu un Roman Anglois nommé les aventures de *Robinson Crusoe*. Cet homme fit naufrage & vint dans une île. où il resta tout seul pendant vingt-sept ans. Il y avoit quelques années qu'il y étoit, lorsqu'un vaisseau vint se prifer proche du rivage, en sorte que *Robinson* trouva le moyen d'y aller quand la mer fut basse; il trouva de l'or dans la chambre du capitaine, & il le jetta à terre de dépit, en disant : à quoi me peut servir cet or; il n'est bon ni à manger, ni à faire des habits, ni à me guérir si j'étois malade. J'aimerois bien mieux un tonneau de biscuit, ou une demie douzaine de chemises. *Lady Sensée*; racontez à ces dames l'histoire de *Pythius*, elle vient admirablement bien à notre sujet.

Lady SENSÉE.

Pythius étoit un prince Lydien, qui avoit beaucoup de mines d'or dans ses petits états. Il y faisoit travailler ses pauvres sujets jour & nuit, sans leur donner un moment de relâche. Sa femme qui avoit beaucoup d'esprit,

vou-

voulut le corriger de son avarice ; car quoiqu'il eût tant d'or, il craignoit de le dépenser pour les choses nécessaires, & n'avoit d'autre plaisir que de l'enfermer dans ses coffres. Un jour que *Pythius* avoit été à la chasse, & qu'il avoit faim, elle lui fit servir pour son dîner, des plats pleins de pièces d'or. D'abord le prince fut charmé de voir tant d'or, & passa quelques minutes à le regarder avec complaisance : cependant comme cette vue ne remplissoit pas son estomac ; il pria sa femme de lui faire donner quelque chose à manger. Comment, lui dit-elle, n'avez-vous pas pour votre dîner ce que vous aimez le mieux ? Vous vous moquez, lui dit *Pythius*, je ne saurois manger de l'or, & je pourrois mourir de faim avec tout celui qui est dans l'univers. C'est donc une grande folie, dit la princesse, d'aimer si passionnément une chose qui ne peut vous servir à rien dans vos coffres ; apprenez, mon cher, que l'or ne vaut rien quand il est enfermé, & qu'il n'est utile qu'à ceux qui savent le changer à propos, contre les choses nécessaires à la vie. *Pythius* sentit la sagesse de cette leçon. Il se corrigea si bien, qu'il fut dans la suite aussi généreux qu'il avoit été avare jusqu'alors.

Lady LOUISE.

Ce jeune homme dont parle l'Evangile, avoit fait jusqu'alors un bon usage des richesses, puisque Jésus-Christ l'aima, & il ne l'auroit pas aimé sans doute, s'il eût été avare. Il n'étoit donc pas un mauvais riche, cependant

dant on croiroit par les paroles de Jésus-Christ qu'il a perdu le ciel pour avoir gardé sa fortune. Est-ce donc qu'il est nécessaire pour se sauver, de vendre tout ce qu'on a & de le donner aux pauvres?

Madem. BONNE.

Tâchez de bien comprendre ce que je vais vous dire, ma chère. Il y a dans l'Évangile des commandemens & des conseils. Aimez vos ennemis, faites leur du bien, partagez votre bien avec les pauvres, soyez modeste, ne faites point aux autres le mal que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent; voilà les commandemens. Ils regardent tous les hommes en général, & il n'y a pas un seul homme dans l'univers, qui ne soit obligé de les observer, ni qui puisse aller en paradis sans les pratiquer. Mais comme je vous l'ai dit, outre ces commandemens, il y a encore des conseils, & ceux-là ne regardent pas tous les hommes, mais seulement quelques-uns que Dieu appelle à la plus grande perfection. *Vendez ce que vous avez & le donnez aux pauvres. Si on vous donne un soufflet, présentez l'autre joue. Si quel qu'un veut avoir votre manteau, donnez-lui aussi votre robe.* Voilà ce que l'on nomme les conseils évangéliques. Il y en a un grand nombre dans l'Évangile.

Lady LOUISE.

Mais, ma Bonne, les personnes que Dieu appelle aux conseils évangéliques, ont bien plus de peine à faire leur salut que les autres?

Madem. BONNE.

Tout au contraire, Madame. Mais c'est à la philosophie, c'est-à-dire, à la raison à vous prouver cela, & nous l'examinerons dans la première leçon du matin.

Lady LUCIE.

Et pourquoi Dieu appelle-t-il quelques hommes à pratiquer les conseils, & non pas tous les hommes?

Madem. BONNE.

Ce n'est pas à nous, pauvres petits mortels, à pénétrer les secrets du Tout-puissant. Cependant il nous est permis de faire là-dessus quelques conjectures, en nous rappelant les paroles de l'Écriture.

Ce jeune homme avoit observé les commandemens de Dieu dès son enfance, & à cause de cela, Jésus l'aima. Or quelle plus grande preuve ce divin Sauveur pouvoit-il lui donner de son amour, que celle de l'appeler à une plus grande perfection? Cette perfection où il étoit appelé, étoit la récompense de sa fidélité à garder les commandemens du Seigneur. D'ailleurs, Jésus qui connoit le fond des cœurs, voyoit que ce jeune homme avoit de la disposition à l'avarice, & que cette disposition l'entraîneroit dans le péché. C'étoit donc une grande bonté à lui, que de lui conseiller de se dépouiller des richesses qui devoient le conduire à sa perte.

Miss ZINA.

Mon Dieu, ma Bonne, puisque ce jeune homme n'avoit pas le courage de renoncer à

D 5

ces

ces richesses, pourquoi Jésus-Christ ne les lui ôtoit-il pas de force?

Madem. BONNE.

Alors ce jeune homme se seroit damné en les regrettant, & en murmurant contre la Providence. Dieu qui nous a créés sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous. Il appelle ce jeune homme & St. *Matthieu* qui étoit riche aussi, à le suivre. Le premier le refuse, le second quitte tout. Ces deux personnes ont eu tous deux la même vocation; mais comme ils étoient tous deux libres, il dépendoit d'eux de la rejeter ou de la recevoir, comme ils firent. Il faut en demeurer là, Mesdames; car il est trop tard pour continuer.

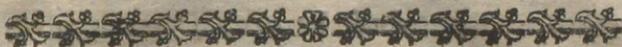
Lady LUCIE, tout bas.

Ma Bonne, Miss *Zina* auroit grande envie de venir à la conversation particulière, que vous voulez bien nous accorder.

Madem. BONNE.

Amenez-la, ma chère, je la recevrai avec plaisir.





XI. DIALOGUE.

*Lady LOUISE, Lady LUCIE,
Miss ZINA, Madem. BONNE.*

Miss ZINA.

Mademoiselle Bonne, je suis bien reconnoissante de la faveur que vous me faites en me recevant à vos conversations particulières. Ces dames ont eu la bonté de me dire les choses dont vous vous êtes entretenues la dernière fois. Elles font de la dernière conséquence, & je serai charmée d'en profiter.

Madem. BONNE.

Puisque ces dames vous ont instruites de notre dernière conversation, nous continuerons si vous le voulez bien. *Lady Louise* a-t-elle examiné ses occupations & ses amusemens, conformément aux règles que je lui ai prescrites.

Lady LOUISE.

Oui, ma Bonne. Voici quels sont les plaisirs que je prends ordinairement; les spectacles, c'est-à-dire, l'opéra & la comédie; le bal, le jeu, les assemblées, les promenades, & quelquefois un peu de lecture: j'ai beau examiner toutes ces choses, je ne les trouve pas mauvaises en elles-mêmes.

Madem. BONNE.

Qu'en pensez-vous, *Lady Lucie*?

La.

Lady LUCIE.

Je ne puis pas dire cela, ma Bonne. Je trouve qu'à la comédie on dit bien des sottises; il est vrai qu'il n'y en a pas dans les tragédies; mais dans les meilleures, il y a des sentimens bien opposés au christianisme. On y approuve la vengeance; on y loue l'ambition: en un mot, ma Bonne, il me semble qu'au sortir de la plus belle tragédie, je trouve mon cœur vuide des choses de Dieu, & plein des maximes du monde, auxquelles j'ai renoncé dans mon batême; & puis au commencement de la plus pure tragédie, il y a un épisode qui quelquefois ne l'est guères, & à la fin une petite pièce qui ordinairement est infâme.

Madem. BONNE.

Si Lady Lucie dit la vérité, Mesdames, il faut conclure que la comédie telle qu'on la joue aujourd'hui, est mauvaise; & que la tragédie est tout au moins dangereuse. Je dis la comédie telle qu'on la joue aujourd'hui. S'il plaisoit à Messieurs les Auteurs de faire de bonnes comédies, ce seroit une excellente école pour les jeunes gens. Nous avons en François plusieurs pièces très bonnes pour former les mœurs, & on peut en conscience aller à celles-là; mais je soutiens qu'une personne qui aime son salut, ne doit point aller aux autres. J'ai vû l'autre jour une compagnie de jeunes dames qui allèrent voir jouer *Amphitruon*; eh bien, cette pièce est infâme, &

& je ne conçois pas comment des femmes ont la hardiesse de s'y trouver.

Miss ZINA.

Je vous avoue, ma Bonne, qu'il ne m'arrivera jamais d'aller à la comédie, sans savoir bien précisément ce que l'on joue. J'y fus l'autre jour avec une de mes sœurs, je manquai mourir de honte, & je fus vingt fois sur le point de sortir.

Lady LOUISE.

Vous êtes apparemment plus sensibles que moi, Mesdames. D'abord, il y a bien des choses qui peuvent être mauvaises, & que je n'entends pas, & puis, celles que j'entends, ne me font point d'impression. Cela m'entre par une oreille & fort par l'autre.

Madem. BONNE.

Parlons sincèrement, ma chère. Quoi, une sottise que vous avez entendue à la comédie, ne vous revient jamais dans l'esprit?

Lady LOUISE.

Je ne dis pas cela, ma Bonne, car je mentirois; mais quand cela me revient, j'en suis quitte pour le chasser & penser à autre chose.

Madem. BONNE.

Croyez-vous, Madame, que vous puissiez par vos propres forces chasser une mauvaise pensée? ne vous faut-il pas pour cela un secours particulier du Seigneur, & pensez-vous qu'il vous le donnera toujours, si vous continuez à vous exposer sans nécessité au péril? Seriez-vous d'humeur de vous empoisonner chaque jour, parce que par hazard

vous

vous auriez fait usage d'un contre poison qui vous auroit tiré d'affaire quelquefois? Ne craindriez-vous pas que votre contre-poison après vous avoir guérie plusieurs fois, ne fût impuissant une seule, ce qui suffiroit pour vous ôter la vie? Ne penseriez-vous pas du moins, que cette habitude de poison, pourroit à la longue, altérer votre tempérament, & vous conduire à la mort? Avez-vous bien considéré, ma chère, qu'il ne faut qu'une mauvaise pensée consentie pour tuer votre ame? Vous me direz que la comédie vous donne du plaisir; eh! ma chère, mettez dans une balance ce plaisir, & la peine de chasser les mauvaises pensées qu'elle vous donne; je ne crois pas qu'il y ait aucune comparaison. Vous me dites encore que vous n'entendez pas la plus grande partie des sottises qui s'y disent; en ce cas vous devez vous ennuyer; mais ne voyez-vous pas non plus les gestes & les actions libres des acteurs? D'ailleurs les hommes qui vous voyent à cette comédie, croiront-ils que vous n'entendez pas ce qui s'y dit? Ne se persuaderont-ils pas être en droit de vous tenir de pareils discours, que ceux que vous écoutez avec plaisir dans la bouche des acteurs? On est quelquefois étonné de l'insolence des hommes, de la liberté des conversations; c'est à la comédie qu'on se familiarise avec ce stile. Je ne veux point vous donner de scrupule ridicule, parlez librement; trouvez-vous que j'aye dit rien de trop?

La-

Lady LUCIE.

Je ne le trouve pas, ma Bonne, & je renonce de bon cœur à un divertissement qui pourroit tôt ou tard me faire offenser Dieu.

Lady LOUISE.

Je n'ai pas tant de courage; mais je prends la résolution de n'aller qu'aux tragédies, & de me retirer avant la petite pièce.

Miss ZINA.

Ma Bonne, nous sommes quelquefois maîtresses de faire là-dessus ce que nous jugeons à propos; mais aussi, cela ne dépend pas toujours de nous. Si ma mère veut me mener au spectacle qu'elle aime; irai-je lui faire un sermon, lui dire qu'elle a tort d'y aller, & que je ne veux pas l'y accompagner? Si une femme a un mari qui exige qu'elle aille à la comédie un tel jour, parce qu'il a arrangé une partie pour cela, fera-t-elle changer la pièce, ou se brouillera-t-elle avec son mari, en refusant d'y aller?

Madem. BONNE.

Eh mon Dieu, Mesdames! ce n'est guères pour de pareils sujets, que les femmes se brouillent avec leurs maris; c'est bien plutôt tout le contraire: les mères les moins chrétiennes ne sont pas fâchées que leurs filles le soient & même beaucoup; ce n'est que pour leur faire plaisir qu'elles les mènent au spectacle. Une femme raisonnable trouve le moyen de faire faire à son mari ce qu'elle veut; mais enfin, je suppose qu'il exige absolument qu'elle le suive dans les parties de
plai-

plaisir dangereuses, (car si elles étoient absolument mauvaises, il faudroit désobéir) au lieu d'y aller avec plaisir, une fille, une femme chrétienne, ne s'y trouveroit qu'entremblant : elle auroit soin de se prémunir avant d'y aller, par la prière, les bonnes réflexions; & Dieu qui connoit le cœur, lui donneroit des graces fortes & puissantes pour résister aux dangers auxquels elle n'auroit pas cherché à s'exposer.

Lady LOUISE.

Cela est bien terrible qu'il faille renoncer à presque toutes les comédies par la faute de ceux qui arrangent le spectacle; j'ai presque envie de faire une ligue avec le plus grand nombre des dames que je pourrai trouver, & de signifier toutes ensemble à *Mr. Garrick*, que pas une de nous ne se trouvera à son spectacle, à moins qu'au lieu d'une farce, il ne joigne à la fin de ses belles tragédies, une petite pièce qui n'ait rien que d'innocent. Depuis quelque tems il y joint une pantomime où l'on ne dit point de sottise à la vérité, car on n'y parle point, mais en récompense le sujet en est mauvais, & les gestes assortis au sujet. Et le bal, ma Bonne, est-il aussi mauvais par lui même? Pour moi, je le regarde comme un bon exercice pour la fanté,

Madem. BONNE.

Je condamne le bal, mais je vous permettrai la danse tant que vous voudrez; je m'offre même à vous faire danser chaque semaine
une

une journée entière, pourvû que ce soit entre vous, & qu'il n'y ait point de Messieurs.

Lady LOUISE.

On s'ennuieroit, ma Bonne, si on n'étoit que des dames; on a l'habitude de danser avec des hommes (a)

Madem. BONNE.

Vous oubliez, Madame, que le bal selon vous, n'est qu'un exercice nécessaire à la santé. Avouez que la santé n'est qu'un prétexte; & apprenez, que malgré tout le mal que je vous ai dit des spectacles; j'aurois encore mieux vous voir aller à quatre comédies qu'à un bal.

Ecoutez, Mesdames, & parlons franchement: nous naissons toutes foibles & portées au mal. Celles qui ne conviendront pas de cette vérité, seront celles qui n'ayant jamais rentré dans leur propre cœur, en ignorent les penchans; mais parce qu'elles ne les y ont pas vû, ces mauvais penchans n'y sont pas moins, & sont que nous portons au mal une disposition prochaine, qui n'a pas besoin d'être aidée. Parmi les penchans corrompus qui dominent dans notre cœur, celui de plaire est sans doute le plus violent. C'est lui qui produit chez les femmes, l'amour de la parure, la jalousie, la vanité, & quelquefois parmi toutes ces mauvaises productions, l'émulation & la correction des défauts grossiers. Or le lieu où ce désir de plaire prend

une

a.) Cette réponse, qui m'avoit déjà été faite vingt fois, me fut répétée l'année passée.

une nouvelle force, est le bal. On n'y va que pour cela, si on s'examine à fond. Et quel mal y a-t-il, me dites-vous, à chercher à plaire; la femme la plus sage peut chercher cet avantage, pourvû que personne ne lui plaise à elle. Je vous passerai cela, quoi qu'il s'en faille bien que cela soit vrai. Croyez-vous de bonne foi, Mesdames, que parmi ce grand nombre d'hommes auxquels vous tâcherez de plaire, il ne s'en trouvera pas quelques-uns, qui vous plairont à leur tour. Ce n'est pas encore un crime, me direz-vous: nous sommes dans l'âge de nous établir, & il faut bien pour nous marier, que quelqu'un nous plaise?

A la bonne heure, Mesdames, & c'est par cette raison, que s'il étoit en mon pouvoir, vous n'iriez jamais au bal.

Lady LOUISE.

Je n'entends pas bien cette raison, ma Bonne; vous convenez que pour nous marier, nous avons besoin de trouver quelqu'un qui nous plaise? Avouez plutôt, ma Bonne, que c'est au bal que l'on se connoit le mieux, parce que l'on s'y contraint le moins, & que c'est là fort souvent, que se font les connoissances qui aboutissent au mariage. N'allez pas croire au moins que j'aye envie de me marier? Je me trouve fort heureuse comme je suis à présent, & je ne m'établirai, si j'en suis la maitresse, qu'à vingt-deux ans. Je vous parle en général, & seulement pour défendre un divertissement que j'aime.

Ma-

Madem. BONNE.

Dites-moi, ma chère, qui sont les hommes qui font profession de courir les bals?

Lady LOUISE.

Tous ceux qui aiment à se divertir.

Madem. BONNE.

Et croyez-vous que ce soit dans la classe des hommes qui aiment tant à se divertir, qu'il faille chercher les hommes raisonnables?

Lady LOUISE.

Pourquoi ne le feroient-ils pas? est-ce que je ne suis pas raisonnable parce que j'aime le bal?

Madem. BONNE.

Si je vous disois que non, ma chère, vous me regarderiez comme une personne injuste; mais si je vous le prouve, que me direz-vous? considérez-vous comme chrétienne, & puis comme un être raisonnable, & vous verrez qu'en ces deux qualités, vous devez condamner le bal.

Miss ZINA.

Je vous avoue, ma Bonne, que le bal ne me paroît pas opposé au Christianisme.

Lady LUCIE.

Pour moi je le trouve opposé à la raison. Je passe une nuit au bal, & pendant tout ce tems, mon esprit est dans mes yeux & mes jambes, je n'en fais aucun usage, je ne suis qu'un automate regardant & dansant. Voilà donc une nuit perdue pour ma raison. Le jour qui précède le bal n'a pas été mieux employé. Je n'ai été occupée que de mes habits,

bits. Si j'examine le tems qui fuit le bal, c'est encore pire. Je reviens à la maison si fatiguée, qu'il n'est point question de prière avant de me coucher: si je veux la faire, ou je m'endors, ou je ne suis occupée que de ce que j'ai vu. Je perds toute la matinée à dormir; je me reveille la tête encore pleine du spectacle de la nuit, ma prière du matin s'en fait aussi-bien que tous mes autres exercices, & je suis deux ou trois jours avant de remettre. Ce n'est pas tout. Si je m'accoutume à aimer le bal, lorsque je ferai ma maîtresse, j'aurai un violent désir d'y aller le plus souvent que je pourrai. Si je cède à ce désir, voilà la moitié de ma vie perdue pour ma raison, je m'échauffe le sang, je détruis ma santé en changeant les heures du sommeil. Pendant que je dors, mes enfans, si j'en ai, mes domestiques ont la bride sur le col, je ne puis veiller au bon ordre de ma maison, il faut l'abandonner à une femme de charge, & je deviens coupable de toutes les fautes qui se commettent chez moi. Que si je prens la résolution de me priver du bal, je souffrirai comme une malheureuse les jours que je n'irai pas, ou plutôt je ne souffrirai point, car malgré mes bonnes résolutions, la mauvaise habitude l'emportera.

Madem. BONNE.

Je n'ai presque rien à ajouter à ce que Mademoiselle vient de dire; ce qui me reste à dire, est pourtant de la dernière importance. Les hommes au bal se permettent des discours

cours qu'ils n'oseroient tenir autre part. C'est un lieu de plaisir, de liberté. Un homme avec lequel vous avez dansé, vous regarde comme une connoissance, quoiqu'il ne vous ait jamais vue. Sa charge est de vous entretenir quand, fatiguée de la danse, vous voulez vous reposer; & de quoi vous parlera-t-il? de vos charmes, du bonheur qu'il a eu de danser avec vous, de la bonne grace avec laquelle vous vous acquittez de cet exercice. La belle conversation! celle-là est pourtant fort modeste. Le tumulte du bal qui ne vous permet pas de rester à côté de vos mères, vous expose à quelque chose de pis; il arrivera même que votre imagination échauffée par l'action de la danse, ne vous permettra pas de vous appercevoir sur le champ de l'indécence des discours qu'on vous y tiendra. Ne vous flattez pas, Mesdames, une jeune personne perd une partie de sa décente timidité dans un bal. Elle donne la main à un homme, elle faute & figure avec lui; pour danser du bel air, il faut qu'elle le regarde en face, qu'elle minaudes en lui donnant la main. Elle ne peut s'offenser s'il la regarde fixement & de la manière la plus hardie. En ai-je trop dit, Lady *Louise*? Lady *Lucie* s'est-elle trompée dans les remarques qu'elle a faites?

Lady LOUISE.

Non ma Bonne, je me rends, & je vous promets de n'aller au bal, que quand je ne pourrai absolument m'en dispenser. J'ai été

E 3

frap-

frappée de ce qu'a remarqué Lady *Lucie* de la difficulté de prier en sortant du bal; il est vrai qu'alors, je prie sans attention, ou je ne prie point du tout.

Miss ZINA.

Je fus à un bal l'année passée, & j'en revins si lasse, que je dormois en me deshabillant. Le lendemain matin, un de mes frères monta dans ma chambre & me dit, ma chère sœur, j'ai grand peur que vous ne vous soüiez couchée ce matin sans prier Dieu. J'avouai à mon frère, que je m'étois couchée sans y penser. Ah, ma chère! me dit-il, est-il possible qu'une chrétienne puisse se refoudre à entrer dans un lit qui peut devenir son tombeau, sans examiner si elle est en état de paroître devant Dieu, sans lui avoir recommandé son ame, & sans s'être accusée devant lui des péchés dont elle s'est rendue coupable pendant la journée? Cela me fit une telle impression, qu'il ne m'est pas arrivé une autrefois de commettre une telle faute. J'ai beau être endormie; je vous assure que cette pensée m'éveille.

Madem. BONNE.

Vous me donnez une grande idée de votre frère, Mademoiselle. Je gage qu'il est lui-même ennemi des bals & de ces fortes d'assemblées... Mais qu'avez-vous, Lady *Louise*; vous paroissez toute triste?

Lady LOUISE.

Oui, ma Bonne, je la suis; j'en reviens toujours à ce que je vous disois l'autre jour:

il

il est bien désagréable de renoncer à tous les plaisirs; vous m'aviez promis de m'en donner d'autres à la place de ceux-là; dépêchez-vous de me les montrer, j'en ai grand besoin.

Madem. BONNE.

Demandez à *Lady Lucie*, si elle s'est ennuiée depuis deux mois, qu'elle a renoncé à presque tous ces frivoles amusemens?

Lady LUCIE.

Non en vérité, ma Bonne, & je puis jurer à *Lady Louise*, que je n'ai de ma vie été si heureuse.

Lady LOUISE.

Par charité, ma bonne amie, dites-moi donc comment vous passez votre vie? Quand j'aurai renoncé à tous ces plaisirs, je crois que je trouverai la journée d'une longueur insupportable.

Lady LUCIE.

Et moi ma chère, je la trouve si courte, que je n'ai pas le tems de faire la moitié de ce que je souhaiterois. Je me lève un peu avant huit heures, & je mets un demi quart d'heure à m'habiller. A huit heures je fais ma prière, & quelques reflexions.

Madem. BONNE.

Voyons Mademoiselle, ce que c'est que ces reflexions?

Lady LUCIE.

Je vais vous le dire, Mesdames; mais n'allez pas croire que ce soit moi qui les ai faites: ma Bonne me les a suggerées, & c'est elle aussi qui m'a enseigné la manière d'employer

ployer ma journée de façon qu'elle me paroît fort courte.

Madem. BONNE.

Vous découvrez mes secrets, ma' chère; cela n'est pas bien. Mais j'entends arriver nos jeunes dames; il faut remettre cette conversation à une autre fois.

XII. DIALOGUE.

Madem. BONNE.

Nous n'avons pas dit toutes nos histoires la dernière fois, & nous avons aussi oublié la géographie; il faut, s'il vous plait, commencer par là aujourd'hui. C'est à vous, *Miss Molly.*

Miss MOLLY.

Le chef des armées du Roi de Syrie, se nommoit *Naaman*. Il étoit fort aimé de son maître, parce qu'il étoit un grand capitaine & un fort honnête homme; mais il lui étoit arrivé un grand malheur: il étoit devenu lépreux, c'est à-dire, qu'il étoit couvert depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une galle affreuse. Il avoit dans sa maison une fille Israélite, qui avoit été faite esclave; & comme on la traitoit bien, elle étoit fort attachée à son maître, & avoit une grande compassion du triste état dans lequel il étoit réduit. Un jour elle dit à sa maîtresse: je suis sûre que le prophète *Elisée* guériroit mon maître s'il vouloit l'aller trouver.

ver. *Naaman* aiant fait savoir cela au Roi son maître; ce prince lui donna une lettre par laquelle il prioit le Roi d'Israël, de guérir *Naaman* de sa lèpre. Le Roi d'Israël aiant reçu cette lettre, déchira ses habits, comme c'étoit la coutume quand on avoit une grande affliction, & dit: suis je un Dieu pour guérir les malades? on voit bien que le Roi de Syrie me cherche querelle. *Elisée* aiant appris cela, envoya dire au Roi d'Israël: pourquoi t'affigestu? que cet homme vienne ici, & qu'il sache qu'il y a un prophète du vrai Dieu en Israël. *Naaman* étant venu à la porte d'*Elisée*; le prophète lui envoya dire de se laver sept fois dans le fleuve du Jourdain. *Naaman* à ces paroles se mit en colere & dit: je croyois qu'il fortiroit au devant de moi, qu'il invoqueroit le nom de son Dieu, & qu'il toucheroit ma lèpre. N'avons-nous pas dans la Syrie, des eaux aussi bonnes que celles du Jourdain? Il s'en alloit donc tout fâché, mais ses serviteurs lui dirent: seigneur, si le prophète vous eût commandé des choses fort difficiles, vous eussiez dû lui obéir, pourquoi donc ne le faites vous pas, puisqu'il vous ordonne une chose si aisée? *Naaman* pensa que ses domestiques avoient raison, & s'étant lavé sept fois, il fut guéri de sa lèpre. Alors il vint remercier le prophète, & lui apporta des présens magnifiques, en lui promettant de n'avoir jamais d'autre Dieu, que le Dieu d'Israël. *Elisée*, quoiqu'il fût fort pauvre, comme vous l'avez vu, ne voulut recevoir aucun présent de *Naaman*,

ce qui fâcha beaucoup son serviteur ; & lorsque *Naaman* fut parti, ce valet avare courut après lui & lui dit : seigneur, il vient d'arriver chez mon maître un fils de prophète qui est pauvre, & mon maître m'a dit : courez après *Naaman* & lui demandez deux robes & une somme d'argent, que je veux donner à cet homme. *Naaman* lui donna ce qu'il demandoit, & ce domestique d'*Elisée* porta cet argent & ces deux robes, dans une maison où il les cacha. Quand il fut retourné, *Elisée* lui dit : d'où venez-vous ? d'aucun endroit, répondit le serviteur. Pourquoi mentez-vous ? dit le prophète. J'étoit présent lorsque vous avez reçu l'argent, & les robes : gardez-les ; mais en même tems, gardez la lèpre de *Naaman*, pour vous, & pour votre postérité. A peine le prophète eut-il achevé de parler, que son valet fut couvert de lèpre, en punition de son avarice, de son vol, & de son mensonge.

Madem. BONNE.

Vous voyez, *Miss Molly*, combien l'avarice est un vilain péché. Ce serviteur du prophète devient menteur & voleur par amour de l'argent. Cette passion change le caractère, & au lieu de diminuer avec l'âge comme les autres passions, elle va toujours en augmentant. Continuez, *Lady Charlotte*, & après que nous aurons fini nos histoires, je vous raconterai la mort terrible de deux avarés, arrivée de notre tems.

Lady CHARLOTTE.

Le Roi de Syrie qui avoit dessein de détruire

truire le royaume d'Israël, y envoyoit souvent des troupes pour faire des entreprises; mais c'étoit presque toujours inutilement, parce que le prophète *Elisée* avertissoit le Roi d'Israël qui se tenoit sur ses gardes. Le Roi de Syrie voyant que tous ses desseins étoient découverts, crut qu'il y avoit quelques-uns de ses sujets qui le trompoient. Ses serviteurs lui dirent: seigneur, personne ne vous trahit; mais ne savez-vous pas que le prophète *Elisée* fait tout ce que vous dites, quand même vous parleriez tout seul dans votre chambre. Le Roi voulant se vanger d'*Elisée*, envoya un grand nombre de soldats pour le prendre dans une ville où il étoit. Le serviteur du prophète voyant ces soldats, eut une grande peur, mais *Elisée* lui dit: ne voyez-vous pas que ceux qui nous défendent, sont en plus grand nombre que ceux qui nous attaquent? En même tems, il pria Dieu d'ouvrir les yeux de son serviteur, qui vit toute la montagne couverte de chevaux & de chariots de feu. En même tems Dieu, à la prière du prophète éblouit les yeux de ceux qui venoient pour le prendre, & il leur dit: suivez-moi, je vous mènerai dans un lieu où vous trouverez l'homme que vous cherchez. Ils le suivirent, & il les mena dans la ville de Samarie, capitale du royaume d'Israël. Alors leurs yeux furent ouverts, & il eurent une grande peur de se voir au milieu de leurs ennemis, & en leur pouvoir. Le Roi d'Israël demanda à *Elisée*: tuerai-je ces gens-là? Gardez-vous-en bien

bien, dit le prophète; au contraire, donnez leur à boire, & à manger. Ces gens-là étant retournés vers leur maître, ils lui racontèrent le bon traitement qu'ils avoient reçu, & le Roi de Syrie en fut si touché qu'il laissa les Israélites en repos pour un peu de tems.

Cependant les enfans des prophetes, qui se tenoient auprès d'*Elisée* sur le Carmel, le prièrent de venir avec eux, parce qu'ils vouloient aller couper du bois pour en faire des cabanes. Le prophète y consentit, & l'un d'eux aiant laissé tomber sa coignée dans l'eau, vint tout affligé, lui raconter ce malheur. Ce qui le fâchoit le plus, c'est que cette coignée n'étoit pas à lui, & qu'il l'avoit empruntée. *Elisée* le consola, & lui aiant demandé en quel endroit le fer étoit tombé, il y jetta un morceau de bois & le fer revint sur l'eau.

Madem. BONNE.

Remarquez, Mesdames, que le meilleur moyen de désarmer nos ennemis, est de leur rendre le bien pour le mal. Si *Elisée* eût consenti à la mort de ces hommes qui vouloient le prendre; il n'eût pas procuré la paix aux Israélites.

Remarquez encore, avec quel soin Dieu garde ses serviteurs. Si nous avons les yeux ouverts, nous verrions que Dieu nous environne sans cesse de son secours, pour nous délivrer de mille périls que nous ne connoissons pas. De combien d'accidens fâcheux Dieu ne nous a-t-il pas sauvés? Nous connoîtrons tout cela au jour de jugement,

La-

Ma Bonne, vous nous avez promis une histoire.

Madem. BONNE. C'est celle d'un magistrat nommé Monsieur Tardieu. Je vous le nomme, Mesdames, parce que c'est une chose publique. Cet homme qui étoit fort avare, voulut se marier. Ce n'étoit ni la beauté, ni la jeunesse, ni la vertu qu'il recherchoit dans une épouse; il vouloit une femme riche & aussi avare que lui. Il la trouva telle qu'il la souhaitoit, car il n'y eut jamais, je crois, une femme aussi intéressée; son mari auprès d'elle, pouvoit passer pour un homme libéral. Il acheva de se perdre dans la compagnie d'une telle femme; un volume entier ne seroit pas assez grand pour contenir le récit de toutes les vilainies de ces deux personnes. Cette femme commença par mettre dehors tous les domestiques, & ensuite elle inventa des moyens jusqu'alors inconnus, pour gagner ou épargner l'argent. Son mari vendoit la justice, & quand un criminel avoit beaucoup d'argent, il étoit sûr d'avoir sa grace. Comme on connoissoit l'humeur de ce juge, tous ceux qui avoient de mauvaises affaires, lui faisoient des présens. Un jour on lui apporta deux dindons; sa femme garda le plus petit, qu'elle fit cuire elle-même pour leur diner, & envoya vendre l'autre au marché, parce qu'il étoit extrêmement pesant. Quel fut son désespoir lorsqu'elle apprit que le plaideur qui lui avoit fait ce

pré-

présent, avoit mis une bonne somme d'or dans le ventre du dindon qu'elle avoit fait vendre ? Elle manqua à en devenir folle. Elle voloit tout ce qu'elle pouvoit attrapper, & n'entroit jamais chez un pâtissier de ses voisins, qu'elle ne lui prit quelques biscuits. Cet homme pour la punir & se vanger, mit un vomitif dans un biscuit qu'il laissa traîner exprès, ce qui la rendit extrêmement malade. Elle se faisoit des jupes avec les thezes de satin dont on faisoit présent à son mari. Je vous ai dit qu'elle avoit renvoyé ses domestiques, & qu'elle vivoit seule avec son mari; elle avoit fait faire des serrures qui s'ouvroient par un secret, & il n'y avoit qu'eux qui fussent les ouvrir: cette précaution ne put lui faire éviter son malheur. Des voleurs trouvèrent le moyen de se glisser dans sa maison, & l'égorgerent avec son mari. Il est vrai que ces voleurs ne purent jamais sortir des portes, ainsi on les trouva dans la cheminée où ils s'étoient cachés, mais leur châtement ne rendit pas la vie à ces avarés que personne ne plaignit.

Lady MARY.

Ma Bonne, vous nous avez dit dans la dernière leçon, que le prince *Pythius* avoit des mines d'or, je ne fais pas ce que cela veut dire, apprenez-nous-le?

Madem. BONNE.

Dé tout mon cœur, ma chère. Vous voyez que le dessus, ou la surface de la terre, produit des arbres, de l'herbe, des fleurs & des

des fruits. Et bien le dedans de la terre produit les métaux, dont le premier & le plus parfait est l'or.

Lady MARY.

Comment, ma Bonne; les guinées se trouvent-elles dans la terre; comme les choux dans le jardin?

Madem. BONNE.

Pas tout-à-fait, ma chère; l'or est d'abord mêlé avec de la terre. Quand on a découvert qu'il y a des mines d'or dans un endroit, ou qu'on le soupçonne, on fait des trous fort profonds dans la terre; on y fait descendre des hommes, & ces misérables sont quelquefois écrasés sous la terre qui s'éboule, c'est-à-dire qui retombe sur eux. On tire de grands paniers de cette terre qui est mêlée avec l'or que l'on en sépare. On prend ensuite celui dont on veut faire des guinées, & on le porte à la monoye pour le travailler.

Miss BELOTTE.

Mon Dieu, ma Bonne, que ces pauvres gens qui travaillent dans les mines, sont à plaindre!

Lady SPIRITUELLE.

Ceux qui vont chercher des perles au fond de la mer, ont encore plus de peine. J'ai lu il y a quelque tems, qu'ils y trouvent de gros poissons qui les mangent.

Lady MARY.

C'est pour rire qu'on a écrit cela, Madame; est-ce qu'il y a des poissons assez grands pour manger les hommes?

Ma-

Madem. BONNE.

Vraiment, ma chère, il y a des poissons aussi grands comme cette chambre, d'autres aussi grands qu'une maison, ce sont les baleines; mais ce ne sont pas ceux-là qui font du mal aux pauvres pêcheurs de perles; il y en a une quantité d'autres qui sont beaucoup plus petits, & qui sont extrêmement dangereux. Le Requin par exemple; il n'est pas plus grand qu'un veau; mais il a des dents tranchantes comme des rasoirs, & il coupe d'un seul coup la jambe ou la cuisse d'un homme. Heureusement, on les voit venir de loin. J'ai ouï dire à un de mes amis qui a beaucoup voyagé, qu'étant un jour dans un vaisseau par un tems extrêmement calme, il lui prit envie de se baigner. Il descendit donc dans la mer, & se tenoit à une corde. Tout d'un coup il vit venir un de ces cruels animaux, & il n'eut que le tems de crier qu'on le *biffât*, c'est-à-dire qu'on le tirât avec cette corde. Quand il fut hors de l'eau & tout près du bord du vaisseau, le poisson s'élança en l'air pour lui attraper la jambe, mais heureusement il le manqua.

Lady CHARLOTTE.

J'avois pitié de poissons qu'on pêchoit; je pensois que c'étoit dommage de les tuer, puisqu'ils ne faisoient mal à personne, mais à présent, on pourroit les détruire tous, sans que j'en fusse touchée.

Miss CHAMPETRE.

Nous avons beaucoup d'étangs dans notre terre,

terre, & l'on y pêche très souvent. La première fois que je vis pêcher, j'étois fort petite alors; je me mis à pleurer, lorsque je vis les pauvres poissons se débattre sur l'herbe avant de mourir; mais tout-à-coup il me vint une pensée. Pour attraper ces poissons, on mettoit au bout de la ligne des vers, ou des poissons fort petits. Je me dis donc à moi-même; si ces gros poissons n'avoient pas voulu manger leurs petits camarades, ils n'auroient pas été pris; c'est leur cruauté envers leurs semblables qui est cause de leur mort; ils ne méritent donc pas que je les plaigne. Effectivement depuis ce tems-là, je pêche fort bien moi-même sans avoir aucune compassion pour les poissons que je prends. Les grands qui aiment à manger ceux qui sont plus petits qu'eux, méritent d'en trouver de plus grands qu'eux qui les mangent à leur tour.

Lady SPIRITUELLE.

Véritablement cela est juste; mais pour revenir à nos pêcheurs de perles, ce sont des hommes qu'on accoutume des leur jeunesse à retenir leur respiration, on les nomme plongeurs. Quand ils ont pris l'habitude de rester quelque tems dans l'eau sans respirer, on leur attache un panier devant eux, puis on leur passe une corde par dessous les aisselles, & on leur attache une autre corde à la main. Cette corde tient à une cloche qui est au bord du bateau. Dans cet équipage on les descend au fond de la mer, & ils se dépêchent de remplir leur panier d'huitres. Quand il est plein,

ou qu'ils ne peuvent plus retenir leur haleine, ils sonnent la cloche, on les retire, puis ils y retournent encore. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on dit qu'en touchant ces huitres, ils connoissent s'il y a de grosses perles dedans, & qu'il arrive quelquefois qu'ils ouvrent ces huitres & avalent les perles.

Madem. BONNE.

Je l'ai ouï dire aussi, mais cela me paroît difficile à croire. Si cela est vrai, nous ne pouvons assez admirer la folie des hommes qui semblent compter leur vie pour rien, quand il s'agit de s'enrichir; car ils peuvent fort bien étouffer pendant le tems, qu'ils employent à ouvrir ces huitres. Dites-nous votre histoire, *Miss Sophie.*

Miss SOPHIE.

Les Israélites après avoir été quelque tems en paix avec les Syriens, virent recommencer la guerre, & le Roi des Syriens mit le siège devant Samarie. Comme il n'y avoit pas beaucoup de vivres dans cette ville, il y eut bientôt une si grande famine, que la tête d'un âne fut vendue quatre vingt pièces d'argent; une petite mesure d'ordure de pigeon, fut aussi vendue cinq pièces.

Un jour que le Roi d'Israël passoit sur la muraille, une femme lui cria: seigneur, rendez-moi justice. Quel mal vous a-t-on fait, lui demanda le Roi? Seigneur, lui répondit-elle, ma voisine & moi nous sommes convenues de manger nos enfans: hier, j'ai fait bouillir le mien & j'en ai donné la moitié à
cette

cette femme; & aujourd'hui elle a caché son fils, & ne veut pas m'en donner la moitié. Le Roi saisi d'horreur déchira ses habits, & l'on vit qu'il avoit un sac sur sa chair pour fléchir la justice de Dieu; mais au lieu de porter ce sac, il auroit dû renoncer à ses mauvaises inclinations, & c'est à quoi il ne pensoit pas; au contraire, il se mit dans une grande colère, & jura de faire couper la tête à *Elisée*. Comme il envoyoit des soldats pour le prendre, le prophète qui étoit assis avec ses disciples, leur dit: je vois le fils du meurtrier qui envoie des soldats pour me tuer. Le Roi suivit ces soldats & le prophète lui dit: demain à cette heure, le bled & l'orge se donneront presque pour rien aux portes de Samarie. Un seigneur qui accompagnoit le Roi, dit à *Elisée* à moins que Dieu ne fasse pleuvoir des vivres cela ne se peut. *Elisée* lui repondit: vous le verrez, mais vous n'en mangerez pas.

Cependant Dieu fit entendre aux oreilles des Syriens, un grand bruit de chariots & de chevaux, & comme ils crurent qu'il venoit une grande armée au secours de Samarie, ils se sauvèrent en grande hâte & abandonnèrent leurs vivres & leurs bagages. Le camp resta donc tout seul, & personne ne savoit cela dans la ville. Dans ce tems-là les lépreux n'avoient pas permission de demeurer dans la ville, ils étoient obligés de rester hors des portes; or il y avoit quatre de ces lépreux qui prirent résolution d'aller se rendre aux Syriens; car ils disoient en eux-mêmes: il vaut

mieux que ces gens-là nous tuent, que de mourir ici de faim. Ils furent fort étonnés de trouver le camp abandonné; & aiant bû & mangé, ils prirent ce qu'il y avoit de meilleur & furent le cacher. Bientôt après ils se rapprochèrent de ne pas donner cette bonne nouvelle à la ville: ils y revinrent donc, & comme il étoit nuit, on fit éveiller le Roi. Il crut d'abord que les Syriens s'étoient mis en embuscade, & pour le découvrir il envoya deux hommes à cheval. Il ne pouvoit pas en envoyer une plus grande quantité, car on avoit mangé tous les chevaux, & il n'en restoit que cinq dans toute la ville. Ces deux hommes trouvèrent tous les chemins couverts d'habits & d'autres choses, que les Syriens avoient jettés pour fuir plus vite, & ils revinrent dire cela au Roi. Alors le peuple courut en foule au camp ennemi; mais pour empêcher qu'il n'y eût du désordre à la porte, le Roi commanda à ce seigneur qui avoit douté de la parole d'*Elisée*, de s'y tenir. Il vit véritablement la grande quantité de bled qu'on y apportoit, & qu'on vendoit à très bon marché; mais il n'en goûta pas, car il fut écrasé par la foule. Ainsi la parole que Dieu avoit dite par son prophete, fut accomplie.

Miss BELOTTE.

Cetta histoire fait dresser les cheveux, une mère manger son fils!

Miss SOPHIE.

Ma Bonne, j'ai entendu dire qu'il y a des peuples qui tuent leurs pères quand il sont vieux,

vieux, & qui les mangent ensuite, cela est-il vrai?

Madem. BONNE.

Les Iroquois, peuples qui habitent dans l'Amérique septentrionale, le faisoient autrefois, mais à présent ils ne le font plus. N'allez pas croire, mes enfans, qu'ils fissent cela par méchanceté. Tout au contraire, quand les Européens vinrent dans leur pais, & qu'ils furent que chez nous on laissoit vivre les vieilles gens & qu'on les enterroit ensuite; ils nous trouvèrent fort cruels. Quelle barbarie disoient-ils, de laisser souffrir des personnes qui nous ont donné la vie, & de les jeter ensuite dans un trou pour être mangé des vers. Nous avons bien plus d'amour pour nos parens, ajoutoient-ils; nous leur épargnons les incommodités dans une grande vieillesse, & nous leur donnons notre estomac pour tombeau. En mangeant la chair de nos pères, nous nous rendons présentes leurs belles actions, & nous faisons passer leur courage en nous & en nos petits enfans.

Lady MARY.

Mesdames, quand j'étois petite, ma Bonne s'amusoit à se mocquer de moi, & elle me propoisoit d'être Reine de ces honnêtes gens-là.

Madem. BONNE.

Je ne me mocquois point de vous, ma chère, je cherchois à connoître vos sentimens, & j'en fus fort édifiée. Oui, Mesdames, je dis à ma chère *Mary*, que les Reines de ce pais-
là

là n'avoient que des habits de peau, des colliers de coquillages, qu'elles couchoient quelquefois dans la neige, & quelles étoient très mal nourries. Tout cela ne la dégoûta point, elle consentoit de bon cœur à souffrir toutes ces incommodités, pour faire connoître le bon Dieu à ces pauvres gens, & pour leur apprendre à vivre en société.

Miss MOLLY.

Est-ce que ces gens-là ne connoissent pas qu'il y a un Dieu? ne voyent-ils pas bien le ciel & la terre & ne pensent-ils pas qu'il faut qu'il y ait un Dieu, qui ait fait toutes ces belles choses?

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère; les peuples les plus barbares ont été frappés du grand spectacle de l'univers, & ont compris que les hommes n'ayant pû faire ce qu'ils admiroient, il falloit nécessairement qu'il y eût quelque chose au-dessus de l'homme, qui méritoit leur respect & leurs adorations. Chaque peuple s'est fait à cet égard des idées particulières. Les peuples du Pérou adoroient le soleil aussi bien que ceux du Mexique. Les Iroquois & les autres sauvages de l'Amérique septentrionale disent qu'il y a un grand esprit qui a tout fait, & ils l'adorent. Ils croient qu'il y a au-dessous de lui plusieurs esprits qu'ils appellent *Manitous*, dont les uns sont bons & les autres méchants. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils honorent davantage les mauvais que les

les bons, & qu'ils leurs font quantité de présens.

Lady VIOLENTE.

Cela est bien ridicule, & pourquoi font-ils cela, ma Bonne?

Madem. BONNE.

Par la même raison que quelques peuples de l'Asie prient & honorent le diable plus que Dieu, quoiqu'ils en aient l'idée. Dieu est si bon, disent-ils, qu'il n'a pas besoin d'être prié pour nous faire beaucoup de bien, cela lui est naturel; mais comme le diable est un méchant, il a besoin d'être désarmé par nos prières & nos présens, sans quoi il se laisseroit aller au penchant dominant qui le porte à nous faire du mal.

Miss BELOTTE.

Les Iroquois croient-ils qu'il y a un paradis & un enfer?

Madem. BONNE.

Ils croient que l'ame est immortelle, & qu'elle va après leur mort dans un grand pais où elle sera traitée selon ses œuvres. Les ames de ceux qui ont bien vécu trouveront dans ce pais beaucoup d'animaux & de poissons, enforte qu'ils pourront chasser & pêcher tout à leur aise. Elles y auront aussi de grands festins, où l'on chantera & dansera beaucoup. Comme ces peuples passent leur vie à chasser & à pêcher, & qu'ils aiment passionnément la musique & la danse, ils font de ces choses le bonheur de l'autre vie. Quand un Iroquois meurt, on enterre avec lui son arc, ses flèches

ches & les autres choses dont on croit qu'il aura besoin dans l'autre vie. Ils ont aussi des espèces de prêtres qu'ils nomment *Jongleurs*; quand ils sont malades, il les font venir pour chasser le mauvais *Manitou* qui cause leurs maladies. Ce Jongleur fait des contorsions, des grimaces, & si le malade guérit, ces pauvres gens lui en ont beaucoup d'obligation, & lui font de grands présens.

Lady VIOLENTE.

Vous ne sauriez croire, ma Bonne, combien j'aime à connoître les mœurs de tous ces peuples. Je vous prie de nous dire tout ce que vous en savez.

Madem. BONNE.

Ils habitent par villages, c'est-à-dire, qu'une certaine quantité de ces sauvages se bâtissent des cabanes à côté l'une de l'autre. Alors ils se choisissent un chef parmi ceux qui se font le plus distingués à la guerre.

Miss SOPHIE.

Et avec qui ces peuples font-ils la guerre?

Madem. BONNE.

La seule Amérique septentrionale est d'une grandeur prodigieuse: encore n'a-t-on pas été jusqu'au bout. Ce grand & vaste país est tout rempli de bois & de lacs, & peuplé d'une infinité de nations toutes différentes les unes des autres; c'est-à-dire qu'ils ont une autre physionomie. Les uns sont blancs comme nous, d'autres ont la couleur olivâtre: les uns ont la tête plate, les autres l'ont pointue. Tous ces peuples se font continuellement la guer-

guerre, & ils la font d'une manière si cruelle qu'ils parviennent enfin à se détruire. Ils tuent leurs prisonniers de guerre & les font rôtir pour les manger; mais n'allez pas croire qu'ils attendent qu'ils soient morts pour les faire cuire: on les rôtit tout vivans & à petit feu, c'est-à-dire, qu'ils sont loin du feu, & restent fort long-tems à souffrir avant de perdre la vie.

Lady MARY.

Comment les autres ont-ils le courage d'entendre les cris que doivent jeter ces pauvres malheureux que l'on fait tant souffrir?

Madem. BONNE.

Ceux que l'on brûle ainsi ne crient point, ma chère; ils feroient deshonorés, & passeroient pour n'avoir point de courage. Au contraire, ils composent sur le champ une chanson qu'ils nomment leur chanson de mort, dans laquelle ils racontent toutes leurs belles actions, & ces belles actions sont d'avoir brûlé plusieurs hommes de ceux de la nation qui les brûle actuellement: ils chantent ainsi jusqu'à leur mort; & comme s'ils n'étoient pas assez tourmentés par le feu, les femmes & les enfans se divertissent à les tourmenter encore. Quelquefois il y a des gens prisonniers assez heureux pour éviter ce cruel traitement. Une femme sauvage qui a perdu un fils dans le combat, a la liberté d'en choisir un autre parmi les prisonniers, & alors il est regardé comme le fils de celle qu'il a adopté.

F 5

La

Lady VIOLENTE.
 Ces gens-là qui chantent pendant qu'on les brûle, ont été fans doute à l'école chez les Lacédémoniens. Vous souvient-il, ma Bonne, de cet enfant qui avoit volé un renard?

Madem. BONNE.

Je m'en souviens, ma chère, mais il y a peut-être quelques-unes de ces dames qui ne savent pas cette histoire, ainsi je vous prie de la raconter; & toutes les fois que vous en ferez quelqu'une qui viendra à propos de ce que nous dirons, je vous prie de nous la raconter aussi, cela vous habituera à parler François.

Lady VIOLENTE.

Si j'avois sçu votre intention, ma Bonne, je vous en aurois déjà raconté quelques-unes: par exemple, quand vous nous avez parlé des Iroquois, qui tuent leurs pères pour leur épargner les incommodités de la vieillesse, cela m'a rappelé cet excellent remède contre la colique, que vous m'apprites il y a deux ans. Je vais commencer par l'histoire du petit garçon de Sparte, & je dirai l'autre ensuite.

Dans la ville de Sparte, on donnoit permission aux enfans de venir dans les sales publiques où l'on mangeoit, & d'y voler tout ce qu'ils pourroient, pourvû qu'on ne s'en aperçût pas, car si l'on découvroit leur vol, ils étoient méprisés, & ils craignoient le mépris plus que la mort. Un jour un jeune garçon vola un petit renard, & le cacha sous sa robe.

be. Ce renard qui s'impatientoit d'être mal à son aise, déchira tout le ventre du petit garçon. Vous sentez bien, Mesdames, qu'il devoit souffrir les plus grandes douleurs, cependant il ne jetta pas un seul cri dans la crainte qu'on ne découvrit son vol; & il tomba mort sans s'être plaint.

Miss MOLLY.

Ce devoit être un joli país que Sparte, puisqu'on accoutumoit les enfans à voler; on n'étoit pas en fureté dans sa maison, & les gens riches étoient à tout moment en danger de devenir pauvres.

Mad. BONNE.

Il n'y avoit ni pauvres ni riches à Sparte, comme nous vous l'expliquerons la première fois --- mais qu'avez-vous, Lady *Violente*, vous faites une vilaine grimace, qu'est-ce qui vous fâche, ma chère?

Lady VIOLENTE.

Ne voyez-vous pas que *Miss Molly* m'a interrompu; j'avois encore une autre histoire à raconter, que ne me l'a-t-elle laissé dire avant de parler?

Madem. BONNE.

Ecoutez-moi bien, ma chère. Si cela vous étoit arrivé l'année passée, je n'aurois eu garde de vous reprendre; vous étiez alors une fotte petite fille qu'il falloit flatter; mais aujourd'hui que vous êtes une dame raisonnable & pleine d'esprit, je vous dirai que vous êtes une orgueilleuse, & un esprit mal fait de boudier pour une semblable bagatelle. J'a-
vous

vous qu'il eut été plus poli à Miss *Molly* d'attendre pour parler que vous eussiez fini, car il ne faut jamais interrompre personne; mais parce qu'elle a manqué de politesse, faut-il que vous manquiez de bon-sens? y a-t-il rien de si sot que de se fâcher contre une personne qui n'a pas eu dessein de vous offenser? Convenez en, ma chère, & au lieu d'être fâchée contre votre compagne, pensez au contraire qu'il seroit fort heureux pour vous de rencontrer souvent de pareilles aventures, parce que cela vous accoutumeroit à vaincre vos passions, & sur tout à être contrariée. Vous n'aimez pas cela, ma chère --- mais vous riez.

Lady VIOLENTE.

Oui, & je pleure en même tems, quand je pense que pour avoir la liberté de me dire des injures, vous avez commencé à me faire des complimens, je ne puis m'empêcher de rire de votre ruse. Vous avez bien de la malice, ma Bonne, vous ressemblez à Maman: quand elle veut me faire prendre une médecine, elle l'enveloppe dans des confitures.

Madem. BONNE.

Et quel mal y a-t-il à cela, ma chère? pourvu qu'on puisse venir à bout de vous faire prendre la médecine, qu'importe la chose dans laquelle on l'enveloppe. Etes-vous fâchée que j'aye cherché à vous mettre de bonne humeur en vous flattant un peu, pour

vous

vous engager à bien recevoir la petite correction que j'avois envie de vous faire?

Lady VIOLENTE.

J'en suis bien aise, & j'en suis fâchée tout à la fois. j'en suis bien-aise, parce que peut-être je me ferois mise en colère sans cela; mais je suis fâchée d'être encore si sotté qu'il faille prendre tant de précaution avec moi, cela me rend bien honteuse.

Madem. BONNE.

Voilà d'excellentes dispositions. D'ailleurs, ma chère, quand je dis que j'ai commencé par vous flatter, je m'exprime mal; je n'ai point exagéré, il est certain que vous vous êtes si fort corrigée, que vous n'êtes plus reconnoissable; il est vrai aussi, qu'il reste encore un grand ouvrage à faire; mais je réponds que vous en viendrez à bout, ce qui ne m'empêchera pas de prendre toujours, en vous avertissant de vos fautes, toutes les précautions que je croirai nécessaires pour ne vous pas fâcher; la politesse & l'humanité l'exigent. Je serois très contente si je pouvois vous apprendre par mon exemple, comment vous devez reprendre ceux qui dépendront de vous quelque jour. La première fois, nous écouterons votre histoire, & nous dirons un mot des loix des Lacédémoniens; aujourd'hui, nous n'avons que le tems nécessaire pour répéter la géographie.

Lady LOUISE.

Comme vous nous avez beaucoup parlé de l'Amérique aujourd'hui, voudriez-vous avoir

la

la bonté de nous donner une idée de cette partie du monde.

Madem. BONNE.

De tout mon cœur, Mesdames, *Lady Sensée* dites à ces dames tout ce que vous savez au sujet de l'Amérique.

Lady SENSÉE.

On appelle l'Amérique le Nouveau Monde, parce qu'elle n'a été découverte qu'en 1493. On croit pourtant que les anciens en avoient quelque connoissance, & que c'étoit ce vaste continent qu'ils nommoient l'île Atlantique. Quoique ce soit *Christophe Colomb*, Génois, à qui l'on doit la découverte de ce grand païs, l'honneur en est demeuré à *Vespuce Améric* qui lui a donné son nom. L'Amérique étant située dans trois zones, a des climats très différens. Dans quelques endroits, il y fait des chaleurs prodigieuses, en d'autres un froid excessif, & en d'autres le climat est tempéré. On divise l'Amérique en méridionale, & en septentrionale. La méridionale est une grande presqu'île, qui a 1330. lieues de longueur, & 940. de largeur.

Lady LUCIE.

Je vous demande pardon, Madame, ne vous trompez-vous point; cette partie de l'Amérique a-t-elle une si prodigieuse longueur?

Madem. BONNE.

Elle ne se trompe pas, ma chère; cette partie du monde est plus grande que les trois autres. Je me souviens d'avoir ouï dire que *Mr. Pen & Mylord Baltimore* ont eu un proces

cès pour des terres qui leur appartenoient dans ce païs. Il étoit question de la trente-deuxième partie du monde.

Miss CHAMPETRE.

La terre ne fait pas un objet aussi considérable en ce païs-la qu'ici, j'y suis héritière d'une île dont on dit des merveilles, & qui me rendroit une grande dame, si on pouvoit la transporter dans ces quartiers.

Lady LOUISE.

Eh, ma chère, vous qui avez un si grand amour pour la solitude, vous devriez vous transporter dans cette île; comme vous en seriez souveraine, vous pourriez en fermer l'entrée à tous les hommes, & vous y seriez aussi seule que vous le souhaitez.

Miss CHAMPETRE.

Vous vous moquez de moi, ma chère; mais j'entends raillerie. Je suis pourtant bien aise de vous dire que je ne suis point une misantrope, ni une sauvage; j'aime la société, & si je pouvois toujours me trouver en une compagnie telle que celle-ci, je vous jure que je ne regretterois pas ma solitude. Je vais vous dire pourquoi j'aime mes bois; c'est que les arbres sont muets & ne me disent pas d'impertinences, au-lieu qu'à Londres, je suis obligée de passer une partie de ma vie à en écouter. On dit qu'on a trouvé une manière de caractère ou plutôt de traits pour peindre les conversations, je vous assure que je peindrois dans une page toutes ou du moins la plus grande partie de celles que j'ai entendues

dues

dues, depuis que je suis ici; tout roule sur une vingtaine d'impertinences qu'on répète de mille manières différentes.

Madem. BONNE.

Vous me surprenez, ma chère; je connois la plûpart des dames que vous voyez, & ce sont des personnes du premier mérite.

Miss CHAMPETRE.

Cela est vrai, ma Bonne, & j'ai un vrai plaisir quand ma mère va prendre le thé le matin avec ces dames; comme elles sont seules, la conversation est charmante, & j'en profite. L'après-dîner c'est tout autre chose; ces dames d'esprit sont obligées de recevoir des sottises & de parler avec elles de toutes les pauvretés dont ces dernières ont la tête remplie.

Madem. BONNE.

Je les en estime davantage, ma chère: c'est avoir beaucoup d'esprit que de se cacher avec de telles femmes, & de se mettre à leur portée.

Miss CHAMPETRE.

Oh je les admire aussi & je les estime; mais je serois bien fâchée d'être jamais dans l'occasion de les imiter. Je trouve la vie trop courte pour perdre le tems, & me gêner. Il y a mille personnes à qui les babillardes peuvent conter tout à leur aise, toutes les sottises qu'elles souhaitent, il n'est pas nécessaire que j'en augmente le nombre; que fais-je si à la fin je ne deviendrois pas aussi sotte que toutes ces femmes-là.

Me-

Madem. BONNE.

C'est-à-dire, que vous croyez vous suffire à vous-même, & que vous prétendez ne vous gêner pour personne? Cela n'est pas juste, ma chère; la société ne subsiste que par le sacrifice mutuel qu'on se fait de ses inclinations, & si vous continuez à penser comme vous faites, je vous enverrai dans votre île.

Miss CHAMPETRE.

Ecoutez moi, s'il vous plait, ma Bonne. J'aime beaucoup à me gêner pour mes amies. Je vous promets même de me gêner pour les autres quand il le faudra, mais ce sera toujours avec répugnance; & tant que je le pourrai sans bleffer la bienfiance, j'en éviterai les occasions. Etes vous contente de moi à présent?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, à peu près du moins; pour l'être tout-à-fait, je voudrois que vous pussiez être heureuse par tout ce que vous serez obligée de faire, cela viendra. Reprenons l'Amérique.

Lady SENSEE.

On divise l'Amérique méridionale en sept parties, qui sont le Pérou, le Paraguai, le Chili, la terre Magellanique, le país des Amazones, la Terre Ferme, & le Brésil.

Le Pérou est le plus riche país du monde, & appartient au Roi d'Espagne. Il fut découvert par *François Pizaro*. La capitale du Pérou est Lima. Quoiqu'il y ait peu de rivières dans ce país, il est assez fertile. On trou-

Tom. II.

G

ve

ve dans le Pérou une grande chaîne de montagnes qu'on nomme les Cordelières, & qui font d'une hauteur prodigieuse. Dans cette partie du monde, on trouve en même tems les quatre saisons de l'année. Au bord de la mer, il fait une chaleur étouffante. On monte ensuite une montagne assez longue, mais fort douce, qui conduit dans une plaine où l'on a bâti la ville de Quito. Dans cette plaine qui est plus élevée que nos plus hautes montagnes, on trouve toute l'année le printems & l'automne, des fruits & des fleurs: en un mot, il n'y fait ni chaud ni froid. Au bout de cette plaine on trouve les Cordelières, au haut desquelles il fait un si grand froid, qu'il est capable d'ôter la vie.

Lady LUCIE.

Cela est-il possible, ma Bonne? Le Pérou est dans la Zone Toride, & ces montagnes qui sont si élevées, sont bien plus proches du Soleil que les bords de la mer. Comment donc peut-il y faire si froid?

Madem. BONNE.

Quelques savans en ont conclu que ce n'étoit pas le Soleil qui étoit chaud. Nous parlerons de cela quelque jour, à présent il faut nous séparer. Nous irons demain à la campagne, & nous n'en reviendrons que jeudi pour la leçon; ainsi, Mesdames, je n'aurai pas le plaisir de vous voir le matin,



XIII. DIALOGUE.

Madem. BONNE.

Commençons par nos histoires. Dites celle que vous avez apprise, Lady Charlotte.

Lady CHARLOTTE.

Tous les prodiges que Dieu avoit faits aux yeux des Israélites & de leur Roi, n'ayant pas été capables de leur faire abandonner le culte des idoles, Dieu se lassa de les supporter. Le Roi de Juda adoroit *Babal* comme celui d'Israël, car il avoit épousé une fille de *Jesabel*, & toute cette famille étant vendue au crime & à l'idolatrie, cette méchante femme engagea son mari à sacrifier à ses dieux. Le moment enfin arriva auquel Dieu voulut exécuter les menaces qu'il avoit portées contre la maison d'*Achab*: voici comment cela se passa.

Le Roi de Syrie étant tombé malade, envoya un de ses serviteurs consulter *Elisée* pour savoir s'il guériroit de cette maladie. Ce serviteur qui se nommoit *Hazaël* demanda au prophète; la maladie du mon maître est elle mortelle? Non, lui repondit il. & pourtant il n'en relèvera pas. En même tems *Hazaël* s'aperçut qu'*Elisée* qui le regardoit fixement, versoit des larmes: ce qui fit qu'il lui dit; pourquoi pleurez-vous? Le prophète lui répondit; parce que je prévois les maux que tu feras aux Israélites quand tu seras Roi de Syrie: ils n'auront jamais eu de plus cruel ennemi. *Hazaël*

quitta le prophète, & quelque tems après aiant étouffé son maître, il fut reconnu Roi de Syrie, & déclara la guerre aux Israélites. Le Roi de Juda vint pour fécourir le Roi d'Israël qui étoit son beau-frere; & alors *Elifée* dit à un des fils de prophète: cours, sacre *Jebu* comme Roi d'Israël, car le Seigneur l'a choisi pour accomplir les menaces qu'il a portées, & il va demander compte à *Jésabel* du sang qu'elle a fait verser. Cet homme prit une phiole d'huile, & exécuta les ordres du prophète. Les compagnons de *Jebu* aiant appris qu'il venoit d'être sacré Roi, le proclamèrent & se suivirent. Il vint avec cette troupe contre les Rois d'Israël & de Juda qui furent tués. Comme *Jebu* rentroit dans la ville, *Jésabel* qui s'étoit coëffée & fardée, parut à la fenêtre, & fit des reproches à *Jebu*: celui-ci s'écria, n'y a-t-il point dans la chambre quelqu'un qui soit mon serviteur? Les domestiques de *Jésabel* lui répondirent: vous n'avez qu'à commander, nous sommes prêts à vous obéir. *Jebu* leur dit: puisque cela est, jetez cette femme par la fenêtre; ils lui obéirent, & le sang de cette malheureuse & méchante femme, réjaillit contre la muraille, son corps fut foulé aux pieds des chevaux. Le lendemain le Roi commanda qu'on enterrât son corps, parce qu'elle étoit née princesse; mais on n'en trouva que le crâne & les os des mains, les chiens aiant mangé son corps. Après cela *Jebu* fit exterminer les restes de la famille d'*Achab*; puis il dit, qu'il vouloit
fai-

faire un sacrifice à *Babal*, & pour cela il commanda à tous les prophètes de ce faux Dieu de s'assembler; il n'en manqua pas un seul, & *Jehu* les fit tous mourir.

Ce nouveau Roi d'Israël qui venoit d'exterminer le culte de *Babal*, ne servit pas le Seigneur plus fidèlement que ceux qui l'avoient précédé, car il conserva les veaux d'or que *Jerobam* avoit fait fondre.

Madem. BONNE.

Cette histoire nous fournit une belle leçon, Mesdames; quelle fut la cause du malheur du Roi de Juda? L'alliance qu'il avoit contractée avec une fille de *Jésabel*, qui étoit aussi méchante que sa mère. Une jeune dame à qui l'on propose de se marier, examine avec soin la figure de celui qu'on lui présente. Elle pousse quelquefois son attention jusqu'à s'informer de son humeur. Si on lui répond qu'il est gai, qu'il aime à se divertir, & qu'il voit une grande compagnie, la voilà contente. Ses parens pendant ce tems-là s'informent de la fortune de celui qui demande leur fille; s'il est riche, tout est dit, c'est un mariage avantageux. Mais ce jeune homme est d'une famille, où l'on n'a pas beaucoup de respect pour la religion, & il y a quelque apparence que le fils a succé avec le lait les principes de ses parens: c'est un honnête homme, répond-on, & par un honnête homme on n'entend que celui qui n'a point de vices grossiers. Combien de filles dans la société d'un tel mari, ont-elles vu disparaître les principes

cipes de religion dans lesquels elles avoient été élevées, & se sont perdues ensuite. Evitez le danger, Mesdames, mettez-vous bien dans l'esprit qu'un homme qui n'a pas de religion, ne peut être un honnête homme, & que très sûrement il vous rendroit malheureuses.

Lady LOUISE.

Je vous assure, ma Bonne, que je connois plusieurs gentils hommes qui n'ont point de religion, & qui malgré cela sont les plus honnêtes gens du monde.

Madem. BONNE.

Ils le paroissent, ma chère, mais en vérité ils ne le sont pas, où ils sont dans un danger prochain de cesser de l'être. Il n'y a que la religion qui puisse nous engager à vaincre nos passions dominantes, il n'y a qu'elle qui puisse nous donner les secours suffisans pour cela. La philosophie n'y est pas suffisante. Si notre leçon finit de bonne-heure, *Lady Sensée* vous rapportera une histoire qu'on a lue dans l'*Adventurer*. & qui est très propre à vous prouver ce que je vous dis. Voyons votre histoire, *Miss Molly*.

Miss MOLLY.

La fille de *Jésabel* qui avoit épousé le Roi de Juda, se nommoit *Athalie*. Aïant appris que son mari avoit été tué, elle extermina tous les princes de la maison royale sans en excepter ses petits-fils, parce qu'elle vouloit régner seule. Cependant une des sœurs du Roi, trouva le moyen d'en sauver un qui étoit au berceau, & l'aïant caché dans le temple,

il

il y fut élevé jusqu'à l'âge de sept ans. Au bout de ce tems, le grand prêtre aiant assemblé des soldats, fit couronner cet enfant qui se nommoit *Joas*. *Athalie* aiant entendu le bruit des acclamations du peuple, vint au temple, & frémit en voyant *Joas* sur le trône. Mais le grand prêtre ne lui donna pas le tems d'exhaler sa rage; car il ordonna qu'on la tirât du temple, & qu'on la fit mourir. *Joas* n'avoit donc que sept ans lorsqu'il commença à régner, & pendant la vie du grand prêtre, dont il suivit toujours les conseils, il servit fidelement le Seigneur. Malheureusement il perdit ce fidèle ami, & aiant donné sa confiance à des flatteurs, il devint si méchant, qu'il fit tuer le fils de ce grand prêtre qui lui avoit conservé la vie, & lui avoit servi de père. Ses successeurs imitèrent ses méchancetés; il y en eut pourtant quelques-uns qui servirent le Seigneur, mais non pas comme *David*, car ils laissèrent subsister les bocages, c'est-à-dire, les arbres qu'on avoit consacrés aux faux dieux sur les montagnes; & ils souffrirent que le peuple y offrit de l'encens. Pour les Israélites, ils continuèrent comme leurs Rois, à être idolâtres, & Dieu pour punir leur aveuglement, les livra aux Rois d'Assirie qui les menèrent dans leur país où ils furent captifs fort long-tems.

Miss SOPHIE.

Ah, ma Bonne! que je suis fâchée de ce que vous venez de m'apprendre de *Joas*. Monsieur *Racine* a fait une tragédie où il est

si bon, que je l'aimois à la folie. Comment se peut-il faire qu'un prince qui avoit eu une si belle éducation, & qui paroïssoit avoir un si bon caractère, soit devenu si méchant & si ingrat ?

Madem. BONNE.

La flatterie vient à bout de détruire les vertus qui paroïssent les mieux établies. C'est une peste, mes enfans, & si une fois vous ouvrez l'oreille aux discours des flatteurs, il n'est point de crimes dans lesquels, ils ne soient capables de vous faire tomber. . . . *Lady Violente* vous aviez envie de nous dire une petite histoire, vous pouvez le faire à présent.

Lady VIOLENTE.

Ma Bonne me dit très sérieusement il y'a deux ans, qu'elle alloit m'écrire une jolie histoire. Elle mit au haut de son papier : *remède contre la colique.* Elle faisoit cela pour m'exciter à la lire, car dans ce tems je n'aimois point du tout le François. Elle réussit à exciter ma curiosité, & je lus avec plaisir l'histoire que je vais vous raconter.

Dans le tems qu'*Alexandre* étoit dans les Indes, il rencontra des philosophes qu'on nommoit *Bracmanes*. Un de ces philosophes appelé *Calanus*, lui demanda permission de le suivre, & l'ayant obtenue, il l'accompagna dans ses voyages. *Calanus* étoit fort vieux, & n'avoit jamais été malade. Quelque tems après il fut pris d'une violente colique, & comme il n'étoit pas accoutumé à souffrir, il s'impatienta beaucoup. Quand sa colique fut passée, il

il fut trouver *Alexandre*, & lui demanda permission de se brûler. Le Roi crut qu'il étoit devenu fou, & lui refusa cette permission. *Calanus* ne se rebuta point & lui dit; que vous ai-je fait, Seigneur, pour vous engager à me refuser la grace que je vous demande? Je suis vieux, & je sens que je n'ai plus à attendre que des douleurs & des incommodités. L'horrible colique dont j'ai ressenti hier les douleurs, est passée à la vérité, mais elle reviendra bientôt avec la toux, la gravelle, le dégoût & les insomnies; laissez-moi donc la liberté de prévenir tous ces maux, & ne me condamnez pas à traîner une vie qui ne peut plus être regardée que comme un long supplice. *Alexandre* qui n'étoit guères plus raisonnable que le philosophe, se rendit à ce beau raisonnement; il permit à *Calanus* de se brûler, & lui accorda même la grace qu'il lui demandoit de faire un grand festin pour honorer ses funérailles. *Calanus* fort content, fit dresser un boucher, s'y coucha aussi tranquillement que s'il se fût mis dans un bon lit, & se laissa brûler sans faire aucun mouvement. Le festin qui suivit fut digne de cette mort, plusieurs personnes y burent si excessivement qu'elles en moururent.

Eh bien, Mesdames, ne voilà-t-il pas un excellent remède contre la colique?

Miss FRIVOLE.

Je suis la très humble servante du remède, mais je ne crois pas qu'il me prenne envie

de l'éprouver, je n'ai pas autant de courage que *Calanus*.

Madem. BONNE.

Qu'appellez-vous courage, ma chère, je vous assure qu'il n'y a que les lâches qui se tuent; une personne vraiment courageuse supporte les maladies & les pertes; il n'y a encore une fois que les cœurs foibles qui se laissent surmonter par la peine.

Lady LOUISE.

Vous avez raison, ma Bonne, & je le conçois bien à présent; mais auparavant, je vous avoue que j'étois dans l'erreur. Je croyois que se tuer étoit un péché, mais je ne pensois pas que c'étoit une lâcheté.

Miss ZINA.

Ma Bonne, nous avons chez nous un livre qu'on appelle les *Lettres Persannes*. On dit qu'il est fait par un grand homme, & ce grand homme soutient qu'il est permis de se tuer. Il dit que la vie est un présent du Créateur, qu'il ne nous oblige de garder qu'autant qu'elle nous est agréable, & que s'il se trouvoit un homme accablé sans ressource de toutes sortes de maux, Dieu ne pourroit sans cruauté, le forcer à garder un présent qui lui seroit devenu funeste. Je sens bien quelque chose au dedans de moi-même qui répugne à croire ce raisonnement, mais en vérité je ne saurois y répondre (a).

(a) Quelques personnes trouveront peut-être à redire de ce que j'infère ceci dans mon ouvrage. Mais cette

Madem. BONNE.

Parce que vous n'avez pas pris l'habitude d'examiner un principe que l'on établit, permettez à Lady *Sensée* de discuter la proposition de cet homme; c'est le célèbre Monsieur de *Montesquieu*, il s'est bien repenti de cet ouvrage les dernières années de sa vie, car il est mort en bon chrétien.

Lady SENSÉE.

La vie est un présent du Créateur, qu'il ne vous oblige de garder qu'autant qu'elle nous est agréable. Je crois ma Bonne, que l'auteur auroit mieux fait de dire, qu'autant qu'elle nous est utile. Sa proposition dans ce cas eût été vraie. Il ajoute ensuite, que Dieu ne pourroit sans cruauté forcer l'homme à garder un présent qui lui seroit devenu funeste. Il explique ensuite ce qu'il entend par une vie qui deviendroit funeste; c'est, dit-il, celle où un homme seroit accablé sans ressource de toutes sortes de maux. Il s'appuie sur une supposition fautive. Il n'est point de maux qui soient sans ressource; donc il n'y a point de situation où la vie devienne un présent funeste; donc il n'y a point de situation où il soit permis à l'homme de quitter une vie qu'il lui est utile de garder, puisque Dieu la lui laisse, & qu'il est très certain qu'il la lui ôteroit si elle lui étoit inutile.

Mifs

cette conversation est réelle. Une dame d'esprit me dit les propres paroles que je copie, & une demoiselle de douze ans y répondit. C'est Mademoiselle de *Munckhausen*.

Miss ZINA.

J'admire comment *Lady Sensée* a fait l'examen de cette proposition & nous en a montré la fausseté. Cependant, ma Bonne, s'il se trouvoit des personnes qui lui soutinssent qu'un homme qui auroit perdu ses biens, sa santé, sa réputation, ses amis, est malheureux sans ressource, que lui répondroit-elle?

Madem. BONNE.

Nous examinerons cela dans notre leçon de philosophie. Nous traitons du bonheur, par conséquent il est essentiel de trouver ce qui peut produire le malheur qui est le contraire du bonheur. Aujourd'hui il faut tenir la parole que j'ai donnée à ces dames, & leur parler des loix de Sparte. *Lady Spirituelle*, dites-nous ce que vous en savez.

Lady SPIRITUELLE.

Je vais commencer par dire à ces dames ce que c'étoit que *Lycurgue* qui avoit fait ces loix. C'étoit, je pense un fort honnête homme, qui avoit fort envie de pratiquer la vertu, & de la faire pratiquer aux autres, mais qui n'avoit jamais bien examiné, en quoi elle consistoit. Faut de avoir fait cet examen, il conduisit les Spartiates tout de travers.

Madem. BONNE.

Cela est bien-tôt dit, ma chère, il n'est plus question que de le prouver.

Lady SPIRITUELLE.

De tout mon cœur, ma Bonne. Je vais raconter tout simplement à ces dames ce qu'il

fit

fit pour faire recevoir ces loix, & ensuite, je m'en rapporterai à leur jugement.

Lycurgue étoit frere d'un Roi de Sparte qui mourut sans enfans & laissa sa femme grosse. Les Spartiates offrirent la couronne à *Lycurgue*. Oh pour cette fois, il agit en honnête homme, car il leur dit: je vous suis bien obligé de votre bonne volonté mais si par hazard ma belle-sœur accouchoit d'un fils, vous sentez bien que la couronne appartiendroit à cet enfant & non pas à moi. Cette belle-sœur de *Lycurgue* étoit une bien méchante femme qui auroit souhaité d'être toujours Reine, ainsi elle dit à son beau-frère; si vous voulez m'épouser, je tuerai mon enfant, ainsi vous ferez Roi. Si *Lycurgue* n'eût retenu sa colere, il auroit fait punir cette mauvaise mère; mais comme la vie de son enfant étoit encore entre ses mains, il feignit d'être fort content de l'épouser, & lui dit qu'il savoit des moyens sûrs de faire périr son enfant aussi-tôt qu'il seroit au monde. Quand il fut né, *Lycurgue* l'ôta des mains de sa mère, & le fit reconnoître pour Roi; & jusqu'à ce qu'il fut en âge de gouverner lui-même, il voulut bien être régent du royaume, & prit ce tems pour changer les loix de Sparte.

Il y avoit dans ce pais-là, comme dans tous les pais du monde, un très grand nombre de pauvres & quelques personnes riches. *Lycurgue* pensa que cela n'étoit pas juste, & que tous les hommes d'un même pais devoient être égaux. Après s'être persuadé à lui-même

me que cette égalité étoit une chose juste; il prit un bon nombre de Soldats, & dit à tous ceux qui avoient de grandes terres, qu'il faisoit absolument qu'ils les partageassent avec ceux qui n'en avoient point, parce qu'il ne vouloit pas qu'il y eût à Sparte un seul homme qui eût plus de terres que les autres. Eh bien, Mesdames, que pensez-vous de cette action?

Miss MOLLY.

Je pense que *Lycurgue* étoit un homme bien charitable. puisqu'il donnoit de quoi vivre à tous les pauvres.

Miss BELOTTE.

Mais, ma chère amie, pensez donc qu'il faisoit l'aumône du bien d'autrui, & que cela n'est pas permis. Que diriez-vous, ma chère, si je prenois un couteau & que je vous disse; *Miss Molly*, je vais vous tuer si vous ne me donnez votre argent! voici des pauvres qui n'ont pas un fardin pendant que vous avez des guinées, cela n'est pas juste; il faut leur partager votre argent.

Miss MOLLY,

En vérité, Madame, je dirois que vous seriez une voleuse, que vous pouvez donner votre argent tant qu'il vous plaira, parce qu'il est à vous, mais que le mien ne vous appartient pas, & que vous êtes injuste de vouloir me forcer à le donner. Ainsi je vois que j'ai jugé comme une sotte, quand j'ai dit qu'il étoit charitable: il étoit injuste. Que ne faisoit-il comme ma Bonne? J'avois trois guiné-

es

es que j'aimois beaucoup, ma Bonne m'a fait honte de mon avarice, & elle est cause que je les ai données aux pauvres de bon cœur. *Lycurgue* devoit donc engager les Spartiates par de bonnes raisons à partager leurs terres & non pas les y forcer.

Madem. BONNE.

Voilà le pauvre *Lycurgue* condamné sans miséricorde. Il est vrai, Mesdames, que je pense aussi bien que vous qu'il avoit tort. La loi naturelle, est la première de toutes les loix, elle défend d'ôter à un homme ce qui lui appartient, & jamais il n'est permis de manquer à cette loi; mais la belle passion de *Lycurgue* étoit l'égalité, & il croyoit que tout lui étoit permis, pourvu qu'il n'y eût pas dans Sparte un seul homme plus riche que l'autre.

Lady CHARLOTTE.

Si j'avois été là, je l'aurois bien attrappé; je lui aurois laissé prendre mes terres, puis que je n'aurois pû l'empêcher; mais pour mon or, mon argent & mes diamans, il ne les auroit pas eus, je les aurois plutôt enterrés.

Madem. BONNE.

Ce seroit vous qui auriez été attrapée, ma chère, car il trouva le moyen de rendre l'or & l'argent inutile.

Lady CHARLOTTE.

Comment cela?

Lady MARY.

Permettez moi de le dire, ma Bonne, car je l'ai lû cet hiver. Vous savez bien, Mesdames, qu'on ne peut manger l'argent, ni s'ha-

habiller avec; il n'est bon qu'à acheter les choses nécessaires à la vie. Or Lycurgue fit défendre aux marchands sous peine de la vie, de donner aucune chose pour de l'or ou de l'argent. Alors ceux qui avoient gardé le leur, furent bien sots, car ils ne savoient plus qu'en faire. Lycurgue à la place de la monoye ordinaire, en fit faire une de fer, & on en donna à chaque famille la même quantité, ainsi ils furent tous exactement aussi riches les uns que les autres, car ils avoient la même quantité de monoye & de terres.

Miss FRIVOLE.

Cela étoit bon pour le moment, l'égalité étoit parfaite alors, mais cela ne pouvoit pas durer: il y avoit sans doute dans Sparte des gens plus gourmands les uns que les autres, ou qui vouloient être mieux habillés. Ceux-là devoient dépenser leur monoye plutôt que les autres, ce qui devoit bientôt faire des pauvres.

Lady SPIRITUELLE.

Lycurgue avoit pensé cela, comme vous Madame, & il y avoit trouvé un remède; il n'étoit pas permis de manger dans sa maison. Il avoit établi de grandes sales où quinze familles se rassembloient pour manger ensemble. Chacun fournissoit sa part de vin, d'huile, de farine, & de viande; en sorte qu'il n'étoit pas possible à un homme de dépenser plus que son voisin, & si quelqu'un ne mangeoit pas de bon appétit, on l'appelloit gourmand, & on l'accusoit d'avoir mangé chez lui

lui avant de venir, ce qui étoit un grand affront.

Miss SOPHIE.

Et qui payoit le cuisinier & les autres domestiques?

Lady SPIRITUELLE.

Il n'y avoit point de domestiques à Sparte, Mesdames. Nos valets ne nous servent, que parce qu'ils n'ont pas de quoi vivre; mais là tout le monde aiant le nécessaire, vous pensez bien qu'il n'y avoit personne qui voulût se faire valet ou ouvrier. Tous les ouvrages se faisoient par les prisonniers de guerre qui étoient esclaves, & comme il y en avoit un grand nombre d'une nation appelée *Liotes*, on nommoit tous les esclaves de ce nom.

Miss CHAMPETRE.

Voilà un singulier país. On m'avoit toujours dit que les Spartiates étoient sobres, désintéressés, vertueux; & ils n'étoient rien moins que tout cela, car ils n'avoient pas la liberté d'être le contraire. Il me semble que pour être sobre il faut avoir à choisir entre un grand repas & un médiocre; l'homme sobre est celui qui préfère le dernier, quand il est absolument maître de choisir le premier.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chère; pour être vertueux il faut avoir la liberté de ne l'être pas, & ne s'en pas servir; mais ce n'est pas cela qui me choque davantage dans les loix de *Lycurgue*. C'est l'amour déréglé qu'elles inspiroient aux Spartiates pour leur país. La

Tom. II.

H

pa-

patrie étoit leur idole à laquelle il falloit toujours être prêt de tout sacrifier, jusqu'à la bonne-foi, l'honneur, l'humanité & les autres vertus. Les autres hommes deviennent méchans, parce qu'ils s'abandonnent à la violence de leurs passions qui sont excitées par un intérêt faux à la vérité, mais vif & pressant. Chez les Spartiates on étoit injuste & cruel par principe.

Lady LOUISE.

Mais, ma Bonne, permettez moi de vous dire que je connois des personnes très savantes & très vertueuses, qui sont d'un autre sentiment que vous. Elles regardent les loix de *Lycurgue* comme la chose du monde la plus parfaite, & les Lacédémoniens comme les premiers peuples du monde. Ne seriez-vous pas un peu prévenue contre eux?

Madem. BONNE.

Je vais vous parler comme *Lady Spirituelle*, Madame Je vous dirai sur quoi se fonde mon jugement, & je m'en rapporterai ensuite au vôtre: mais auparavant il faut que je vous explique qu'il y a deux sortes de bontés, une bonté physique, & une bonté morale.

Lady LUCIE.

Je ne comprends pas cela, ma Bonne, voulez-vous bien l'expliquer?

Madem. BONNE.

Ne dites-vous pas tous les jours: j'ai une bonne fièvre. Cet homme est un bon voleur, un excellent, un habile voleur. Une chose physiquement bonne est celle qui a tout ce qu'il

qu'il faut pour être parfaitement ce qu'elle doit être. La fièvre, par exemple, pour être vraiment fièvre doit avoir certaines qualités, & produire certains effets. Si elle n'avoit pas ces qualités, & qu'elle ne produisît pas ces effets, elle ne seroit plus fièvre.

Voici deux hommes qui se sont déterminés à devenir voleurs. L'un est hardi, intrépide, adroit & subtil; il méprise le danger quand il est question de parvenir à son but, qui est de prendre de force la bourse d'un voyageur, ou avec adresse la montre d'un curieux qui s'expose à la foule. L'autre est timide, il craint de s'exposer, d'être pris; ou il est si mal-adroit qu'il ne peut rien tirer d'une poche, sans que les gens s'en apperçoivent. N'est il pas vrai que l'un de ces hommes est un bon voleur & que l'autre est un mauvais voleur? Voilà donc ce que c'est qu'une bonté, une perfection physique. La bonté morale est toute différente. Une action est moralement bonne, quand elle ne choque pas les principes naturels, & qu'elle est faite pour une bonne fin. Cela une fois entendu, je dis que les loix de *Lycurgue* étoient parfaitement bonnes, d'une bonté physique, parce qu'elles produisirent, & qu'elles devoient produire l'effet qu'il s'étoit proposé; mais comme pour produire cet effet, il falloit employer des moyens contraires aux principes naturels, je dis qu'elles étoient moralement mauvaises. M'entendez-vous à présent *Lady Lucie*?

Lady LUCIE.
Pardonnez à ma stupidité, ma Bonne; je distingue parfaitement ce que vous entendez par bonté physique & bonté morale; mais je ne comprends pas bien quel rapport il y a de ces bontés aux loix de *Lycurgue*?

Madem. BONNE.

Peut être me suis-je mal expliquée? Je vais tâcher de le faire plus clairement: dites-moi, je vous prie, quel étoit le but, l'intention de *Lycurgue* dans les loix qu'il donna aux Spartiates?

Lady LUCIE.

De faire un peuple guerrier, qui ne pût ni être vaincu, ni faire de conquêtes; c'est à dire, qu'il prétendoit que la république de Sparte restât telle qu'elle étoit sans augmenter ni diminuer.

Madem. BONNE.

Et quels moyens employa-t-il, pour réussir dans le projet qu'il avoit conçu?

Lady LUCIE.

En général, il fit les plus grands efforts pour inspirer aux Citoyens un grand amour pour la patrie, & leur apprit qu'il falloit sacrifier pour elle ce qu'on avoit de plus cher, ses parens, ses enfans, sa vie même.

Lady LOUISE.

J'ai ouï dire qu'il faut encore être aujourd'hui dans la disposition de sacrifier toutes ces choses à son pays: en ce cas *Lycurgue* n'avoit pas tort. Mais vous nous avez dit, ce me semble,

ble, qu'il falloit aussi sacrifier ses vertus à la patrie?

Lady LOUISE.

Oui, Madame, & je vais vous le prouver. *Lycurgue* voulant que Sparte ne pût jamais être vaincue, destina tous les Spartiates à être de parfaits soldats. Or pour être un bon soldat, il faut avoir un corps fort & robuste, ne point craindre la fatigue, la douleur, la mort même. Il établit donc que ces qualités du corps devoient être préférées à tout; & qu'on devoit tout employer pour les acquérir. Les parens pour entrer dans ses vues, ne devoient souhaiter des enfans & les élever que pour donner des soldats à Sparte; ainsi, quand ils mettoient au monde un enfant foible & difforme, ils disoient: cet enfant ne pourra faire un bon soldat, par conséquent il sera inutile à la patrie qui n'a besoin que de soldats; comme nous ne devons aimer nos enfans que par rapport à la patrie, nous ne devons pas aimer celui-là; il faut lui en faire le sacrifice; car cet inutile enfant vivoit aux dépens de la republique qu'il ne pourroit servir, & mangeroit la substance d'un autre enfant propre à faire un soldat. En conséquence de ce beau raisonnement, on tuoit cet enfant foible & difforme, & c'étoit par principe d'obéissance aux loix de *Lycurgue* qu'on devenoit barbare, inhumain, injuste & déobéissant aux loix de la nature; m'entendez-vous à présent?

H 3

La-

Lady LUCIE.

Oui, ma Bonne, cette loi de tuer les enfans, étoit physiquement bonne pour son dessein qui étoit d'avoir des soldats, & elle étoit moralement mauvaise, parce qu'elle étoit contraire aux loix de la nature.

Miss SOPHIE.

Vous m'allez trouver bien hardie, ma Bonne; je pense que cette loi n'étoit bonne, ni physiquement, ni moralement. Pourquoi *Lycurgue* vouloit-il former un Peuple de soldats? pour rendre Sparte invincible: or il me semble qu'on a plus besoin de têtes que de bras pour cet ouvrage. A quoi eût servi cette quantité d'hommes forts & robustes, s'il n'y eût pas eu parmi eux de bons chefs capables de les commander? Or la force du corps n'est pas essentielle aux chefs; souvent dans un corps délicat il loge une ame forte & courageuse; parmi ces enfans qu'on tuoit, il pouvoit fort bien se rencontrer un homme capable de commander, dont on privoit la patrie. Les Lacédémoniens furent fort heureux de ce que le Roi père d'*Agésilas* n'observa pas cette loi barbare. *Agésilas* étoit petit & boiteux, & on fit payer une somme d'argent à son père pour le punir d'avoir épousé une petite femme. Cependant, cet *Agésilas* né boiteux, & par-là condamné à mort, devint un des plus grands capitaines, & un des plus grands Rois de Sparte, Peut-être a-t-on étranglé au berceau plusieurs *Agésilas*, ce qui
aura

aura privé la république d'un grand nombre d'hommes illustres.

Madem. BONNE.

Votre remarque est excellente, ma chère : d'ailleurs comme Monsieur *Rolin* le remarque dans son histoire, il arrive tous les jours qu'un enfant qui étoit très foible en naissant, se fortifie en devenant grand.

Lady SENSEE.

Permettez-moi de prouver, que toutes les mauvaises actions des Lacédémoniens ont eu pour principe cette loi de *Lycurgue*. Ecoutez une histoire bien horrible, Mesdames, & qui va prouver ce que je dis.

Les *Notes*, comme vous le savez, étoient esclaves à Sparte, & il y en avoit un très grand nombre, car comme nous l'avons remarqué, les Lacédémoniens n'exerçoient aucune profession. Ils n'étoient ni bouchers, ni tailleurs, ni maçons. Ils ne s'appliquoient qu'aux choses qui regardoient la guerre, & laissoient faire le reste à leurs esclaves. Or il arriva une guerre dans laquelle les Lacédémoniens avoient besoin de troupes, parce que le nombre de leurs ennemis étoit beaucoup plus considérable que le leur. Ils firent des soldats de leurs esclaves, & promirent la liberté à ceux de ces esclaves qui se distingueroient par quelque belle action. Comme les *Notes* étoient très malheureux à Sparte, le désir de fortir d'un état si misérable, les engagea à faire les plus grands efforts. La guerre étant finie, on ordonna à tous les esclaves

ves qui avoient fait quelque action extraordinaire, de venir aux magistrats, pour faire écrire leur nom & leur action, & être ensuite récompensés. Il s'en trouva plusieurs milles, qui avoient mérité la liberté. Vous croyez peut-être qu'on la leur donna? oh que non, Mesdames. Voici comme raisonnèrent les Spartiates. Ces gens-là qui ont fait de si belles actions, ont le cœur trop élevé, leur courage pourroit nous devenir funeste. Ils se souviendroient sans doute des mauvais traitemens qu'ils ont souffert parmi nous, & il pourroit fort bien leur prendre envie de se vanger. L'intérêt de Sparte demande qu'ils soient sacrifiés. Mais quel mal ont-ils fait? & quel mal ont fait nos enfans, quand ils naissent foibles & difformes. Cependant nous sacrifions nos enfans qui doivent nous être chers & à la patrie; pourquoi craindrions-nous de sacrifier ces esclaves qui nous sont indifférens? Effectivement, Mesdames, on fit périr ces malheureux esclaves, dont l'unique crime étoit d'avoir trop de mérite pour des gens de leur condition.

Lady LOUISE.

Voilà qui est fait: j'abandonné *Lycurgue* & les Lacédémoniens, ce sont des ours, des tigres, ou plutôt des monstres qui ne peuvent être comparés à rien, car les bêtes les plus féroces ne font point de mal à leurs semblables, & aiment leurs petits.

La.

Lady VIOLENTE.

J'ai à vous raconter un autre des Lacédémoniens, qui n'est pas à leur louange. Un de leurs capitaines s'empara de la ville de Thèbes, quoique les Spartiates & les Thebains ne fussent point en guerre. Ces derniers se plainquirent de cette action, & les Spartiates la trouverent mauvaise, car ils condamnerent celui qui l'avoit faite à payer une amende, c'est-à-dire, une certaine somme; mais après cela, ils gardèrent cette ville qui avoit été prise, contre toute sorte de justice.

Miss BELOTTE.

C'est comme si j'allois me plaindre aux juges d'un voleur qui n'auroit pris ma montre, & que les juges condamnassent ce voleur à être pendu, & missent la montre dans leur poche.

Madem. BONNE.

Tout justement, ma chère, la comparaison est excellente. Nous aurions encore bien des choses à dire des Lacédémoniens: je vous charge, Mesdames, de lire dans l'abrégé de votre histoire universelle, & ensuite dans Monsieur *Rollin*, ce qui les regarde; & la première fois, chacune de vous me dira ce qu'elle aura remarqué. Présentement, *Lady Sensée* continuera à nous parler de l'Amérique.

Lady SENSÉE.

Nous avons dit que l'Amérique meridionale étoit divisée en sept parties, & nous avons parlé de la première qui est le *Pérou*. La seconde est le *Paraguay* qu'on nomme aussi Rio

de la Plata, du nom d'une grande rivière qui en reçoit plusieurs autres. La Plata veut dire rivière d'argent, & on la nomme ainsi, parce qu'on y trouve beaucoup de ce métal. Le Roi de Portugal possède une partie de ce pais, le reste est habité par des espèces de géans, qui sont Antropophages: ils ne connoissent point Dieu & craignent fort le diable, qu'ils se représentent avec de grandes cornes. L'air de ce pais est fort tempéré & très sain, & on y trouve en abondance les choses nécessaires à la vie. La capitale de cette partie est l'Assumption.

La troisième partie de l'Amérique méridionale est le *Chili*: ce nom signifie un pais froid, parce qu'en hyver il y fait un froid si rigoureux, sur-tout vers les montagnes, qu'il est capable d'ôter la vie. Les rivières gèlent pendant la nuit & dégèlent le jour. On y trouve de gros moutons qui servent de chevaux. Cette partie appartient au Roi d'Espagne, & la capitale est St. Jago.

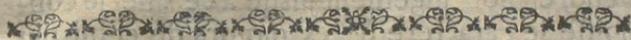
Magellan a donné son nom à la terre Magellanique. L'air y est très froid, & la terre n'y est fertile qu'en pâturage & en forêt. Les habitans du pais se nomment Patagons, & on dit qu'ils ont dix à douze pieds. On les connoit fort peu, les Espagnols n'ont d'autre ville en ces quartiers que Nahuelhuapi.

La Terre Ferme a l'air très sain excepté proche l'Isthme de Panama. Il y fait excessivement chaud. Ce Pais est très fertile & riche. On y trouve la rivière de l'Orenoque, qui coule près

près de trois cens lieuës. Ce païs qui appartient aux Espagnols, a pour capitale la ville de Santa Fé de Bagota.

Madem. BONNE.

Nous finirons d'examiner l'Amérique méridionale la première fois.



XIV. DIALOGUE.

*Madem. BONNE, Lady LUCIE,
Lady LOUISE, Lady SINCERE.*

Lady LUCIE, seule avec la Bonne.

Il y a si long-tems que je n'ai eu le plaisir de vous voir en particulier, que je n'ai pas eu la patience d'attendre plus long-tems. D'ailleurs je ne fais si nous aurons aujourd'hui Miss Zina; il y a bien des affaires sur le tapis par rapport à elle; on parle d'un mariage extraordinairement avantageux: j'en suis charmée, elle le mérite, & je regarde cet établissement comme une récompense de sa vertu.

Madem. BONNE.

Pourrois-je vous demander ce que vous entendez par un mariage avantageux?

Lady LUCIE.

Ce que tout le monde entend, ma Bonne; c'est à-dire qu'elle trouve un mari très riche & d'une grande maison.

Madem. BONNE.

Mais, ma chère, vous n'êtes pas faite pour
en-

entendre les choses comme tout le monde les entend. On peut fort bien épouser un homme très riche, de grande qualité, & faire avec cela un mariage très défavantageux.

Lady LUCIE.

Vous avez raison, ma Bonne; je dois suspendre mon jugement jusqu'à ce que je connoisse le caractère & les mœurs de celui qui l'épouse. Je vous avoue pourtant que sans le connoître, j'ai bonne opinion de lui; car enfin, ma Bonne, *Miss Zina* est assez joli, mais ce n'est pas une beauté éblouissante: elle a de l'esprit, du bon sens; cependant à moins de la connoître très particulièrement, on ne peut en être sûre, car elle est si timide, qu'il est difficile de savoir ce qu'elle vaut. Tout ce qu'on voit d'elle, c'est qu'elle est fort modeste, très décente, & qu'elle cherche avec soin toutes les occasions de faire du bien. Vous voyez qu'un homme qui ne la connoit que par ces endroits & qui la choisit, quoiqu'elle n'ait pas de fortune, est un homme de bon sens.

Madem. BONNE.

La conséquence est juste, Mademoiselle: j'ai entendu dire mille biens d'elle & de sa famille.

Lady LUCIE.

Oh pour cela, ma Bonne, elle a eu une excellente éducation. Son père qui étoit un homme de mérite, a été lui-même son gouverneur, & l'a élevée tout justement comme vous faites *Lady Sensée*. Elle m'a conté que
lors-

lorsqu'elle n'avoit que six ans, il apporta devant elle plusieurs étoffes & lui donnant huit guinées, il lui dit; voilà pour vous acheter une robe, ma chere *Zina*. Si vous prenez cette belle étoffe, vous dépenserez vos huit guinées, & comme elles sont à vous, vous êtes la maîtresse de le faire. Si vous prenez cette autre étoffe, vous ne ferez pas si magnifique; mais il vous restera deux guinées. Or il y a dans ce village une pauvre femme dont le mari est malade depuis long-tems; cette pauvre malheureuse a six enfans qui sont presque tous nus, & qui auront un grand froid cet hyver; avec ces deux guinées vous pourriez donner à ces enfans de bons habits de laine, ils prieroient le bon Dieu pour leur bienfaitrice, & au jour du jugement Jésus-Christ vous diroit: *venez avec moi dans le Ciel, car j'ai été malade & vous m'avez habillé de vos propres habits.* La pauvre petite enfant fut si touchée de ce discours, qu'au-lieu de donner deux guinées, elle en vouloit donner quatre; & prendre un habit plus simple. Il ne passoit aucun jour sans lui fournir l'occasion de faire quelques bonnes œuvres; & sa mère qui étoit aussi charitable que son mari, lui a toujours donné le même exemple, quoiqu'elle ne soit pas fort riche. On lui dit l'année passée, qu'il y avoit une femme & quatre enfans qui mouraient de faim. Elle va avec ses filles proche Westminster, monte dans un grénier, trouve ces pauvres enfans tous nus sur la paille, elles mettent tout cela dans leur carosse,

rosse, & quand elles font chez elles, habitent ces petits malheureux. Elles firent plus, car elles renvoyèrent cette femme dans la province, lui firent donner la cinq guinées avec lesquelles elle a levé une petite boutique, & gagne fort bien sa vie.

Madem. BONNE.

Vous m'inspirez un grand respect pour cette famille. . . . Mais voici ces dames. Comment donc! *Lady Sincère* est avec elles.

Lady SINCÈRE.

Oui, ma Bonne, je viens pour vous querreller bien fort, si vous voulez bien me le permettre. Vous permettez à ces dames de venir vous voir les matins: vous leur dites les plus belles choses du monde sur le bal, la comédie, & vous avez la cruauté de me priver de ces conversations, dont j'ai pourtant le plus grand besoin du monde, car enfin, ma Bonne, j'aime toutes ces choses à la rage.

Lady LOUISE.

Fuïez, ma chère, & gardez vous bien de rester à nos conversations; si vous écoutez ma Bonne, il faudra de toute nécessité sacrifier ces plaisirs, du moins pour la plus grande partie; il y a des momens où je donnerois toute chose au monde pour n'avoir rien entendu sur cet article; je me livrois de bonne foi à la dissipation, je perdois mon tems sans scrupule & sans remords; ce n'est plus la même chose, à présent; tout ce que ma Bonne m'a dit me revient sans cesse à l'esprit, cela déränge tous les projets que je fais pour me di-

divertir; les réflexions viennent m'affaiblir dans des lieux où je n'avois jamais trouvé que de la joye.

Lady SINCÈRE.

J'en veux courir les risques. Je vous ai dit que j'aime le plaisir à la rage, & cela est vrai, mais je ne cherche le plaisir que pour être heureuse; ma Bonne nous promet un bonheur d'une autre espèce, c'est la même chose pour moi, je ne m'embarasse pas de quel côté me vient la joye, pourvû que je la sente; d'ailleurs je suis de bonne-foi, j'ai toujours senti au fond de mon cœur un certain je ne fais quoi, qui me dit qu'il y a quelque chose à reprendre dans mon attachement pour les plaisirs; si j'en pouvois goûter où ce qui est au fond de mon cœur ne trouvât point à redire, je les préférerois sans doute.

Madem. BONNE.

C'est-à-dire, ma chère, que vous allez peser les plaisirs que vous offre la piété, & ceux que vous présente le monde; vous donnerez la préférence à qui vous en présentera davantage?

Lady SINCÈRE.

Je crois que oui, ma Bonne, & je ne ris- que rien à cela: puisque vous m'avez assuré que les plaisirs que donne la piété sont plus grands que ceux que nous présente le monde, je les choisirai sans doute.

Madem. BONNE.

Je vous ai parlé de la piété, & non de l'amour propre; la vraie piété ne fait pas le bien

bien pour être heureuse, mais parce que Dieu l'ordonne, & ce Dieu, qui est la bonté même, récompense par des plaisirs sans nombre, ceux qu'on lui sacrifie pour accomplir ses commandemens. Si vous ne les sacrifiez qu'au désir d'être plus heureuse, vous êtes votre idole, & Dieu ne récompensera pas ce que vous faites pour vous & non pour lui... Mais voici Miss Zina. Vous êtes venue bien tard, Mademoiselle?

Miss ZINA.

Ma Bonne, ces dames sont mes amies, je puis vous dire devant elles ce qui m'a occupé ce matin; j'en suis encore toute tremblante.

Madem. BONNE.

Comment donc, est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur?

Miss ZINA.

Non, ma Bonne; cela ressemble au contraire à un bonheur, & cependant il m'effraye. Il s'agit de me marier. Ma mère m'a proposé ce matin un parti cent fois au-dessus de ce que je devois attendre du côté de la fortune. Je connois le cavalier, il me plaît par la figure & son caractère. Tout cela devoit me rendre contente, & cependant la tête me tourne de frayeur.

Madem. BONNE.

Et voudriez-vous bien me dire ce qui vous effraye?

Miss ZINA.

Tout, ma Bonne; les devoirs de l'état qu'on me propose se sont présentés en foule à mes yeux

yeux ; je les trouve si sérieux , d'une si grande conséquence , que j'ai peur de ne les pas bien remplir. En second lieu , le gentil-homme qui me fait l'honneur de penser à moi , est très riche ; ses grandes richesses pourroient fort bien me gâter. Elles m'obligeront à faire une grande figure , & que fais-je , si je ne m'attacherai point au monde & aux plaisirs que je méprise actuellement ? Avouez que l'état qui se présente pour moi , est bien dangereux , & qu'il fera bien pénible si je veux m'arracher à ces périls.

Lady SINCERE.

Voilà ce que je n'aurois jamais deviné. Vous vous effrayez de devenir riche , & bien , Madame , vous ferez un bon usage de vos richesses ; cela vous mettra en situation de suivre votre inclination bienfaisante , & de faire mille biens , que vous ne pouvez que souhaiter aujourd'hui.

Miss ZINA.

A merveille , ma chère ; mais n'avons-nous pas vu plusieurs exemples de personnes généreuses & vertueuses dans une fortune médiocre , & à qui un état éclatant a fait perdre ce qu'elles avoient de bon. Qui peut m'affirmer que la même chose ne m'arrivera pas ?

Madem. BONNE.

Moi , ma chère demoiselle. Quand Dieu nous appelle à un état , il nous donne des grâces suffisantes pour en remplir les devoirs. Votre état sera dangereux , je l'avoue ; mais cet état , vous ne l'avez ni désiré ni cherché.

Tom, II.

I

Ce-

Cela doit vous rassurer. Et croyez-vous que cette affaire se termine bien-tôt?

Miss ZINA.

Non, ma Bonne: je n'ai pas même encore rendu une réponse positive à ma mère: j'ai demandé vingt-quatre heures pour me déterminer, & j'ai voulu vous consulter avant tout.

Madem. BONNE.

Votre confiance me fait beaucoup d'honneur, & je vais y répondre. Je vous l'ai déjà dit: vous n'avez point cherché cet engagement, & vous avez lieu de croire que la Providence elle-même vous l'a ménagé. Ce parti convient à votre famille, le cavalier vous plaît par ses mœurs & par sa figure. Voilà tout ce que l'on peut souhaiter dans un mariage. Reste à examiner si vos caractères se conviennent: vous en aurez le tems, & pendant cet intervalle vous devez prier beaucoup & faire de bonnes œuvres, pour obtenir de Dieu qu'il fasse naître des difficultés à ce mariage, s'il prévoyoit qu'il dût être un obstacle à votre salut.

Miss ZINA.

Je suivrai votre conseil, ma Bonne; mais je me reproche d'avoir interrompu votre conversation; je vous prie de continuer le discours que vous teniez quand je suis entrée.

Madem. BONNE.

Dans notre dernière conversation, il étoit question d'apprendre à *Lady Louise*, le moyen de rendre sa journée courte & amusante. Nous

ne

en étions, je crois, aux réflexions que faisoit Lady Lucie en se levant & en s'habillant.

Lady LUCIE.

Il faut d'abord, ma Bonne, que j'avertisse ces dames, que je suis une grande dormeuse, & qu'autrefois j'avois beaucoup de peine à quitter mon lit. Ma femme de chambre étoit obligée de m'appeller vingt fois avant que je pusse me résoudre à quitter mon chevet.

Lady SINCÈRE.

Voilà mon histoire de tous les jours, ma Bonne; d'abord je n'aime pas à me coucher, & je le fais le plus tard que je le puis sans pitié pour ma pauvre femme de chambre qui dort tout debout. Comme je n'ai pas envie de dormir quand je me couche, je fais les plus beaux projets du monde pour me lever de matin; mais je les oublie en dormant, & quand on m'appelle le lendemain, j'ai mille raisons pour ne pas me lever. J'ai mal dormi la nuit, j'ai la tête lourde, je crois que je suis malade, je n'ai rien à faire de pressé, enfin je capitule avec mon chevet, qui remporte presque toujours la victoire; comment avez-vous fait pour vous lever à l'heure que vous aviez marquée?

Lady LUCIE.

Ma Bonne dit qu'il faut quitter son lit comme si le feu y étoit. Je me persuade en ce moment entendre la voix de l'ange au dernier jour, quand il sonnera de la trompette en disant: *levez-vous morts, & venez au jugement*

Cette terrible pensée dissipe le sommeil & la paresse dans le moment. Je me lève donc sur mon séant & je tâche de consacrer à Dieu les premiers instans de la journée en m'offrant à lui avec tout ce que je possède. Les premiers jours, il m'étoit fort pénible de me lever ainsi au coup de cloche pour ainsi dire; mais à présent, j'y suis accoutumée, & cela ne me fait plus aucune peine. En m'habillant, je prie Jésus-Christ, de vouloir bien me revêtir de *l'homme nouveau* dont parle St. Paul: ensuite je fais ma prière.

Madem. BONNE.

Ayez, s'il vous plaît, la complaisance de dire à ces dames, en quoi consiste votre prière?

Lady LUCIE.

Dans les actes de religion qu'un chrétien doit faire, à ce que je crois, au moins une fois par jour. Premièrement je fais un acte d'adoration, c'est à-dire, que je reconnois que Dieu est le Souverain Créateur du ciel & de la terre, qu'il est mon maître, mon roi, mon père, & qu'en ces qualités je lui dois le respect, l'obéissance & l'amour. Je me réjouis d'être dans la dépendance d'un si bon père, je me soumetts à ses divines volontés, & je m'excite à croire fermement que tout ce qu'il décidera pour moi dans ce jour, & dans tout le reste de ma vie, sera pour mon bien, parce qu'il est souverainement bon, & qu'il m'aime.

Mis

Miss ZINA.

Est-ce que vous avez une prière particulière pour cela ?

Lady LUCIE.

Non ma chère ; je la fais tantôt d'une façon tantôt de l'autre, & comme le cœur me la dicte. Ensuite je fais un acte de remerciement, c'est-à-dire: que je remercie Dieu de toutes les graces qu'il m'a faites pendant ma vie, & s'il revient alors à mon esprit quelque grace particulière, je le fais particulièrement pour celle-là. Je remercie Dieu de ne m'avoir pas ôté du monde dans le tems où je ne pensois pas à faire mon salut ; de me donner encore une journée pour y travailler. Cette pensée me porte à jeter les yeux sur le passé. Combien de tems perdu, hélas ! le quart de ma vie au moins est déjà écoulé, & à peine ai-je travaillé à la grande affaire de mon salut, pour laquelle seule Dieu m'a mise au monde. Je lui demande bien pardon de cette négligence, & je reconnois que je suis si foible, si dissipée, si méchante, que s'il n'a la bonté de m'aider d'une façon toute particulière, je continuerai à vivre dans cet oubli de mon salut. Ainsi je le conjure au nom de Jésus-Christ, de m'accorder les graces qui me sont nécessaires pour travailler à cette affaire. Je lui offre pour les obtenir, la vie, les souffrances de ce divin Sauveur, j'unis toutes mes actions aux siennes, je les offre à Dieu ainsi us-

nies, & je prends la résolution d'accomplir pour lui obéir, tous les devoirs de mon état pendant la journée. Ensuite je dis la prière de Jésus-Christ, en faisant mes efforts pour fixer mon esprit aux sens des paroles, car si je ne me faisois violence, je les reciterois sans y faire attention.

Lady LOUISE.

Dites-moi la vérité, ma chère; voilà une prière bien longue, est-ce que vous ne vous ennuyez point en la faisant? N'avez-vous point de distraction?

Lady LUCIE.

Je vous jure, ma chère amie, que cette prière n'est pas longue. Dans le commencement j'ai eu un peu de peine à la faire; mon esprit couroit de tous les côtés, parce que je n'étois pas dans l'habitude de le gêner; à présent cela ne me coûte plus. Ma Bonne m'a fixé une demie heure pour ma prière, je mets ma montre sur la table, & il me semble qu'elle va d'une vitesse incroyable: si je suivois mon inclination, je resterois là une heure, car il y a bien du plaisir à prier le bon Dieu: mon cœur en ce moment est si content, si tranquille, que je pourrois, je crois, passer toute ma vie sans ennui dans cette occupation.

Lady SINCÈRE.

Que vous êtes heureuse, ma chère! pour moi je n'ai pas le même bonheur; je fais ma prière la moitié du tems sans attention, & sou-

vent

vent elle me paroît bien longue; pourquoi Dieu ne me fait-il pas la même grace qu'à vous ?

Madem. BONNE.

Je vais vous le dire, ma chère, ou plutôt Jésus-Christ va vous le dire lui-même. *On ne peut servir deux maîtres*, nous assure ce divin Sauveur. Miss *Lucie* a renoncé courageusement au monde, elle ne fert plus qu'un maître qui est Jésus-Christ, & ce maître libéral, outre une récompense infinie qu'il lui prépare en l'autre vie, lui rend encore dans celle-ci le centuple de ce qu'elle fait pour lui, comme il l'a promis. Vous n'en êtes pas là; vous voudriez prendre des deux mains les plaisirs, ceux que vous offre le monde, & ceux que procure la piété; cela n'est pas possible.

Lady LOUISE.

Vous dites que Miss *Lucie* a renoncé au monde, vous me surprenez, ma Bonne; elle y vit comme moi. Nous vivons dans les mêmes sociétés, & à peu de chose près nous prenons les mêmes amusemens.

Madem. BONNE.

J'en conviens: à l'extérieur vous êtes à peu près semblables; mais que le cœur est différent! Actuellement Mademoiselle se prête aux plaisirs; vous vous y livrez. Croyez-vous, ma chère, qu'il soit nécessaire de s'enfvelir dans un désert pour être une parfaite chrétienne & qu'il faille vivre d'une manière

singulière? Vous vous tromperiez bien fort. C'est l'intérieur qui doit nous distinguer des autres, c'est sur votre cœur qu'il faut travailler. L'Apôtre ne vous dit pas: *quittez le monde*, mais *vivez dans le monde comme n'en étant point, car sa figure passe*. A mesure que le monde sortira de votre cœur, la paix, la joye, la tranquillité & le bonheur s'y établiront. Vous voyez que j'ai encouragé Miss Zina à consentir à un établissement qui va la jeter au milieu du plus grand monde; je ne prétends pas pour cela qu'elle en soit, & s'il plait à Dieu, elle y vivra comme n'en étant point, & se procurera par-là une vraie félicité dans le séjour & l'empire de la douleur & des chagrins les plus cuisans. Je ne vous en impose point, ma chère; le degré de votre piété fera la mesure du degré de votre bonheur. Je ne vous trompe point, & je consens que vous vous en rapportiez à votre amie.

Lady LUCIE.

Ah! ma Bonne; je suis encore bien loin d'être heureuse parfaitement. J'avoue que je n'ai jamais été plus tranquille qu'à présent, mais je sens qu'il me reste encore bien des obstacles à vaincre pour arriver au bonheur, je n'ai encore fait que le plus petit des sacrifices. Mon cœur est entièrement détaché des plaisirs bruyans, je n'ai point d'ambition, je ne donnerois pas une épingle pour augmenter mon bien: & qu'est-ce que ces sacrifices; ma raison m'eût engagé à les faire, je crois

crois, sans que le Christianisme s'en fut mêlé, est-il donc si difficile de renoncer à toutes ces niaiseries? Il est d'autres choses qu'il faut arracher de mon cœur, & je sens qu'il faig-nera bien fort.

Miss ZINA.

Et que pouvez-vous avoir dans le cœur qu'il soit nécessaire d'en arracher?

Lady LUCIE.

Les créatures, Madame, à commencer par moi. Je m'aime moi-même, mes parens, mes amies avec passion, & cela m'empêche d'être heureuse.

Lady LOUISE.

Comment, Mademoiselle, faut il se haïr & tout le reste du monde?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, il faut s'aimer soi-même & le reste du monde pour l'amour de Dieu. Cela est bientôt dit, mais j'avoue que cela est bien difficile à exécuter, & comme dit fort bien *Lady Lucie*, il faut déchirer son cœur, & il en coule du sang. Il n'est pas encore question de cela pour vous, Madame. Dans cet ouvrage-ci, il faut aller petit-à-petit, & faire comme cet homme qui avoit une grande pièce de terre à nétoyer des mauvaises herbes qui la couvroient. En jettant les yeux sur ce champ, il fut découragé de la grandeur de l'ouvrage; ensuite, il réfléchit sagement qu'il n'étoit pas obligé de faire tout cet

ouvrage dans un jour, & se persuada qu'il n'avoit à nétoyer que la vingtieme partie de son champ, cela n'étoit pas fort difficile. Il y mit la main, & en vint bientôt à bout. Le lendemain il nétoya une autre partie, & petit-à-petit l'ouvrage se trouva fini entièrement. Imittez cet homme. Le changement total de votre cœur n'est pas l'ouvrage d'un jour; commencez par mettre la main au travail, il avancera imperceptiblement, & vous ferez toute étonnée de le voir tout-à-coup fort avancé.

Lady LOUISE.

Vous avez beau dire, ma chère amie, cet ouvrage fera toujours très pénible, & si pénible que je désespère presque d'y reussir, tant je me trouve foible.

Madem. BONNE.

Vous avez raison de vous croire foible : il est bien vrai que s'il falloit faire cet ouvrage toute seule, vous n'en viendriez pas à bout. J'ai lû, je ne fais où, qu'une femme nommée *Felicitée* fut mise en prison parce qu'elle étoit chrétienne, & qu'elle fut condamnée en cette qualité à être dévorée par les bêtes. Cette femme étoit prête d'accoucher, & elle accoucha effectivement dans la prison. Comme elle souffroit beaucoup, elle jettoit de grands cris, & le geolier lui dit; si tu ne peux souffrir les douleurs présentes, que feras-tu lorsque tu sera déchirée par les bêtes? Cela sera bien différent, lui dit cette femme; quand je serai sur l'arêne, Jésus-Christ souffrira en moi,
&

& me communiquera sa force. Disons avec elle: Quand nous travaillerons sérieusement à notre salut, nous ne travaillerons pas seules, mais Jésus-Christ en nous, & il nous communiquera ses forces. Voici nos jeunes dames qui arrivent, nous continuerons cette conversation la première fois.

Miss ZINA.

Souvenez-vous, ma Bonne, que vous m'avez promis de me donner les moyens nécessaires pour échapper aux dangers de l'état dans lequel vous me conseillez d'entrer: Je vous charge de la fuite de ce conseil au moins.

Madem. BONNE.

Volontiers, Mademoiselle, nous prierons Dieu de nous inspirer, & ensuite nous examinerons ensemble ces moyens.

XV. DIALOGUE.

Lady SPIRITUELLE.

VOUS nous avez dit, ma Bonne, que c'étoit à la philosophie à nous prouver qu'il n'y avoit aucune situation dans la vie où un homme fût malheureux sans ressource, voilà le moment de tenir votre promesse.

Madem. BONNE.

Je vais tâcher de la remplir; mais auparavant, Mesdames, rappelez-vous, que nous avons prouvé sans retour, que l'homme étoit créé pour être heureux,

Lady

Lady LOUISE.

J'ai fait là-dessus bien des réflexions, ma Bonne; & si je pouvois vous prouver que cette proposition est contradictoire avec une autre qui est vraie, que diriez-vous?

Madem. BONNE.

J'examinerois, ma chère: car il est vrai que deux propositions contradictoires ne peuvent être vraies toutes les deux.

Miss BELOTTE.

Je n'entens pas bien cela; ma Bonne.

Madem. BONNE.

Il faut vous l'expliquer, ma chère. Je dis qu'il est jour à présent. Vous me dites qu'il est nuit; voilà deux choses contraires, & par conséquent contradictoires; n'est-il pas vrai qu'il n'est pas possible que nous disions vrai toutes les deux? Si j'ai raison, vous avez tort; si j'ai tort, vous avez raison. Je dis qu'une telle personne est morte, vous dites qu'elle est vivante. Voilà deux choses contradictoires, & qui ne peuvent loger ensemble. La mort fait disparoitre la vie, le retour à la vie, feroit disparoitre la mort,

Miss BELOTTE.

Je conçois cela à présent. Quand une chose est vraie, le contraire de cette chose est faux. Je suis petite, le contraire d'être petite est d'être grande; & ainsi comme il seroit ridicule de dire que je suis petite & grande tout à la fois, je puis assurer, si je suis petite, que je ne suis pas grande.

Ma.

Madem. BONNE.

Fort bien. Nous avons dit que c'étoit une vérité, que l'homme étoit né pour être heureux. *Lady Louise* prétend qu'elle connoit une vérité aussi certaine que celle-là qui lui est contradictoire. C'est-à-dire que *Lady Louise* veut qu'on puisse être en même tems grande & petite.

Lady LOUISE.

Je ne dis pas cela, ma Bonne, je ferois une extravagante. Je veux dire seulement que si ma vérité est réelle, la vôtre ne l'est pas. Croyez vous que Dieu ait laissé aux hommes la liberté d'agir à leur fantaisie, & qu'il ne les force pas à faire une action plutôt qu'une autre?

Madem. BONNE.

Cette vérité est un axiome pour moi ma chère; elle est une conséquence de cette autre vérité, *il y a un Dieu.* Car si Dieu forçoit la volonté des hommes; il faudroit l'accuser de tous les crimes qui se commettent dans le monde, ce qui seroit détruire sa bonté.

Lady LOUISE.

Vous dites que Dieu m'a créé pour être heureuse. Mais voici mon voisin qui est un homme libre, qui s'est mis dans la tête de me rendre misérable; pour cela, il m'enlève mon bien, m'ôte ma réputation, m'arrache l'estime & l'amitié de tout le monde & même de mes parens & de mes amis, de ceux même que j'ai accablé de biens. Il me fait prendre un breuvage empoisonné qui m'ôte la

fan-

fanté. Ou il faut que Dieu ôte la liberté à cet homme de me faire tous ces maux, ou il faut qu'il ne m'ait pas créé pour être heureuse, puisqu'il laisse la liberté à cet homme de m'empêcher de l'être?

Madem. BONNE.

Lady *Sensee*; c'est vous qui avez soutenu à ces dames, qu'il n'y avoit aucune situation dans le monde, où un homme fut malheureux sans ressource, tirez-vous de là comme vous pourrez, je ne veux pas m'en mêler, & je vous laisse le soin de répondre à *Lady Louise*.

Lady SENSE'E.

Je n'ai pas peur, ma Bonne; *Lady Louise* commence par supposer une chose fausse.

Lady LOUISE.

Et quelle est-elle, s'il vous plaît, ma chère.

Lady SENSE'E.

C'est que vous supposez que tout ce qui nous environne peut nous rendre heureuses ou malheureuses, & moi je soutiens que nous ne pouvons trouver le bonheur ou le malheur que dans notre cœur, & que quand tous les hommes ensemble s'uniroient pour me rendre malheureuse, ils ne pourroient pas en venir à bout, si je ne leveux pas.

Lady LOUISE.

Voilà une belle chose à prouver, Madame: dites-moi, je vous prie, si un homme en ce moment vous enlevait tout votre bien, cela ne vous rendroit-il pas misérable?

Lady SENSE'E

Il me rendroit malheureuse à proportion
que

que j'aurois de l'attachement pour mes richesses; mais si je ne les aimois point du tout, quel mal me feroit il en m'ôtant une chose dont je ne me foucierois guères?

Lady LOUISE.

Je ne conçois qu'une personne raisonnable ne doit pas aimer les grandes richesses; mais je ne parle pas de cela: j'entends les choses nécessaires à la vie, c'est-à-dire, que je serois réduite à demander l'aumône ou à travailler à des ouvrages très pénibles.

Lady SENSE'E.

Et croyez-vous que la nécessité de travailler soit un malheur; n'avez vous jamais vu à la campagne des gens qui travaillent à la terre depuis le matin jusqu'au soir. & qui cependant chantoient, & n'avoient pas un moment de chagrin?

Lady LOUISE.

Ce sont des hommes stupides, qui n'ont jamais connu d'autre situation que la leur.

Lady SENSE'E.

Ce n'est donc point le travail qui est un malheur; mais l'opinion que vous avez que c'est un malheur. S'il étoit réel en lui même, il seroit tel pour ces pauvres gens comme pour vous. Reformez votre opinion, & il deviendra tel pour vous qu'il est pour eux.

Lady LOUISE.

Et le moyen de reformer une telle opinion? Je suis accoutumée à être près d'un bon feu pendant l'hyver, j'ai de bons habits bien chauds; en Eté quand il fait soleil, je sors dans

un carosse & ne me promène qu'à l'ombre; est-il donc indifférent de jouir de ces commodités, ou d'être exposé aux rigueurs des saisons, au froid, au chaud, & par dessus cela, de n'avoir pas la moitié des choses nécessaires à la vie?

Lady SENSÉE.

Tenez, ma chère, le corps s'accoutume à tout. Je suis sûre qu'avec toutes vos précautions, vous souffrez plus de froid & de chaud que tous ces gens-là, & que vous avez quatre rhumes dans le tems qu'ils n'en ont qu'un. Quand vous avez été enfermée dans une chambre bien chaude, & que vous sortez seulement sur votre escalier, le froid vous fait, vous attrapez un bon rhume, une fluxion; preuve certaine que vous souffrez plus de froid en ce moment, que ces pauvres gens dans toute la journée; j'en dis autant du chaud. Vous dites qu'ils ne peuvent pas se procurer la moitié des choses nécessaires à la vie. Ce nécessaire est bien petit. De l'eau, du pain, voilà précisément le nécessaire. Le reste est le nécessaire de la sensualité, de la gourmandise, de la mauvaise habitude, & ne sert qu'à nous procurer bien des maladies que les pauvres ne connoissent pas. Ils ne s'ennuient jamais, car ils sont toujours occupés, Ils mangent avec appétit, le travail & la sobriété leur servent de cuisinier; ils dorment du meilleur cœur du monde, parce qu'ils sont fatigués. Ils goûtent le plaisir de se reposer & d'être quelquefois paresseux. Ils ne con-

noif-

noissent pas les vapeurs, la mélancholie, l'en-
nuï & toutes ces autres miseres qui suivent
l'oisiveté, la gourmandise; ils parviennent à
une longue vieillesse, car il est certain que la
mollesse abrège la vie. Dites à présent, Ma-
dame, qu'un homme a le pouvoir de se ren-
dre malheureuse en m'ôtant mon bien, & en
me réduisant à la nécessité d'un travail qui me
procure la santé, le sommeil, l'appétit & le
repos.

Madem. BONNE.

J'ai eu raison de vous laisser défendre votre
cause, vous vous en acquittez à merveille. Je
vais vous prouver cela par un exemple. J'ai
connu un homme qui étoit mon parent très
proche. Il avoit un très bon tempérament &
étoit riche. Il vivoit en riche; c'est-à-dire
qu'il faisoit bonne chère, dormoit la moitié
de sa vie, & passoit l'autre à se divertir. A
quarante trois ans il avoit eu plusieurs atta-
ques d'apoplexie, & tous les ans, une mala-
die mortelle. Il avoit des coliques, des dé-
goûts, des indigestions, des insomnies. A
quarante-trois ans, dis-je, il perdit tout son
bien, & comme il avoit une grande famille,
il salut bien se déterminer à travailler pour
vivre. Il étoit obligée de se lever à quatre
heures du matin, il ne buvoit que de l'eau,
& plus d'une fois il s'est vu réduit au seul pain.
Qu'est-il arrivé de cela? il a vu disparoitre tou-
tes ces maladies, & à présent qu'il a soixan-
te & quinze ans, il se porte mieux que moi.
Il est certain, Mesdames, que si on mettoit

Tom. II.

K

dans

dans une balance les plaisirs que procurent les richesses, avec ceux qu'on retire de la pauvreté & du travail, on ne balancerait pas un moment à choisir, ou du moins on se consoleroit aisément de la perte des richesses.

Lady LOUISE.

Je suis vaincue sur cet article, ma Bonne, mais il m'en reste encore bien d'autres. Cet homme devenu pauvre, par exemple, supposez qu'il eût perdu avec les biens, l'usage de ses bras & de ses jambes, & qu'il eût été dans l'impossibilité de travailler; il auroit sçu qu'il demandât l'aumône: or je vous demande, y a-t-il un état si misérable que d'attendre sa vie de la charité d'autrui, d'être exposé aux mépris, aux rebuts des riches, y a-t-il un malheur égal à celui-là?

Lady SENSE'E.

C'est le malheur de l'orgueil, ma chère, mais si je connois que l'orgueil est le plus grand de tous les maux, & que j'aye un vrai désir de me défaire de ce mal, ne ferai-je pas bien vite consolée d'une situation toute propre à le détruire? Un riche me méprisera à cause que je lui demande l'aumône, tant pis pour lui, il est bien malheureux d'être un sot. C'est lui qui doit être méprisable, mais sa folie ne peut rien changer à ce que je suis naturellement. Cela ne m'ôte pas un grain de mes bonnes qualités, si j'en ai, & cela peut même me servir à acquérir celles qui me manquent. Si je suis équitable, par exemple, je me dirai en moi-même: cet homme me méprise par-

ce

ce que suis pauvre, il a grand tort; mais s'il connoissoit combien je suis pécheur, il me mépriseroit davantage & avec justice. Combien de fois dans ma vie ai-je maltraité ceux qui dépendoient de moi? Il est juste qu'on me rende la pareille; j'étois méprisable alors & on me louoit, cela fait une juste compensation.

Lady LOUISE.

Je conçois que cela est vrai; le mépris ne nous afflige que parce que nous avons de l'orgueil, & nous devons être bien-aises d'avoir occasion de le détruire; mais si on nous ôtoit l'amitié de nos parens & de nos amis?

Lady LUCIE.

Ah, ma Bonne! on va parler de l'endroit sensible pour moi; j'aurois volontiers dit comme *Lady Sensée* pour le reste, mais que dira-t-elle pour cette espèce de malheur?

Lady SENSÉE.

Aidez-moi ma Bonne, me voilà arrivée au plus difficile de ma preuve.

Madem. BONNE.

En vérité, ma chère, je me ferois un scrupule de vous aider, vous avez trop bien dit pour cela. Croyez-vous ce malheur sans ressource?

Lady SENSÉE.

Non absolument, ma Bonne, si mes parens & mes amis sont raisonnables, il me sera possible, à ce que je crois, de leur prouver mon innocence, & par là de regagner leur estime.

Madem. BONNE.

Et s'ils n'étoient pas assez raisonnables pour se rendre aux preuves que vous leur en donneriez, mériteroient-ils que vous vous chagrinasiez d'avoir perdu leur amitié ?

Lady LUCIE.

Non, ma Bonne, je ne m'affligerois pas d'avoir perdu l'amitié des personnes que je ne pourrois estimer, puis qu'elles seroient injustes; mais rien ne pourroit me consoler de leur injustice par rapport à elles-mêmes, car ce seroit pour elles le plus grand mal, & j'aurois le cœur déchiré de ce mal des personnes qui me seroient chères.

Madem. BONNE.

Vous n'y pensez pas, ma chère; vous dites que vous ne pourriez les estimer, & vous croyez que vous les aimeriez encore; cela n'est pas raisonnable: chez une personne de bon sens, l'amitié meurt avec l'estime.

Miss ZINA.

Mais il faudroit donc les haïr, & si c'étoit par exemple, mon père ou ma mère ou mon mari, me donneriez-vous ce conseil ?

Madem. BONNE.

Je ne vous le donneroïis pas pour le dernier des hommes, Mademoiselle. Ecoutez-moi, s'il vous plait, & tâchez de me bien concevoir. Dieu en nous donnant la raison, a sans doute voulu que nous en fissions usage, & comme il est la souveraine raison lui-même, il ne peut jamais rien exiger de nous qui y soit contraire. Tout ce qui est estimable est aimable, & il est

est dans la nature de l'homme de l'aimer. Mais comme nous sommes en général corrompus & méchans, l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres, auroit des fondemens bien foibles, s'il n'étoit appuié que sur les qualités qui dépendent de notre choix. Dieu a donc mis en nous des qualités qui y subsistent indépendamment de notre volonté, & qui sont suffisantes pour fonder un amour juste & raisonnable chez les autres hommes. Quelque criminelle que soit une créature semblable à nous, elle ne cesse pas d'être une créature formée à l'image & ressemblance de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, destinée à passer avec nous une éternité bien-heureuse. Il n'est aucun homme qui ne soit revêtu de ces titres respectables d'enfans de Dieu, & d'objet de son amour. Pourrions-nous sans injustice haïr des créatures que Dieu aime encore, & qui pouvant se convertir un jour, deviendront les objets de sa complaisance. Voilà les motifs qui fondent l'amour de charité, & comme vous voyez, rien ne peut les détruire. Voilà l'espece d'amour que nous devons à ceux que nous ne pouvons estimer. Il nous rend sensibles sans doute à leurs défauts, mais ce sentiment, quelque vif qu'il soit, ne peut altérer notre bonheur, autrement il faudroit dire que celui de Dieu n'est pas parfait, & qu'il seroit malheureux à la vue des crimes des hommes.

Lady LUCIE.

Je me rends à cette dernière raison, ma

K 3

Bon-

Bonne, elle est décisive pour moi, parce qu'elle est une conséquence de cette première vérité: *Il y a un Dieu.*

Madem. BONNE.

Tout ce que Lady *Sensée* vous a dit Mesdames, c'est comme philosophe. Les Païens avoient découvert par les lumières naturelles, que la pauvreté & les autres choses qu'on appelle des maux, ne pouvoient nous empêcher d'être heureux. Que ne pourrions-nous pas dire comme chrétiennes? Lorsque nous parlerons de l'Evangile, nous apprendrons à connoître de la bouche de la Sageffe éternelle, les vrais biens & les vrais maux. Adjeu, Mesdames. Miss *Sophie*, souvenez-vous que vous m'avez promis d'amener votre petite sœur, je l'attens tantôt.



XVI. DIALOGUE.

Miss SOPHIE.

Ma Bonne, voilà ma petite sœur *Françoise* qui voudroit bien vous remercier de la permission que vous lui avez donnée de venir; mais comme elle ne peut parler françois, elle m'a priée de vous remercier pour elle.

Madem. BONNE.

Venez m'embrasser, ma chère; j'espère que vous ferez bien-tôt en état de parler vous-même, asseyez-vous & écoutez bien.

Miss

Miss SOPHIE.

Nous avons lû hier une histoire assez curieuse, voulez-vous me permettre de la raconter à ces dames.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, vous nous la direz après les histoires de la Sainte Ecriture: c'est à vous à commencer, *Miss* *Bélotte*.

Miss BELOTIE.

Pendant que les Israélites étoient captifs en Assirie, il y eut un bon Roi qui régnoit en Juda. Il servit Dieu comme *David*, & ne se détourna jamais de son service. Il fit abattre tous les bois consacrés aux faux dieux, & même le serpent d'airain, parce que le peuple l'adoroit. Il fit la guerre avec succès contre ses voisins qui l'attaquèrent, & entreprit même de se délivrer du tribut qu'il payoit au Roi d'Assirie. *Sennacherib* Roi des Assiriens aiant appris cela, vint contre lui avec une grande armée, ce qui obligea *Ezéchias* de lui payer encore ce tribut. *Sennacherib* aiant reçu cet argent se mocqua de lui, & non content d'envoyer des hommes parmi ses peuples pour les débaucher, ces méchans par son ordre, proférèrent des blasphèmes contre le Seigneur, en disant: l'Eternel ton Dieu n'est pas assez puissant pour te délivrer de mes mains, & ces gueux répétèrent ces paroles impies. *Ezéchias* à cette parole, déchira ses habits, plus touché de l'injure qu'on faisoit au Seigneur, que de la crainte de perdre son royaume. Pendant que ce saint prince adres-

soit ses prières au Seigneur, il envoya consulter le prophète *Isaïe*; car *Elisée* étoit mort. Le prophète lui promit l'assistance du Seigneur, ce que le Roi d'Assirie aiant appris, il redoubla ses blasphèmes, & les répéta dans une lettre qu'il osa écrire à *Ezéchias*. Ce dernier porta cette lettre dans le temple, & l'aiant présentée à Dieu, il le conjura de montrer à tous les hommes qu'il étoit le Tout-puissant. Dieu exauça sa prière, & envoya son ange exterminateur dans le camp de *Senacherib*, qui tua dans une nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes. L'impie Roi d'Assirie apprit alors à ses dépens, qu'il ne faut pas pousser à bout la patience du Seigneur. Il se sauva honteusement dans son païs, où il fut assassiné par ses deux fils, pendant qu'il étoit prosterné devant ses idoles.

Quelque tems après, *Ezéchias* tomba malade, & *Isaïe* étant venu vers lui, dit: mettez ordre à vos affaires, car dans peu vous mourrez. Alors le Roi se tourna vers la ruëlle de son lit, & pria Dieu dans l'amertume de son ame. Le prophète s'en retournoit, & il étoit déjà dans la cour, lorsque Dieu lui dit; retourne & dis au Roi: le Seigneur a écouté ta prière & il ajoute quinze années à ta vie; dans trois jours du monteras au temple. *Ezéchias* osa demander un miracle pour prouver la vérité de ce que le prophète lui annonçoit; & *Isaïe* lui dit: choisis de faire avancer ou reculer l'ombre du cadran. *Ezéchias* choisit ce dernier miracle, & l'ombre du cadran recula

la de dix degrés en arrière. Quelque tems après, le Roi de Babylone envoya des ambassadeurs à *Ezéchias* pour se réjouir du retour de sa santé, & le Roi de Juda eut la vanité de lui montrer ses trésors. Alors *Isaïe* dit à ce prince: pour punir votre vanité tous ces trésors que vous avez montrés avec complaisance à ces ambassadeurs, passeront chez le Roi de Babylone leur maître, & même vos fils y feront esclaves.

Madem. BONNE.

Eh bien, *Lady Louise*, m'accuserez-vous encore d'avoir une morale trop sévère; & de mettre du péché dans les choses où il n'y en a point. Quel mal y avoit-il à montrer ses trésors? Nul assurément; si *Ezéchias* l'eût fait par politesse ou par complaisance pour les ambassadeurs; mais en faisant cette action innocente par elle-même, il se glorifioit d'être si riche & si puissant; & Dieu qui est jaloux de tous les mouvemens du cœur de ses amis, ne voulut pas laisser cette faute impunie.

Lady LOUISE.

Dieu exige de nous une si grande pureté, ma Bonne, qu'il y a de quoi tomber dans le désespoir. Combien de pareilles fautes commettrai je tous les jours? Je montre avec complaisance à mes amies mes trésors, c'est-à-dire, mes diamans, mes robes & tout ce que je possède. Je suis bien aise qu'on les loue, qu'on les admire; je n'aurois jamais cru offenser Dieu en cela.

K 5

Ma-

Madem. BONNE.

Et peut-être, ma chère, ne l'avez-vous pas offensé non plus; lui seul connoit votre cœur, & fait jusqu'à quel point vous êtes attachée à ces bagatelles. Le plus sûr est de travailler chaque jour à en vider son cœur. Continuez nos histoires, *Miss Sophie.*

Miss SOPHIE.

Après la mort d'*Ezéchias*, son fils *Manassé* qui n'avoit que douze ans, monta sur le trône, & ce fut le plus méchant de tous les princes, car il fit passer son fils par le feu en l'honneur des idoles; il rétablit le culte des faux dieux, & plaça leurs images dans le temple du Très-Haut. Il se méloit aussi de deviner, & c'étoit un monstre qui entraîna Juda dans son idolatrie. Dieu pour le punir, permit qu'il fût pris par les Babylo niens qui le menèrent dans leur pais où il fut captif. Dans sa prison il éleva son cœur à Dieu, & lui demanda sincèrement pardon de son crime. Dieu qui ne rebute jamais un cœur pénitent, quelques grandes que soient ses iniquités, lui pardonna son péché, & permit qu'il remontât sur le trône. La première chose qu'il fit, fut de détruire les idoles qu'il avoit élevées, & il demeura fidèle à Dieu le reste de sa vie.

Amon fils de *Manassé* imita les crimes de son père, & ne fut pas assez heureux pour l'imiter dans sa pénitence; il fut assassiné par un de ses serviteurs. Son fils *Josias* marcha sur les traces de *David*, & persévéra toujours dans la crainte & l'amour du Seigneur. Aiant
reçu

reçu un exemplaire de la loi de Dieu, il exhorta son peuple à y conformer ses mœurs; mais on oublia après sa mort, les sermens qu'on avoit fait, de renoncer au culte des idoles. Les Juifs ne firent aucun cas des menaces du prophète *Jérémie*, qui parut en ce tems-là, & aiant lassé la patience du Seigneur, il envoya contre eux *Nabuchodonosor* qui détruisit le temple, & les mena tous captifs en Babylone. Ce triste événement arriva sous le règne de *Sédécias*. Les Juifs demeurèrent en Babylone jusqu'à ce que *Cyrus* eut pris cette ville en punition des péchés de *Balthazar*.

Madem. BONNE.

Si l'histoire précédente nous a effrayé, Mesdames; celle-ci est bien propre à nous rassurer. On ne peut, ce semble, être plus criminel que *Manassé*. Cependant aussi-tôt qu'il déteste sincèrement ses crimes, Dieu non-seulement lui en accorde le pardon qu'il lui demande, mais il lui rend encore sa couronne, qu'il ne lui demandoit pas. Avouez, mes enfans, qu'il y a bien du plaisir à servir un maître si bon & si miséricordieux. Miss *Molly* dites-nous l'histoire de *Balthazar*.

Miss MOLLY.

Nabuchodonosor aiant détruit le temple, emporta tous les vases sacrés à Babylone. Or il arriva que pendant que *Cyrus* assiégeoit cette ville sous le règne de *Balthazar*, ce prince donna un grand souper aux seigneurs de sa cour, & sur la fin du repas, il fit finir ces vases, & but dedans: il y fit aussi boire ses
cour-

courtisans & ses concubines. En même tems il vit une main qui écrivoit sur la muraille, & personne ne put lire cette écriture, parce que c'étoit des caractères Hébraïques. Alors quelques-uns de ceux qui étoient présens dirent au Roi qu'il y avoit parmi les Juifs captifs un homme nommé *Daniel*, & qu'il étoit fort savant. *Daniel* aiant été appelé par ordre de *Balthazar*, dit hardiment à ce prince : ces paroles signifient que Dieu t'a pesé dans sa balance, & qu'il t'a trouvé trop léger; c'est pourquoy ton royaume sera divisé entre les Perses & les Médes.

Lorsque le Roi eut vu cette main qui écrivoit toute seule, il fut saisi d'une si grande frayeur, que ses genoux s'entrechoquoient l'un & l'autre. La reine sa mère aiant appris ce qui étoit arrivé, descendit dans la salle du festin, & lui fit honte de sa frayeur; ce qui le rassura, quoique *Daniel* rappelât à son esprit le châtiment que Dieu avoit tiré de son père *Nabuchodonosor*. Ce prince s'étant enorgueilli de sa puissance, Dieu le condamna à passer sept ans parmi les bêtes. *Balthazar* ne fut point choqué de la hardiesse de *Daniel*; au contraire, il lui fit donner un colier d'or & une robe de pourpre. Cette même nuit la ville fut prise & *Balthazar* fut tué. *Cyrus* régna dans Babylone conjointement avec *Darius Cyaxare* Roi des Médes, qui étoit son oncle & son beau-père.

Lady CHARLOTTE.

Il y a long-tems que je souhaitois d'être ar-
ri-

rivée à ce tems-ci, car je connois *Cyrus & Cyaxare*, par mon abrégé de l'histoire universelle.

Madem. BONNE.

C'est un vrai plaisir quand on se trouve en pais de connoissance. Voyez, ma chère, l'avantage que vous retirez à présent de vous être appliquée dès le tems que vous étiez petite; si vous n'aviez employé votre tems qu'à jouer que vous en resteroit-il à présent?

Lady MARY.

Je vous assure, ma Bonne, que depuis le tems où j'ai lu des histoires, je ne me suis pas beaucoup fouciée de mes poupées; je les changerois volontiers contre des livres.

Lady CHARLOTTE.

Il y a une chose qui m'impatiente dans cet abrégé de l'histoire. Il y a dans ce livre quantité d'histoires à raconter, mais elles n'y font pas, & je meurs d'envie de les savoir. Maman m'a donné plusieurs volumes d'une histoire faite par Monsieur *Rollin*, elle dit que je trouverai là toutes ces histoires. J'ai voulu lire ce livre, mais ma Bonne, il y a tant de raisonnemens & de batailles, que cela m'ennuie.

Madem. BONNE.

Passez les batailles, ma chère: quand vous ferez plus grande, vous les relirez; & comme vous n'avez pas toute l'histoire de Monsieur *Rollin*, je vous ferai répéter par Lady *Sensée* toutes ces histoires; à dix ans, elle les avoit toutes écrites de sa main.

Miss BELOTTE.

Elle est bien heureuse de savoir de si belles cho-

choses; si vous vouliez lui permettre de nous raconter celles qui regardent *Cyaxare & Cyrus*, je vous ferois bien obligée: j'ai une grande envie de connoître ces princes.

Mad. BONNE.

J'y consens, Madame, & ce fera pour la première fois; aujourd'hui nous finirons ce que nous avons à dire des Lacedémoniens. Nous avons dit la dernière fois que l'intention de *Iycurgue* étoit de former un peuple qui ne pût être vaincu ni faire de conquête. *Lady Spirituelle*, comment fit-il pour empêcher les Spartiates de pouvoir être vaincus?

Lady SPIRITUELLE.

Ces dames auront la bonté de se souvenir qu'on accoutumoit les enfans à ne point craindre la douleur. Mais dans le même tems on leur apprenoit à craindre la honte plus que la mort. Or un homme qui auroit fui dans le combat, ou qui auroit rendu ses armes, auroit été chargé de honte. Il ne pouvoit plus être reçu dans les salles publiques où l'on mangeoit; tout le monde pouvoit l'insulter, lui cracher au visage; lui jeter de la bouë. On le suïoit comme s'il eût eu la peste, & ceux qui lui auroient parlé, auroient aussi été regardés comme infâmes. Ainsi les Spartiates furent long-tems invincibles; on auroit pû détruire leur république en les tuant tous, mais tant qu'il en seroit resté un seul, il se seroit défendu, & n'auroit pas voulu rendre les armes.

Ma

Madem. BONNE.

Comment fit *Icyrgue* pour les empêcher de faire des conquêtes?

Lady SPIRITUELLE.

Il leur défendit de poursuivre leurs ennemis quand ils fuïoient. D'ailleurs, Mesdames, ils ne pouvoient pas faire des conquêtes tout le tems qu'ils pratiqueroient leurs loix. Vous savez qu'ils n'avoient qu'une monnoye de fer. S'ils fussent sortis de la *Laconie* qui étoit leurs païs, comment auroient-ils pû avec cette monnoye acheter les choses nécessaires à la vie? Les autres nations n'auroient pas voulu se charger de leur fer.

Lady CHARLOTTE.

Cependant, Madame, ils s'éloignèrent beaucoup de leur païs, dans le tems que *Xerxès* vint en Europe.

Lady SPIRITUELLE.

Vous avez raison, j'ai fait comme vous cette réflexion; je pense que comme ils combattoient avec les autres Grecs pour la défense de toute la Grèce, on leur fournissoit les choses nécessaires à la vie.

Miss FRIVOLE.

Vous nous avez dit que les esclaves exerçoient toutes les professions chez les *Lacédémoniens*; mais, par exemple, ils ne pouvoient faire un grand commerce, puisqu'ils maltraitoient si fort les esclaves. Il'y a beaucoup d'apparence que les esclaves se feroient enfuis, si on leur eût donné la liberté d'aller trafiquer dans les autres païs?

Ma-

Madem. BONNE.

Les Spartiates n'avoient aucun commerce. Ils trouvoient dans leur país toutes les choses nécessaires à la vie, & n'avoient pas besoin des superflues; mais quand ils les eussent désirées, cela leur auroit été inutile, les marchands les leur apportoient avant *Lycurgue*, depuis lui ils ne revinrent pas.

Miss BELOTIE.

Pourquoi, ma Bonne, est-ce que *Lycurgue* avoit défendu qu'on les laissât entrer dans la Laconie?

Madem. BONNE.

Il n'eut pas besoin de faire cette défense. Les marchands ne portent des marchandises de côté & d'autre que pour avoir de l'argent; il n'étoit point permis de s'en servir à Sparte, ainsi ils ne s'avisèrent pas d'y retourner. *Lycurgue* avoit non-seulement banni le commerce, mais aussi les arts & les sciences, & voilà ce qui rendit la vertu ou plutôt les mœurs des Lacédémoniens sauvages; car, comme je vous l'ai déjà expliqué, les arts & les sciences produisent le luxe à la vérité, & avec le luxe des besoins imaginaires; mais ces besoins nous attachent les uns aux autres, & nous forcent à nous gêner pour ceux qui peuvent nous être utiles. *Miss Sophie*, dites cette histoire que vous avez lue, & dont vous nous avez parlé au commencement de la leçon.

Miss SOPHIE.

Il y eut un Empereur Turc qui voulut être maître de la Hongrie: pour cela il envoya un

un ambassadeur au prince qui y régnoit alors. Cet ambassadeur au-lieu de porter des présens avec lui, conduisoit une grande quantité d'ânes chargés de grains; quand il fut arrivé chez le prince de Hongrie, il fit délier tout les sacs où étoient ces grains, & les aiant fait jetter sur la terre, il dit au prince, si vous refusez de reconnoître pour souverain l'empereur mon maître, il enverra contre vous autant de soldats qu'il y a là de grains. Le prince de Hongrie promit de rendre réponse le lendemain, & pendant ce tems, il fit assembler une quantité prodigieuse de poules & de poulets. On les amena dans le lieu où étoit le grain qu'ils mangèrent entièrement. Alors le Prince dit à l'ambassadeur: rapportez à votre maître ce que vous avez vu, & dites lui que mes soldats mangeront les siens, comme mes poules ont mangé son grain. L'empereur aiant appris cette réponse, assembla une grande armée qu'il envoya contre la Hongrie; mais le prince avoit eu tout le tems de se préparer. Il falloit passer par un chemin étroit & difficile pour entrer dans ses états, il fit gêner ce chemin, & y fit jetter une si grande quantité d'arbres, qu'il ne fut pas possible d'y passer; ensorte que l'armée de l'empereur, après s'être bien fatiguée, fut obligée de s'en retourner honteusement sans avoir rien fait.

Miss SOPHIE.

Ma Bonne; n'est ce pas que cet empereur étoit un grand imbécible? Puisqu'il a-

Tom. II.

L

voit

voit dessein de prendre la Hongrie, il ne devoit pas avertir ce prince & lui donner le tems de se préparer. S'il étoit venu tout d'un coup sans rien dire, il n'eût pas trouvé le chemin embarrassé, & il auroit fait réussir son entreprise.

Lady SENSE'E.

Vous n'y pensez pas, ma chère cousine; est-ce qu'il est permis d'attaquer un prince sans lui avoir auparavant déclaré la guerre? C'eût été une chose indigne, & qui auroit deshonoré cet empereur?

Miss SOPHIE.

Pourquoi, ma chère? Si la Hongrie lui appartenoit, ne pouvoit-il pas reprendre son bien sans rien dire? Quel mal y avoit-il à cela?

Lady SENSE'E.

Il auroit violé *le droit des gens*, ce qui est un grand crime contre la société.

Lady VIOLENTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, le droit des gens, je n'entens pas ce mot-là?

Madem. BONNE.

Je vais vous l'expliquer du mieux que je pourrai, ma chère. C'est le droit naturel. Quand les hommes vivoient sans loix, ils consultoient la loi que Dieu avoit écrit dans le fond de leur cœur, pour connoître ce qui étoit juste ou injuste. Comme cette loi est écrite dans le cœur de tous les hommes; elle est connue de toutes les nations, & on doit

l'ob-

l'observer par-tout. Je vais vous faire comprendre cela par un exemple.

Deux nations sont en guerre, & par conséquent sont en droit de tuer leurs ennemis. Une des deux nations souhaite de faire la paix; mais comment faire savoir cela à cette autre nation, puisque la guerre a rompu toute sorte de commerce. On a remédié à cela en décidant qu'on pourroit envoyer des hommes qu'on nomme ambassadeurs, & que la personne de ces ambassadeurs seroit sacrée, c'est-à-dire, qu'on ne pourroit leur faire du mal quoiqu'ils vinsent de la part des ennemis, parce qu'ils viennent ordinairement pour faire la paix où la conserver. La loi naturelle enseigne que ces gens-là doivent avoir une entière sûreté, sans quoi personne ne voudroit exposer sa vie, en se chargeant d'aller chez les ennemis. Il est donc de l'intérêt de toutes les nations, que leur personne soit sacrée, & on nomme cela le droit des gens. Ce même droit exige que ces ambassadeurs n'abusent point de la confiance de ceux qui les reçoivent, & c'est encore une loi naturelle. Je vous reçois chez moi, dit une nation ennemie, parce que vous dites que vous y venez avec de bonnes intentions, pour mon bien; ce n'est qu'à cette condition que je vous donne permission d'entrer dans mon païs, d'y vivre en sûreté; que si vous êtes un menteur, & qu'au lieu de travailler à la paix, vous cherchez à me faire du mal, vous abusez de ma confiance, vous violez le

droit naturel, c'est-à-dire, le droit de vous regarder comme un ennemi, & de demander votre châtement à la Nation qui vous avoit envoyé.

La sûreté, le bonheur des peuples a donc fondé le droit des gens, & cette sûreté exige qu'il ne soit pas permis à une nation d'attaquer une autre nation sans l'avertir: autrement on ne pourroit dormir en repos, & on ne seroit pas plus en sûreté dans son pais que dans un bois au milieu des voleurs. Si un prince en pouvoit attaquer un autre en trahison, il pourroit par la même raison attaquer tous les autres; ainsi il n'y auroit plus de sûreté dans l'univers. Tous les peuples sont donc convenus ensemble & ont fait une loi qui défend de faire la guerre sans l'avoir déclarée: ceux qui manquent à cette loi offensent toutes les nations en défobéissant à la loi commune, c'est-à-dire en violant le droit des gens. M'entendez-vous à présent, Mesdames, & concevez-vous pourquoi l'empereur Turc, ne pouvoit pas en honnête homme, attaquer le prince de Hongrie, sans lui déclarer la guerre auparavant.

Miss SOPHIE.

Oui, ma Bonne, & je suis bien honteuse d'avoir si mal jugé d'abord.

Miss BELOTTE.

Je suis bien fâchée que vous soyiez Française, ma Bonne, car sans cela je vous dirois une pensée qui me vient.

Ma-

Madem. BONNE.

Dites toujours, ma chère, je vous le permets. Apparament que c'est quelque chose contre ma nation, & dans ce cas, je loue votre politesse; rien n'est plus malhonnête que de dire sans nécessité à une personne du mal de son país, c'est une brutalité: mais ma bonne amie, ceci est tout différent, nous cherchons à nous instruire, & non pas à nous offenser, dites moi donc librement cette pensée, & toutes les autres qui vous viendront dans l'esprit, à condition que j'aurai la liberté de vous contredire aussi, quand ce que vous me direz ne me paroitra pas juste. Y consentez-vous, ma chère?

Miss BELOTTE.

Oh! de tout mon cœur, ma Bonne, je vais donc vous dire bonnement ma pensée. Je suis fâchée à cause de vous que les François aient violé le droit des gens en Amérique, car tout le monde dit qu'ils nous ont fait la guerre en ce país-là sans nous la déclarer.

Madem. BONNE.

Presque tout le monde dit cela en Angleterre, mais ce qu'il y a de singulier, ma chère, c'est qu'en France tout le monde dit & croit, que ce sont les Anglois qui ont commis cette faute, & qui ont commencé la guerre sans la déclarer.

Miss BELOTTE.

Dites-moi en conscience, ma Bonne, lesquels des deux vous croyez qui ont raison?

Madem. BONNE.

Je vous assure, ma chère, que je n'en fais pas un mot. Je vous dirai même que je n'ai pas examiné. C'est ici une de ces choses qu'on ne peut jamais savoir sûrement, quand même on liroit tous les papiers qui s'écrivent des deux côtés; car pour bien juger, il faudroit être sûre que tous ces gens-là ne mentent pas, & le moyen d'avoir cette certitude? Ainsi pour ne pas commettre d'injustice, j'ai pris le parti de suspendre mon jugement.

Mifs. SOPHIE.

Puisque nous parlons de cela, il faut que je vous dise ce que je pense depuis long-tems. Je dis en moi-même, ma pauvre Bonne doit être fort embarrassée, car enfin, vous devez aimer votre pais, & par conséquent lui souhaiter la victoire; je suis sûre aussi que vous aimez l'Angleterre où l'on vous souhaite beaucoup de bien, & où vous avez tant d'écolières qui vous aiment de tout leur cœur; ainsi vous devez être fort fâchée quand il nous arrive du mal. Comment faites-vous pour accommoder tout cela?

Madem. BONNE.

Rien de plus aisé, ma chère; je suis bien aisé que vous m'aiez fait cette question, parce que cela me donnera occasion de régler vos propres sentimens en de pareilles occasions. Mais avant de vous répondre, je veux à mon tour vous en faire une?

Vous ne savez pas, ma chère, que j'ai un procès avec votre chère mère. Il y a dans une

une bourse mille livres sterlings qu'une dame m'a laissés en mourant. Votre Maman prétend que cette bourse lui appartient. A laquelle des deux la fouhaitez-vous?

Miss SOPHIE.

Me voilà bien embarrassée. Je suis sûre que ma mère ne voudroit pas mentir ni vous non plus. Cependant, vous me le pardonnerez, ma Bonne, je dois aimer Maman plus que vous, ainsi je fouhaite qu'elle gagne la bourse.

Miss MOLLY.

Et moi qui n'ai pas l'honneur de connoître Milady, je fouhaite que ma Bonne ait les mille livres sterlings.

Madem. BONNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère; mais si par hazard cette bourse ne m'appartenoit pas, & qu'au contraire elle appartient à Milady, vous me fouhaiteriez une très mauvaise chose, car il n'y a rien de pire que d'avoir le bien d'autrui.

Miss MOLLY.

Mais si cet argent ne vous appartenoit pas, sans doute que vous ne voudriez pas l'avoir?

Madem. BONNE.

Je l'espère, ma chère, mais la chose est si embrouillée, que nous croyons toutes deux avoir raison. Milady a ferré dans une armoire une bourse où il y avoit mille guinées; j'ai mis dans la même armoire une bourse toute pareille. Des voleurs ont emporté une de ces bourses. Milady dit que celle qui reste

est la sienne, & qu'elle la reconnoit fort bien, moi, je crois reconnoître aussi la mienne. Comment nous accorder? Cela n'est pas possible; nous plaidons, les juges décideront l'affaire.

Mifs CHAMPETRE.

Ma Bonne a raison de dire qu'il n'y a rien de plus mauvais que d'avoir le bien d'autrui: ainsi je souhaite qu'elle perde son procès si la bourse ne lui appartient pas.

Madem. BONNE.

Et vous souhaitez en fille qui m'aime véritablement. J'aime mon país, *Mifs Sophie*, mais comme rien n'est si malheureux que d'avoir le bien d'autrui, je souhaite que les François soient battus, si ce qu'ils demandent ne leur appartient pas.

Mifs BELOTTE.

A votre compte; il faut donc que je souhaite la même chose à l'Angleterre.

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, si vous êtes bonne citoyenne. Retenez bien, Mesdames, que ce n'est pas la grandeur des possessions qui fait le bien des empires, mais la justice des possessions: le plus grand malheur qui puisse arriver aux royaumes comme aux particuliers est d'être injustes; ainsi comme je ne connois pas laquelle des deux nations a la justice de son côté, je ne souhaite rien ni pour l'une ni pour l'autre, & je dis à Dieu: Seigneur qui connoissez ceux qui ont droit, accordez leur la victoire. Ne permettez pas que je réussisse ja-
mais

mais quand j'entreprendrai de faire tort à mon prochain, soit que je le fasse par malice, soit que j'agisse par ignorance. Faites plutôt que je sois confondue dans mes prétentions. Accordez la même grace à mon père, à mes parents, à mes amis, & à tous ceux pour qui je m'intéresse d'une façon particulière.

J'avois dessein, Mesdames, de vous raconter une histoire, mais elle seroit trop longue pour aujourd'hui. *Milady Charlotte* en a composé une très jolie qu'elle nous dira, après quoi, nous parlerons de l'Amérique septentrionale, & dans la leçon du matin, je vous dirai l'histoire dont je vous ai promis le récit.

Lady CHARLOTTE.

Il y avoit un marchand qui étoit allé dans les Indes avec sa femme. Il y gagna beaucoup d'argent, & au bout de quelque années il s'embarqua pour revenir en France d'où il étoit. Il avoit avec lui sa femme & deux enfans; un garçon & une fille: le garçon âgé de quatre ans se nommoit *Jean*, & la fille qui n'en avoit que trois, s'appelloit *Marie*. Quand ils furent à moitié chemin, il survint une grande tempête, & le pilote dit qu'ils étoient en grand danger, parce que le vent les pouffoit vers des îles où sans doute leur vaisseau se briseroit. Le pauvre marchand ayant appris cela, prit une grande planche, & lia fortement dessus sa femme & ses deux enfans; il vouloit s'y attacher aussi, mais il n'en eut pas le tems, car le vaisseau ayant touché con-

tre un rocher, s'ouvrit en deux, & tous ceux qui étoient dedans, tombèrent dans la mer. La planche sur laquelle étoient la femme & les deux enfans, se soutint sur la mer comme un petit bateau, & le vent la poussa vers une île. Alors la femme détacha les cordes, & avança dans cette île avec ses deux enfans.

La première chose qu'elle fit quand elle fut en lieu de sûreté, fut de se mettre à genoux pour remercier Dieu de l'avoir sauvée, elle étoit pourtant bien affligée d'avoir perdu son mari: elle pensoit aussi qu'elle & ses enfans mourroient de faim dans cette île, ou qu'ils seroient mangés par les bêtes sauvages. Elle marcha quelque tems dans ces tristes pensées, & elle apperçut plusieurs arbres chargés de fruits: elle prit un bâton & en fit tomber, qu'elle donna à ses petits enfans, & en mangea elle-même; elle avança ensuite plus loin pour voir si elle ne découvroit point quelque cabane; mais elle reconnut qu'elle étoit dans une île déserte. Elle trouva dans son chemin un grand arbre qui étoit creux, & elle résolut d'en faire une maison pour cette nuit. Elle y coucha donc avec ses enfans, & le lendemain elle avança encore dans l'île, autant qu'ils purent marcher. Elle trouva dans son chemin des nids d'oiseaux dont elle prit les œufs, & voyant qu'elle ne trouvoit ni hommes ni mauvaises bêtes, elle résolut de se soumettre à la volonté de Dieu, & de faire son possible pour bien élever ses enfans.

Elle avoit dans sa poche une Evangile, & un livre de communes prières; elle s'en servoit pour leur apprendre à lire, & pour leur enseigner à connoître le bon Dieu. Quelquefois le petit garçon lui disoit: Ma mère, où est mon papa; d'où vient nous a-t-il fait quitter notre maison pour venir dans cette île? Est-ce qu'il ne viendra pas nous chercher? Mes enfans, leur répondoit cette pauvre femme en pleurant, votre père est allé dans le Ciel, mais vous avez un autre papa qui est le bon Dieu. Il est ici quoique vous ne le voyiez pas, c'est lui qui nous envoie des fruits & des œufs; & il aura soin de nous tant que nous l'aimerons de tout notre cœur, & que nous le servirons. Quand ces petits enfans furent lire; ils lisoient avec bien du plaisir tout ce qui étoit dans leurs livres, & ils en parloient toute la journée. D'ailleurs ils étoient fort bons, & fort obéissans à leur mère.

Au bout de deux ans cette pauvre femme tomba malade, & elle connut qu'elle alloit mourir; elle étoit bien inquiète pour ses pauvres enfans, mais à la fin elle pensa que Dieu qui étoit si bon en auroit soin. Elle étoit couchée dans le creux de son arbre, & ayant appelé ses enfans elle leur dit: je vais bientôt mourir, mes chers enfans, & vous n'aurez plus de mère. Souvenez-vous pourtant que vous ne ferez pas tout seuls, & que le bon Dieu verra tout ce que vous ferez. Ne manquez jamais à le prier matin & soir. Mon

cher

cher *Jean*, ayez soin de votre sœur *Marie*, ne la grondez point, ne la battez jamais; vous êtes plus grand & plus fort qu'elle, vous irez lui chercher des œufs & des fruits. Elle vouloit aussi dire quelque chose à *Marie*; elle n'en eut pas le tems, elle mourut.

Ces pauvres enfans ne comprenoient point ce que leur mère vouloit leur dire, car ils ne savoyent pas ce que c'étoit de mourir: quand elle fut morte, ils crurent qu'elle dormoit, & ils n'osoient faire du bruit, crainte de la réveiller. *Jean* fut chercher des fruits, & aiant soupeé ils se couchèrent à côté de l'arbre, & s'endormirent tous les deux. Le lendemain matin ils furent fort étonnés de ce que leur mère dormoit encore, & furent la tirer par le bras pour la réveiller; comme ils virent qu'elle ne leur répondoit pas, ils crurent qu'elle étoit fâchée contre eux, & se mirent à pleurer, ensuite ils lui demandèrent pardon & lui promirent d'être bien sages: ils eurent beau faire, vous pensez bien que la pauvre femme ne pouvoit leur répondre, puisqu'elle étoit morte. Ils restèrent là pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que le corps commençât à se corrompre. Un matin *Marie* jettant de grands cris, dit à *Jean*: ah! mon frère, voilà des vers qui mangent notre pauvre maman, il faut les arracher, venez m'aider. *Jean* s'approcha, mais ce corps sentoit si mauvais qu'ils ne purent rester là, & furent contraints d'aller chercher un autre arbre pour y coucher.

Ces deux enfans obéirent exactement à leur mère,

mère, & jamais ils ne manquèrent à prier Dieu; ils lisoient si souvent leurs livres qu'ils les favoient par cœur. Quand ils avoient bien lû, ils se promenoient; ou bien ils s'affeyoient sur l'herbe, & *Jean* disoit à sa sœur: Je me souviens quand j'étois bien petit, d'avoir été dans un lieu où il y avoit de grandes maisons & beaucoup d'hommes, j'avois une nourrice & vous aussi, & mon père avoit beaucoup de valets; nous avions aussi de belles robes. Tout d'un coup papa nous a mis dans une maison qui alloit sur l'eau, & puis tout d'un coup, il nous a attaché à une planche & a été au fond de la mer d'où il n'est jamais revenu. Cela est bien singulier, répondoit *Marie*; mais enfin, puisque cela est arrivé, c'est que Dieu l'a voulu, car vous savez bien, mon frère qu'il est tout-puissant.

Jean & *Marie* restèrent onze ans dans cette île. Un jour qu'ils étoient assis au bord de la mer, ils virent venir dans un bateau plusieurs hommes noirs. D'abord *Marie* eut peur & vouloit se sauver, mais *Jean* lui dit: restons, ma sœur; ne savez vous pas bien que notre père le bon Dieu est ici, & qu'il empêchera ces hommes de nous faire du mal. Ces hommes noirs étant descendus à terre, furent surpris de voir ces enfans qui étoient d'une autre couleur qu'eux. Ils les environnèrent & leur parlèrent, ce fut inutilement, le frère & la sœur n'entendoient pas leur langage. *Jean* mena ces sauvages à l'endroit où étoient les os de sa mère, & leur conta comment elle étoit morte tout d'un-coup: ils ne l'en-

ter-

tendoient pas non plus. Enfin les noirs leur montèrent leur petit bateau, & leur firent signe d'y entrer: je n'oserois, disoit *Marie*, ces gens-là me font peur. *Jean* lui dit, rassurez-vous, ma sœur: mon père avoit des domestiques de la même couleur que ces hommes, peut-être qu'il est revenu de son voyage, & qu'il les envoie pour nous chercher.

Ils entrèrent donc dans le bateau qui les conduisit dans une île qui n'étoit pas fort éloignée & qui avoit des sauvages pour habitans. Tous ces sauvages les reçurent fort bien; leur roi ne pouvoit se lasser de regarder *Marie*, & il mettoit souvent la main sur son cœur, pour lui marquer qu'il l'aimoit. *Marie* & *Jean* eurent bientôt appris la langue de ces sauvages, & ils connurent qu'ils faisoient la guerre à des peuples qui demouroient dans les îles voisines, qu'ils mangioient leurs prisonniers, & qu'ils adoroient un grand vilain singe qui avoit plusieurs sauvages pour le servir, en sorte qu'ils étoient bien fâchés d'être venus demeurer chez ces méchantes gens. Cependant le roi voulut absolument épouser *Marie*, qui disoit à son frère, j'aimerois mieux mourir que d'être la femme de cet homme-là. C'est parce qu'il est bien laid que vous ne l'épouserez pas, disoit *Jean*; non, mon frère lui disoit-elle; c'est parce qu'il est méchant. Ne voyez-vous pas qu'il ne connoit pas notre père le bon Dieu, & qu'au lieu de le prier, il se met à genoux devant ce vilain singe. D'ailleurs, notre livre dit qu'il

ne faut

faut pardonner à ses ennemis, & leur faire du bien, & vous voyez qu'au lieu de cela, ce méchant homme fait mourir ses prisonniers & les mange.

Il me prend une pensée, dit *Jean*, si nous tuions ce vilain singe, ils verroient bien que ce n'est pas un Dieu? Faisons mieux, dit *Marie*, notre livre dit que Dieu accorde toujours les choses qu'on lui demande de bon cœur; mettons nous à genoux, & prions Dieu de tuer lui même le singe, alors on ne s'en prendra point à vous, & on ne vous fera point mourir.

Jean trouva ce que sa sœur lui disoit fort raisonnable. Ils se mirent donc tous deux à genoux & dirent tout haut: Seigneur, qui pouvez tout ce que vous voulez, ayez, s'il vous plaît, la bonté de tuer le singe, afin que ces pauvres gens connoissent que c'est vous qu'il faut adorer & non pas lui. Ils étoient encore à genoux, lorsqu'ils entendirent jeter de grands cris, & s'étant informés de ce qui y donnoit lieu, on leur apprit que le grand singe en sautant de dessus un arbre, s'étoit cassé la jambe, & qu'on croyoit qu'il en mourroit. Les sauvages qui avoient soin du grand singe qui étoit mort, & qui étoient comme ses prêtres, dirent au roi, que *Marie* & son frère étoient cause du malheur qui étoit arrivé, & qu'ils ne pourroient être heureux qu'après que ces deux blancs auroient adoré leur Dieu. Aussi-tôt on décida qu'on feroit un sacrifice au nouveau singe qu'on venoit de choisir, que
les

les deux blancs y assisteroient, & qu'après cela *Marie* épouserait leur roi; que s'ils refusoient de le faire on les brûlerait tout vifs avec leurs livres, dont ils se servoient pour faire des enchantemens. *Marie* apprit cette résolution, & comme les prêtres lui disoient que c'étoit elle qui avoit fait mourir leur singe, elle leur répondit: si j'avois fait mourir votre singe, n'est-il pas vrai que je serois plus puissante que lui; je serois donc bien stupide d'adorer quelqu'un qui ne seroit pas au-dessus de moi. Le plus foible doit se soumettre au plus puissant, & par conséquent je mériterois plutôt les adorations du singe que lui les miennes. Cependant je ne veux pas vous tromper, ce n'est pas moi qui lui a ôté la vie, mais notre Dieu qui est le maître de toutes les créatures, & sans la permission duquel vous ne sauriez ôter un seul cheveu de ma tête. Ce discours irrita tous les sauvages: ils attachèrent *Marie* & son frère à des morceaux de bois, & se préparoient à les brûler, lorsqu'on leur apprit qu'un grand nombre de leurs ennemis venoient d'aborder dans l'île. Ils coururent pour les combattre & furent vaincus. Les sauvages qui étoient vainqueurs, coupèrent les chaînes des deux enfans blancs, & les aiant menés dans leur île, ils devinrent les esclaves du Roi. Ils travailloient depuis le matin jusqu'au soir & disoient, il faut servir fidèlement notre maître pour l'amour de Dieu, & croire que c'est le Seigneur que nous servons, car notre livre dit qu'il faut le faire ainsi.

Ce-

Cependant ces nouveaux sauvages faisoient souvent la guerre, & comme leurs voisins, ils, mangeoient leurs prisonniers. Un jour ils en prirent un grand nombre, car ils étoient fort vaillants; parmi ceux-là il y avoit un homme blanc, & comme il étoit fort maigre, les sauvages résolurent de l'engraiser avant de le manger. Ils l'enchaînèrent dans une cabane, & chargèrent *Marie* de lui porter à manger. Comme elle savoit qu'il devoit être bientôt mangé, elle en avoit grande pitié, & le regardant tristement elle dit: mon Dieu mon pere, ayez pitié de lui. Cet homme blanc qui avoit été fort étonné en voyant une fille de la même couleur que lui, le fut bien davantage, quand il lui entendit parler sa langue & prier un seul Dieu. Qui vous a appris à parler françois, lui dit-il, & à connoître le bon Dieu? Je ne savois pas le nom de la langue que je parle, répondit-elle; c'étoit la langue de ma mère, & elle me l'a apprise; pour le bon Dieu, nous avons deux livres qui en parlent, & nous le prions tous les jours. Ah ciel! s'écria cet homme, en levant les yeux & les mains au ciel, feroit-il possible? Mais, ma fille, pourriez-vous me montrer les livres dont vous me parlez? Je ne les ai pas, lui dit-elle, mais je vais chercher mon frère qui les garde, & il vous les montrera. En même tems elle sortit, & revint bientôt avec *Jean* qui apportoit ces deux livres. L'homme blanc les ouvrit avec émotion, & ayant lû sur le premier feuillet, ce livre appartient à *Jean Maurice*, il s'é-

cria ; ah , mes chers enfans ! est-ce vous que je revois , venez embrasser votre pere , & puis- siez-vous me donner des nouvelles de votre mere ? *Jean* & *Marie* à ces paroles , se jette- rent dans les bras de l'homme blanc en ver- sant des larmes de joye. A la fin *Jean* repre- nant la parole dit : mon cœur me dit que vous êtes mon pere ; cependant je ne sai comment cela peut être , car ma mere m'a dit , que vous étiez tombé dans le fond de la mer , & je fais à présent qu'il n'est pas possible d'y vivre , ni d'en revenir. Je tombai effectivement dans la mer quand notre vaisseau s'entr'ouvrit , reprit cet homme ; mais m'étant saisi d'une planche , j'a- bordai heureusement dans une ile , & je vous crus perdus. Alors *Jean* lui dit toutes les cho- ses dont il put se souvenir , & l'homme blanc pleura beaucoup quand il apprit la mort de sa pauvre femme. *Marie* pleuroit aussi beau- coup , mais c'étoit pour un autre sujet. Helas ! s'écria- t-elle ; à quoi sert-il que nous ayons retrouvé notre pe- re , puisqu'il doit être tué & mangé dans peu de jours. Il faudra couper ses chaînes , dit *Jean* , & nous nous sau- verons tous les trois dans la forêt. Et qu'y ferons-nous mes pauvres enfans , dit *Jean Maurice* ? Les sauvages nous retrapperont , ou bien il faudra mourir de faim. Lais- sez-moi faire , dit *Marie* ; je fais un moyen infallible de vous sauver.

Elle sortit en finissant ces paroles , & alla trouver le Roi. Lorsqu'elle fut entrée dans sa cabane , elle se jeta à ses pieds & lui dit : seigneur , j'ai une grande grace à vous demander , voulez-vous me promettre de me l'ac- corder ? Je vous le jure , lui dit le Roi , car je suis fort content de votre service. Eh bien , lui dit *Marie* ; vous saurez que cet homme blanc dont vous m'avez donné le soin , est mon pere , & celui de *Jean* ; vous avez résolu de le manger , & je viens vous représenter qu'il est vieux

&

& maigre, & qu'ainsi il ne fera pas fort bon; au-lieu que je suis jeune & grasse; ainsi j'espère que vous voudrez bien me manger à sa place: je ne vous demande que huit jours, pour avoir le plaisir de le voir avant de mourir. En vérité, lui dit le Roi, vous êtes une si bon fille, que je ne voudrais pas pour toute chose vous faire mourir; vous vivrez & votre pere aussi. Je vous avertis même, qu'il vient tous les ans ici un vaisseau plein d'hommes blancs auxquels nous vendons nos prisonniers; il arrivera bientôt, & je vous donnerai la permission de vous en aller.

Marie remercia beaucoup le Roi, & dans son cœur, elle remercioit le bon Dieu qui lui avoit inspiré d'avoir compassion d'elle. Elle courut porter ces bonnes nouvelles à son pere, & quelques jours après le vaisseau dont le Roi noir lui avoit parlé étant arrivé, elle s'embarqua avec son pere & son frere. Ils abordèrent dans une grande île habitée par des Espagnols. Le gouverneur de cette île ayant appris l'histoire de *Marie*, dit en lui-même; cette fille n'a pas un sel, & elle est bien brûlée du Soleil; mais elle est si bonne & si vertueuse qu'elle pourra rendre son mari plus heureux que si elle étoit riche & belle; il pria donc le pere de *Marie* de lui donner sa fille en mariage, & *Jean Maurice* y ayant consenti, le gouverneur l'épousa, & donna une de ses parentes à *Jean*, en sorte qu'ils vécurent fort heureux dans cette île, admirant la sagesse de la Providence, qui n'avoit permis que *Marie* fut esclave, que pour lui donner l'occasion de sauver la vie à son pere.

Madem. BONNE.

Je vous assure, ma chère *Charlotte*, que ce petit conte m'a fort intéressée, qu'en pensez vous *Lady Lucie*?

Lady LUCIE.

Il me semble qu'il n'y a pas une seule circonstance inutile, & que tout y est propre à exciter la confiance en Dieu & l'amour de ses devoirs. Elle a aussi trouvé le moyen de nous intéresser pour ces deux innocens personnages. Voilà je crois tout ce qu'on peut souhaiter dans un conte.

Madem. BONNE.

Oui, Mesdames, *Miss Lucie* a fort judicieusement

M 2

sal.

rassemble toutes les qualités nécessaires à la fiction, c'est-à-dire aux contes & aux fables. Retenez-les bien, Mesdames. Je vous exhorte à imiter *Lady Charlotte*, & à composer quelque chose. Cela formera votre style, & vous accoutumera à mettre vos pensées par écrit avec quelque ordre; mais souvenez-vous que pour faire quelque chose de bon, il faut que vous instruisiez & amusiez en même tems. Celles de vous, Mesdames, qui ne pourront pas composer de petites histoires, doivent écrire des lettres. Rien n'est plus sot à une dame, que de ne savoir pas s'exprimer comme il faut sur le papier, & pour le faire avec facilité, il faut s'y accoutumer dès sa jeunesse. Notre leçon a été si longue aujourd'hui, qu'il faut remettre la géographie à une autre fois.

Lady LOUISE,

Je n'oublierai pas que vous nous avez promis une histoire pour nous prouver qu'il n'est pas possible de conserver la probité sans la religion.

Madem. BONNE,

Nous commencerons par la leçon du matin; remarquez pourtant, Mesdames, qu'il peut arriver par hazard, qu'une personne qui n'a point de religion conserve la probité. Nous aimons naturellement la vertu, je dis même ceux qui la pratiquent le moins; mais l'amour défordonné que nous avons pour nous-même, nous porte à nous en écarter toutes les fois que nous le croyons nécessaire pour satisfaire à nos penchans corrompus: or il peut arriver telles circonstances qui feront qu'un homme n'aura pas besoin de faire de mauvaises actions pour se satisfaire, alors, il conserve la probité, parce qu'il n'a aucun intérêt à en manquer, & qu'on n'est point méchant gratuitement, c'est-à-dire, pour rien. Mettez cet honnête homme dans d'autres circonstances, adieu sa vertu; il ne la conservera pas au dépend de l'intérêt de ses passions. L'histoire que je vous ai promise le prouvera & vous montrera en même tems, que s'il n'y a que la religion qui puisse produire une probité inaltérable, il n'y a qu'elle non plus qui puisse procurer un bonheur parfait, & indépendant des divers accidens de la vie.

Fin du second Tome.

ff-
es-
n-
us
ue
se
ne
as
es
x-
ec
re
la
n-
ir-
n-
z-
ez
ne
te.
ux
ue
r-
ur
er
as
a-
té-
i-
n-
la
hi-
n-
il-
on
en-



106027

VD 18

ULB Halle
006 158 65X

3





MAGAZIN
DES
ADOLESCENTES,
OU
DIALOGUES

ENTRE
Une sage GOUVERNANTE,
ET
Plusieurs de ses ELEVES de la première
DISTINCTION.
PAR
Mde. *LE PRINCE DE BEAUMONT.*
Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME II.



BERLIN
CHEZ ARNOLD WEVER.

MDCCLXXIIX.